27e Année N° 4 15 Février 1920

GENERAL LIBRARY
MAR 23 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ÈRNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
François de Curel	*L'Ame en Folie* (fin)	673
***	*Le Plan XVII.* — I.	698
Pierre Benoit	*Pour Don Carlos* (4e partie)	724
Émile Mâle	*L'Art du Moyen Age et les Pèlerinages.* — II.	767
Marcelle Prat	*Un Chant dans l'Orage*	803
Émile Haumant	*Choses vues en Macédoine*	813
Antoine Albalat	*Émile Faguet intime*	835
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	853
Max Lazard	*La Conférence internationale de Washington*	873

Copyright 1920 ***Revue de Paris.***

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1920

LIVRES NOUVEAUX

LE MIROIR DES LETTRES

par **Fernand Vandérem**.

La chronique littéraire que M. Fernand Vandérem donne régulièrement à la *Revue de Paris* obtient un succès sans cesse grandissant. N'est-ce point la preuve que la critique peut être un genre aussi vivant que tout autre et aussi intéressant quand il est traité d'une certaine manière? Il ne faut pas seulement pour cela le jugement, la compétence et l'érudition, qualités précieuses mais qui ne passionnent point. Il est encore nécessaire que le critique sache vivifier sa matière par un don animateur, afin qu'on s'intéresse au jeu de ses idées comme aux créations du romancier. Cette critique vivante est précisément celle que fait M. Vandérem : c'est par là qu'il se distingue de beaucoup d'autres et qu'il exerce sur l'esprit des lecteurs une prise immédiate et sûre. Ils sont agréablement surpris de se sentir pris de la sorte par une causerie littéraire, et trouvent, après avoir lu *les Lettres et la Vie*, qu'on n'a pas mis souvent autant de vie dans les lettres.

AMOUR ET LA GORGONE

par **Charles de Saint-Cyr**.

Ce volume se compose de quatre petits romans qui, malgré la diversité de l'intrigue, se rapportent à un même sujet. Car ils nous montrent, suivant l'expression de l'auteur, tout ce qui — douleur et joie, bonheur et tristesse — aura été, durant plus de quatre années, le visage éphémère et sans cesse changeant de l'amour. C'est là ce qui fait l'unité du livre où M. Charles de Saint-Cyr a mis beaucoup de délicatesse, d'émotion et de sincère éloquence ; toutes qualités qui lui sont habituelles.

POÈMES DE TENDRESSE

par **Ernest Prévost**.

C'est un délicat volume de vers, qui ne ment point à son titre ; il contient les effusions sincères de l'amour et de l'amitié, dans une forme très pure, la douceur des entretiens, les harmonies du silence où le poète écoute les murmures de sa rêverie. La simplicité très artistique de l'expression donne à ces vers un charme de plus. Ils plairont à tous ceux qui aiment l'élégie amoureuse et discrète, qui garde le ton de l'intimité, de la confidence, sans se guinder au lyrisme artificiel, telle qu'on la fait de moins en moins et telle que l'aimait Sainte-Beuve.

PARDONNER

par **Jacques Grandchamp**.

Le roman de M. Jacques Grandchamp est d'une inspiration généreusement humaine ; il prêche le pardon, il exalte la force de l'amour, vainqueur de l'infidélité et qui finit par s'imposer à l'infidèle lui-même converti par le malheur. L'action se passe en pleine guerre, mais le livre, tout en empruntant à des événements formidables son tragique intérêt, reste tout de même un roman sentimental et psychologique. Il est écrit avec beaucoup de délicatesse et de simplicité à la fois, et c'est par la justesse des touches qu'il arrive à nous donner pleinement l'illusion de la vie.

ÉLECTIONS LÉGISLATIVES DU 16 NOVEMBRE 1919

par **Georges Lachapelle**.

Voici un livre que liront avec plaisir les partisans de la R. P. et qui éclaire bien curieusement le mécanisme des dernières élections législatives. Aux tableaux complets des résultats officiels, M. Lachapelle, secrétaire général du Comité Républicain de la R. P., a ajouté des statistiques telles que les chiffres des inscrits, des votants et des abstentions ; le total des suffrages obtenus en 1914 et 1919 par le parti socialiste, — et surtout, il a fait précéder ses documents d'une préface exposant le système compliqué du nouveau régime électoral et comparant, dans chaque circonscription, les résultats qu'aurait donnés la R. P. avec ceux provenant de l'application de l'article 10 de la loi du 12 juillet 1919. Documents et préface préparent et imposent la même conclusion : la nécessité d'une vraie réforme électorale.

LE PREMIER SOUFFLE

par **Georges Kimpflin**.

L'histoire est parfois injuste, ou plutôt incomplète. En août-septembre 1914, une bataille s'est livrée sur la Trouée de Charmes. L'attaque allemande ne tendait à rien moins qu'à couper nos forces entre Moselle et Vosges ; elle pénétra jusqu'à 10 kilomètres de la Moselle, mais sans pouvoir ni la franchir, ni la toucher. Dubail et Castelnau l'arrêtèrent. Dès 1916, un historien impartial marquait l'importance de cette lutte et s'étonnait qu'elle fût passée sous silence. Le capitaine Kimpflin, qui l'a vécue, la raconte aujourd'hui, dans un livre exact et vivant où l'on sent passer encore le souffle ardent qui anima les premières heures enthousiastes.

L'AME EN FOLIE[1]

PIÈCE EN TROIS ACTES

ACTE TROISIÈME

L'atelier tel qu'il a été décrit pendant le premier acte. Il n'y a pas de fenêtre. La lumière est donnée par un grand vitrage qui sert de plafond.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, MÉLANIE.

L'atelier est désert. Une toile épaisse, tirée sur le vitrage, intercepte la lumière. On distingue à peine. Entrent Blanche et Mélanie, munies, l'une et l'autre, d'instruments de nettoyage : torchons, balais, plumeau, écuelle remplie d'eau où flotte une éponge. Mélanie a les bras nus et sa maîtresse, de son côté, s'est équipée pour le travail en s'affublant d'un tablier bleu. Tout en se débarrassant des objets qu'elles portent, elles se mettent à causer.

BLANCHE.

Tire la toile du vitrage, Mélanie, on n'y voit goutte... (*Pendant que Mélanie exécute son ordre.*) Je suis effrayée de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier et du 1er février 1920.

la poussière que nous allons trouver... Depuis des années qu'on n'est entré ici...

MÉLANIE, *inspectant l'appartement.*

Eh bien, non, ce n'est pas ce qu'on croirait... (*Elle passe un doigt sur un meuble, puis examine s'il est gris de poussière.*) Non, ma foi... (*Montrant sa main.*) Voyez, on ne ramène rien.... Du moment que c'était soigneusement fermé, d'où est-ce que la poussière serait venue?

BLANCHE.

Oui, un coup de torchon suffira... Mettons-nous-y tout de suite. Pour une fois que ce taudis verra du monde, il faut au moins qu'on n'y trouve pas de crasse...

MÉLANIE, *avant de se mettre à l'ouvrage, à présent qu'on y voit plus clair, jette sur la salle un coup d'œil d'ensemble.*

Ça fait drôle d'être ici !... Pour la première fois que j'y viens, je ne m'attendais pas à une chose pareille ! (*En arrêt devant le squelette.*) Oh! madame !... (*Les yeux grands ouverts, elle montre du doigt l'objet.*)

BLANCHE.

Eh bien, quoi!... C'est le défunt dont tu m'as souvent entendue parler...

MÉLANIE.

Oh! ce qu'il est défraîchi !... Le bocal dans lequel on l'a conservé était mal bouché !... Celui-là peut bien se débarbouiller tout seul... Je ne le toucherai pas du bout du doigt.

BLANCHE.

On ne te le demande pas non plus... Il nous reste assez à frotter sans lui... (*Tout en parlant, elle commence à nettoyer.*)

MÉLANIE, *époussetant d'une main experte.*

Quel malheur, pourtant, qu'une grande pièce comme celle-ci ne soit qu'une salle de danse pour les souris et les rats !

BLANCHE.

Du temps de mon père, on s'y tenait continuellement.

MÉLANIE.

Avec ce mort?...

BLANCHE.

Pendu comme le voilà, il a entendu des bêtises dont il ne se doutait pas de son vivant... Les peintres, tu sais...

Entre Justin.

SCÈNE II

BLANCHE, MÉLANIE, JUSTIN.

JUSTIN.

Je t'annonce monsieur le curé.

BLANCHE.

Oui, je lui ai fait dire de passer chez nous... Est-ce qu'il est dans la salle du bas?

JUSTIN.

Je l'ai aperçu qui traversait le jardin et je viens te prévenir.

BLANCHE.

Mélanie, va donc lui dire qu'on l'attend ici. Emporte en même temps tout ce matériel de nettoyage.

MÉLANIE.

Bien, madame. (*Elle sort chargée des ustensiles.*)

SCÈNE III

BLANCHE, JUSTIN.

JUSTIN.

Je reviens d'une grande promenade avec Rosa... Elle a revu les coins où nous avons autrefois vagabondé ensemble... Je me sentais rajeuni, elle paraissait contente.....

BLANCHE.

Pourquoi n'est-elle pas montée avec toi?

JUSTIN.

Elle a eu chaud... En ce moment elle change de linge... Quant à Fleutet, il s'était retiré chez lui... Je ne l'ai pas revu.

BLANCHE.

Il a eu ce qu'il voulait... Il se repose...

JUSTIN, *riant.*

Sur ses lauriers... Et ce curé?... Il n'arrive pas !

BLANCHE.

Au lieu de venir droit à la maison, il reste toujours un temps infini à bavarder avec les ouvriers. Aujourd'hui surtout qu'il arrive le bec enfariné du bel enterrement que lui a promis le docteur, je parie qu'il questionne le jardinier pour savoir si nos gens sont d'avis que je suis au bout de mon rouleau... Ma foi, je vais lui raconter que je suis guérie, remise à neuf... Ce sera un gros mensonge, car depuis le déjeuner mon cœur saute comme si j'avais couru.

JUSTIN.

Tu es étonnante !... Tu grimpes les escaliers, tu fais la chasse à la poussière, et tu te plains de souffler un peu !

BLANCHE.

En tout cas, devant le curé, je me féliciterai, et tu verras s'allonger sa mine.

JUSTIN.

Si tu es pressée de t'offrir ce spectacle, tu ferais mieux d'aller le recevoir en bas.

BLANCHE.

Non... J'ai un conseil à lui demander ici même. (*On frappe à la porte.*) Enfin le voilà !... (*Élevant la voix.*) Entrez !... (*Apparaît un prêtre très vieux, tout blanc de cheveux, la taille courte, ramassée et dodue.*)

SCÈNE IV

BLANCHE, JUSTIN, LE CURÉ.

LE CURÉ, *saluant.*

Monsieur Riolle, j'ai bien l'honneur... (*Poignée de mains.*) Je vous salue, madame... La santé se remet, à ce qu'il paraît?...

BLANCHE, *avec un sincère accent de triomphe.*

Monsieur le curé, vous êtes un mauvais emballeur... La dernière fois que nous nous sommes vus, vous m'avez soigneusement expédiée dans l'autre monde... Eh bien, vous étiez à peine hors de la chambre que j'allais déjà mieux, et vous me retrouvez aussi guillerette qu'à quinze ans...

LE CURÉ, *riant.*

Vous avez une façon de remercier les gens en les insultant... Mauvais emballeur !... Comment, je viens marmotter mes prières sur une pauvre femme qui n'en peut plus, et instantanément la voilà guérie !...

JUSTIN.

Vous avez tout bonnement accompli un miracle.

LE CURÉ, *souriant.*

Pour dire la vérité, on m'a aidé... J'ai fait faire une neuvaine aux enfants du catéchisme pour la santé de madame Riolle, et celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits... » s'est laissé toucher.

BLANCHE, *très émue.*

Ah ! je ne m'attendais pas !... C'est trop de bonté pour ce que je vaux...

LE CURÉ.

Mon devoir, au contraire, est de secourir ma fidèle paroissienne... Je vous ai fait faire la première communion, j'ai béni votre mariage...

JUSTIN, *riant.*

Et vous reculez devant l'enterrement !...

BLANCHE.

Tais-toi, vilain sans-cœur !... Monsieur le curé, dimanche, en allant à la messe, je déposerai chez vous des tartes aux pruneaux pour les enfants du catéchisme.

LE CURÉ.

Ils ne les auront pas volées, parce que je vous assure qu'ils ont exactement prié pour madame Riolle... (*Regardant autour de lui.*) Voilà des siècles que vous n'aviez pas ouvert ce local... Pour mon compte, je n'y suis pas entré depuis votre noce.

BLANCHE.

On n'y est plus venu à partir du moment où mon père a cessé de dessiner... Vous voyez, il est resté tel que vous l'aviez connu...

LE CURÉ.

Heureusement, parce que c'est comme un petit musée... (*Examinant autour de lui.*) Je reconnais l'armoire antique que votre père avait achetée aux demoiselles Plassiard... pas cher, même pour l'époque... Soixante francs, si ma mémoire ne me trompe pas... (*Apercevant le squelette.*) Tiens, vous avez tenu à conserver ça?...

BLANCHE.

Justement, c'est de ce mort que je désirais vous parler... Pendant ma maladie, il est plusieurs fois descendu dans ma chambre; je l'ai vu, comme je vous vois, debout auprès de mon lit... Si vous croyez que c'est agréable !...

JUSTIN, *riant.*

Il est surtout fâcheux d'avoir quarante degrés de température...

BLANCHE.

J'avais le délire, je ne dis pas le contraire, mais le délire peut recommencer et lui en profiterait pour me tourmenter de nouveau. Aussi me ferez-vous bien plaisir, monsieur le curé, en l'enterrant pieusement dans un coin du cimetière, après avoir célébré la messe pour le repos de son âme.

LE CURÉ.

Ce que vous demandez là est impossible !

BLANCHE.

Pourquoi donc?

JUSTIN, *toujours pressé de tout expliquer.*

Monsieur le curé a des scrupules... On ne le connaît pas, ce mort... Peut-être était-ce un protestant... peut-être un suicidé...

BLANCHE.

Quelle horreur !...

JUSTIN.

Il est interdit aux prêtres d'admettre en terre bénite les restes de ces gens-là...

LE CURÉ.

Ce n'est pas ma raison... Dans le doute, je suis autorisé à choisir l'interprétation la plus favorable au défunt, et à le présumer catholique. Mais dans le cas présent, il n'y a pas doute... Le squelette que voilà n'est ni catholique, ni protestant, ni suicidé... Ce n'est rien !...

JUSTIN.

Il n'avait pas de religion?... Vous l'avez donc connu?...

LE CURÉ.

Comment aurais-je pu le connaître?... Il n'a pas existé... Vous n'avez pas devant vous les restes d'un mort sérieux... Cela n'a jamais été une personne et n'a jamais porté de nom...

JUSTIN.

Sacrebleu !... ce sont de vrais os, pourtant !... Expliquez-vous, curé !

LE CURÉ, *qui ne désire que cela.*

Je me trouvais un jour dans cet atelier avec le prédécesseur de notre médecin actuel...

JUSTIN.

Le père Dauphin... J'ai été son ami... Un homme instruit...

LE CURÉ.

Je vois encore la scène comme si cela datait d'hier... Il faisait très chaud... Nous buvions de la bière, votre beau-père, Dauphin et moi... Tout à coup Dauphin qui, depuis un instant, guignait le squelette, se lève, va le décrocher, le prend sur ses genoux comme un gros polichinelle, et l'examine longtemps. Enfin, il part d'un grand éclat de rire et dit à votre beau-père : « Votre squelette est une attrape. Vous vous êtes fait rouler... Je pourrais vous indiquer la maison du Quartier latin qui a la spécialité de ces sortes de contrefaçons. » Naturellement, votre beau-père s'est écrié, comme vous tout à l'heure : « Ce sont de vrais os, pourtant ! »

JUSTIN.

Et qu'a dit le père Dauphin?

LE CURÉ.

Il a ri de plus belle... — Vous vous rappelez, il avait le caractère très gai, — et il a repris : « Oui, les os sont vrais, mais ils sont associés dans un squelette de fantaisie par un

industriel qui les achète aux carabins, les assortit, les monte sur fil de laiton et produit un bonhomme très présentable, à l'enfantement duquel au moins dix mères ont participé... Regardez-moi ces deux jambes... Je garantis que de leur vivant elles n'ont jamais rempli le même pantalon... Et ce bassin... et ces côtes... sont-ils assez surpris d'être enrôlés dans le même corps !... » (*Tout en discourant, le curé, pour mieux imiter le père Dauphin, s'est approché du squelette, et, sur place, achève la démonstration.*) « Ah ! voici qui est particulier !... — C'est toujours Dauphin qui parle — voyez, on distingue nettement, au milieu du cou, une vertèbre de transition qui a été cueillie sur un corps moins volumineux que celui auquel appartenait la colonne vertébrale, et cependant plus fort que celui dont proviennent la tête et le reste du cou. C'est vraiment bien arrangé et il faut être de la partie pour s'en apercevoir... » (*Revenant vers ses auditeurs.*) Il riait, le brave Dauphin, et moi-même je me faisais du bon sang, car je n'aurais jamais imaginé qu'on pût fabriquer un bibelot de ce genre-là.

BLANCHE.

A présent, je comprends pourquoi mon père appelait son squelette un imposteur.

JUSTIN.

L'appeler imposteur ! Quelle injustice ! Mais ce squelette incohérent est le plus fidèle emblème de l'homme qu'on puisse imaginer !... Sa composition bizarre est l'image exacte de la mienne, de la tienne, de la vôtre, car la nature en nous bourrant d'hérédités baroques enseignait le métier de truqueur à votre industriel du Quartier latin.

BLANCHE.

Au lieu de l'écouter, dites-moi, monsieur le curé, sous quel prétexte vous refusez à ce mort une place au cimetière.

LE CURÉ.

Réfléchissez donc, madame ! Puisqu'il n'a rien été, le tombeau où on le mettrait serait un tombeau vide.

JUSTIN.

Je vous attendais là !... Que de fois je vous ai vu officier autour de catafalques sous lesquels il n'y avait rien...

LE CURÉ.

Au catafalque désert correspondait une tombe habitée... J'appelais la miséricorde de Dieu sur une personne défunte. Or ici, pas la moindre personne, c'est de toute évidence.

JUSTIN.

Vous allez un peu vite... D'après vous, qu'est-ce qui constitue la personne?

LE CURÉ.

La conscience d'être une créature indépendante, maîtresse d'agir suivant sa propre volonté... En un mot, la personne c'est une âme gouvernant un corps qui lui obéit.

JUSTIN.

Dans quelle partie du corps placez-vous le siège du gouvernement?

LE CURÉ.

On nous enseignait au séminaire que l'âme est également répartie dans tout le corps et en anime les moindres molécules...

JUSTIN.

Vous avouerez que si on coupe la cuisse à quelqu'un, on lui supprime une moindre portion d'âme que si on lui coupait la tête. Celle-ci est donc l'organe qui détermine la personne et notre squelette possède une tête plus que complète, puisqu'il s'y ajoute la moitié du cou... Dès lors pourquoi ne pas consentir à le traiter comme la dépouille d'une créature bien définie qu'on peut recommander à Dieu?

LE CURÉ.

Une petite question : est-ce avec la tête que l'homme fabrique sa descendance et transmet à ses enfants, non seulement ses caractères physiques, mais les qualités et les défauts de son âme?...

JUSTIN, *riant.*

Ah! sacré curé!... Si vous le prenez sur ce ton, nous en avons pour huit jours à discuter!... Voyons, sans se noyer dans le verre d'eau de la philosophie, ne pourrait-on pas, avec un peu de bonne volonté, délivrer ma femme de ce cauchemar? Supposons que vous soyez curé d'une commune sur le territoire de laquelle se trouve un ancien champ de bataille. On a décidé de réunir dans une seule tombe les restes de tous les combattants... Jamais le clergé n'a marchandé sa bénédiction au monument qui recouvrait cette masse anonyme. Le squelette que voici n'est, en somme, qu'un tas d'ossements qui jonchaient un champ de bataille où les maladies et les médecins font un horrible carnage et qu'on nomme l'hôpital... Hein, je crois que nous tenons la question par le bon bout?...

LE CURÉ.

Envisagée à ce point de vue, il est certain qu'elle prend une tournure plus orthodoxe... Allons, coupez tous les fils de manière à démolir ce macabre pantin, et je donnerai une sépulture chrétienne aux pauvres débris.

BLANCHE.

A quel jour fixons-nous l'enterrement?

LE CURÉ.

Demain, de bon matin, on creusera la fosse, et vers onze heures nous ferons une présentation à l'église, — tout ce qu'il y a de plus modeste comme cérémonie, — et puis l'inhumation...

BLANCHE.

Convenu.

JUSTIN, *riant.*

Et vous voyez une femme bien contente!...

LE CURÉ, *prenant son chapeau et s'approchant de Blanche.*

Madame, je vous dis au revoir... Vous avez de la visite en ce moment et il ne faut pas vous déranger plus longtemps...

BLANCHE.

J'espère que vous allez vous remettre à déjeuner chez nous tous les jeudis.

LE CURÉ.

Avec plaisir... Il faut respecter les vieux usages... (*Serrant la main de Justin.*) Alors à jeudi prochain, monsieur Riolle.

JUSTIN.

Je vous laisse aller seul, parce que, si je ne surveille pas ma femme, elle va se remettre à tout ranger...

LE CURÉ.

Je vous en prie... Le mari doit gouverner sa maison.

(*Il sort.*)

SCÈNE V

BLANCHE, JUSTIN.

JUSTIN.

Vois, ma vieille, combien tu avais tort de prendre notre pensionnaire au sérieux... Ce n'est rien !... Tu as entendu le curé... Rien !

BLANCHE.

Un rien qu'on voit et qu'on touche c'est beaucoup, puisque bien moins que cela, ce qui passe par la tête, suffit pour me bouleverser... Tu l'as vu ce matin...

JUSTIN, *cherchant.*

Qu'ai-je vu?... (*Subitement éclairé.*) Ah ! ton emballement pour Fleutet.

BLANCHE.

Oui... J'en ai honte !... Cela me tient de plus en plus...

JUSTIN.

On ne s'en douterait pas... A table je n'ai pas surpris une seule fois ton regard fixé sur lui...

BLANCHE.

C'est que tes petits yeux malins me guettaient... Je sens que s'il me faisait signe, je le suivrais jusqu'au bout du monde...

JUSTIN.

Pas jusqu'au bout du jardin... Tu es de ces femmes qui, en pensée, sont intrépides, et qui, le moment de l'action venu, restent sages comme des images...

BLANCHE.

Sage avec lui !... Je ne pourrais pas...

JUSTIN, *riant.*

Admettons : tu serais folle... Supposition gratuite, car, pendant notre promenade, Rosa m'a dit qu'elle partait ce soir pour Paris avec monsieur Fleutet...

BLANCHE.

Ah ! quel bon débarras !... Cet homme ne sera pas plutôt hors de chez nous, que j'irai me confesser au curé.

JUSTIN.

Tu attendras bien jusqu'à demain...

BLANCHE.

Non !... Vois-tu que cette nuit mon cœur en compote s'arrête subitement, et que je paraisse devant Dieu avec un énorme péché mortel sur la conscience...

JUSTIN, *riant.*

La miséricorde du Tout-Puissant ne raterait pas une si magnifique occasion de se manifester...

BLANCHE.

Oh ! je sais bien que si tu étais Dieu, tu ne serais pas plus sévère pour moi que pour Riquette et Biquette, nos deux chèvres...

JUSTIN.

Tu crois donc que Dieu serait moins indulgent pour toi que pour nos chèvres?...

BLANCHE.

Stupide question !... Que le bouc soit blanc ou noir, Riquette et Biquette s'en moquent, pourvu qu'il soit bouc... Avec monsieur Fleutet, mon corps tout seul se réjouirait... Quant à mon âme, pour avoir permis à mon corps de se conduire à la manière des chèvres, elle aurait un rude compte à régler devant Dieu.

JUSTIN, *riant.*

Madame Riolle mettant son orgueil à rudoyer un corps qui la retient captive du règne animal, c'est toute l'histoire de la morale... Un spirituel Anglais se demandait, il y a deux cents ans, pourquoi nous avons tant de honte à laisser voir ce qui sert à donner la vie, au lieu que nous brandissons avec ostentation les instruments qui provoquent la mort. Comment ne s'apercevait-il pas que nos nudités évoquent le souvenir de cousinages dont on n'est pas fier, tandis que les armes, en supprimant le corps, font disparaître un témoin gênant?

BLANCHE.

As-tu bientôt fini de rire ainsi des cochonneries d'un Anglais?... Vraiment, je rage de voir que les idées de mon Justin sur l'amour sont les mêmes que celles d'un mâle à quatre pattes, méditant à l'écurie, le nez dans l'auge.

JUSTIN, *souriant.*

Mes idées, que tu prétends si bien connaître, laisse-moi te les dire. Souvent je me représente les premiers hommes, ceux qui disputaient aux ours l'abri des cavernes, et livraient des batailles encore plus tragiques à l'animalité intérieure. Je songe à ce que ces demi-brutes ont dû remporter d'obscures victoires avant d'installer dans leurs consciences à peine ébauchées les sentiments désormais inséparables de nos âmes. Ils ont transformé en amour filial la goinfrerie satisfaite du petit jouant avec la mamelle de sa mère. Mais

c'est dans leur façon d'ennoblir les fatalités du sexe qu'ils ont accompli des merveilles. Sous l'acte brutal qui les ramène au niveau de la bête, ils aperçoivent un jour la perpétuité de la vie, et l'éternité leur apparaît dans l'éclair d'un spasme. L'infini qu'ils avaient entrevu à l'horizon des mers et parmi les étoiles, ils le retrouvent au fond des yeux qu'allume le désir, si bien que le plus grossièrement matériel de nos actes leur enseigne une tendresse purifiée de toute préoccupation sensuelle et les élève jusqu'à un idéal presque divin. C'est le miracle humain qui se renouvelle chaque fois que nous aimons avec un parfait désintéressement, comme toi, par exemple, lorsque tu repousses avec horreur jusqu'à la pensée d'être infidèle à ton vieux sacripant de Justin, lequel, de son côté, te porte dans son cœur...

BLANCHE.

Le plus grand miracle c'est de parler si gentiment à une femme qui témoignait son amour en marmottant autour de toi des histoires de lessive, de basse-cour et de confitures...

JUSTIN.

Tu es une excellente épouse, qui sait se retourner dans sa cuisine : double trésor !...

BLANCHE.

L'excellente épouse n'a même pas su te procurer ce qu'un homme peut espérer avec sa cuisinière.

JUSTIN.

Ici je proteste : la maison est parfaitement tenue.

BLANCHE.

Malgré cela notre intérieur n'est pas agréable : tantôt je grogne, tantôt je boude...

JUSTIN, *souriant.*

Admettons que tu as quelquefois de bonnes raisons pour faire mauvaise figure.

BLANCHE.

Je devrais comprendre qu'une créature insignifiante ne saurait t'occuper toute la sainte journée... Car je suis insignifiante au point de ne pas compter pour une personne... Étais-tu mon mari pendant que je racontais ma passion pour un autre homme?... Pas du tout... Tu discutais ma folie aussi tranquillement que tu raisonnais sur ton livre... Est-ce que je suis une personne aux yeux de Rosa et de son amoureux?... Allons donc !... Pour eux, je ressemblais tellement à zéro que devant moi ils disent tout sans se gêner... Je n'ai même pas d'oreilles comme les murs, je n'existe pas !...

JUSTIN, *souriant.*

Ton ardeur à t'en plaindre prouve le contraire.

BLANCHE.

Rosa et lui, en voilà deux qui vivent !... Une de leurs minutes vaut dix de mes années !

JUSTIN, *riant.*

Évidemment, l'univers qui évolue en dehors de la haie de notre jardin enfonce joliment le petit monde que nous formons, toi, moi, et nos deux servantes.

BLANCHE.

Ne te range donc pas avec nous, toi le plus vivant et le plus compliqué de tous !... Va, tu as lâché une parole qui n'est pas tombée dans l'oreille d'une sourde, lorsque tu as raconté que, dans ta jeunesse, tu rentrais au pays tout bouillant des passions que tu apportais de Paris. Jamais, tu entends, jamais je ne m'étais doutée que tu étais capable d'avoir, comme tu as dit, le corps et l'âme embrasés à cause d'une femme... Est-ce juste, cela?... Il y a des filles qui ont connu avec toi les grands bonheurs de l'existence tandis que tu as fait l'innocent avec ta femme, ainsi que tu le faisais tout à l'heure avec le curé.

JUSTIN.

Que nous ayons passé notre temps à être bêtes, le curé, toi, moi et toute la paroisse je suis prêt à en convenir...

BLANCHE.

Tais-toi !... Es-tu à ta place, dans un désert, sans personne qui te comprenne, avec ton esprit?

JUSTIN.

Eh oui, parce que je suis un rêveur dont les jours se sont passés à construire des théories creuses...

BLANCHE.

A écouter les caquets d'une idiote...

JUSTIN.

Idiot moi-même, alors, car, à l'exception des moments où la frivolité de mon tempérament s'égratigne aux épines de ton caractère, nous nous entendons, en somme, à merveille.

BLANCHE.

Il y a un terrain, oui, sur lequel nous nous rencontrons, nous n'avons vécu ni l'un ni l'autre.

JUSTIN.

Dans un certain sens, tu as raison, car nous n'avons pas créé. Notre union a été stérile et mon intelligence n'a enfanté qu'un ouvrage mort-né. (*Long silence.*) A quoi pense Rosa?... Il était convenu qu'elle viendrait me rejoindre ici. Je vais la chercher.

BLANCHE.

Je vous attends. Reviens avec une lampe... Le jour baisse... (*Montrant le squelette.*) Par la même occasion, emporte-le... Ce sera autant de fait.

JUSTIN.

Je veux bien, mais je connais une gentille dame dont les beaux yeux vont pleurer.

BLANCHE.

Laquelle?

JUSTIN, *montrant le mannequin.*

Celle-ci, avec laquelle, depuis tant d'années, il vit dans une union... stérile aussi.

BLANCHE.

Tu as des idées... Oui, bien sûr, ce joli garçon va lui marquer... (*Palpant les draperies du mannequin.*) Dans ma jeunesse, ai-je tourné autour de la dame !... J'aidais à l'habiller... Elle était alors très élégante et changeait de costume pour chaque tableau. Je ne me rappelle pas bien ce qu'elle est censée représenter, telle que la voilà.

JUSTIN.

Une patricienne romaine... En dernier lieu elle a servi de modèle pour les deux tableaux qui se font pendant à droite et à gauche du vestibule, chez le cousin Mercier. L'un représente *le Bain de Messaline*, l'autre *la Mort de Lucrèce.*

BLANCHE.

De quoi donc Lucrèce est-elle morte?

JUSTIN.

D'avoir été violée...

BLANCHE, *avec une moue de dédain.*

Ne te fiche pas de moi.

JUSTIN.

Laisse-moi finir... Elle n'a pas voulu survivre à sa honte et s'est suicidée.

BLANCHE.

Et Messaline?

JUSTIN.

Celle-là se garait du viol d'une façon encore plus radicale : elle était le consentement même et, pour laver ses innombrables souillures, un simple bain suffisait. Espérons, du moins, que c'était là l'idée de ton père, ce serait sa seule excuse d'avoir été aussi pompier.

BLANCHE.

Dis donc, est-ce qu'il n'y a pas, dans cette armoire, des livres qui pourraient me renseigner sur les gens que papa mettait en peinture?

JUSTIN.

Voyons... (*Ouvrant l'armoire.*) Voici un vénérable dictionnaire historique.

BLANCHE.

Ces énormes volumes !... Je me sens essoufflée rien qu'à les regarder... Place-les-moi sur cette table.

JUSTIN, *disposant les livres à l'endroit indiqué.*

Tu as de quoi t'amuser pendant que je serai parti... (*Allant vers le squelette.*) Au tour de celui-ci, maintenant.

BLANCHE.

Oh ! quant à lui, on ne demande pas ce qu'il posait. On le voyait toujours enveloppé d'un suaire et brandissant une faux.

JUSTIN.

Oui, l'attirail classique. (*Pendant qu'il travaille à décrocher le squelette.*) Depuis que je connais son histoire, je ne peux pas m'empêcher d'avoir de la sympathie pour lui...

BLANCHE.

Lorsque tu remonteras n'oublie pas d'apporter le sirop calmant... Il me semble qu'une cuillerée me ferait du bien... Mon malaise ne fait qu'augmenter... Si j'allais avoir une nouvelle crise !

JUSTIN.

Ne te tracasse pas... Je vais me dépêcher... (*Au squelette en l'emportant.*) Allons, viens, vieux frère !... (*Il sort.*)

SCÈNE VI

BLANCHE, LE SQUELETTE

A peine seule, Blanche se met à feuilleter les volumes préparés par son mari, en prend un, et va s'asseoir dans un fauteuil pour y lire l'article qu'elle a choisi. Elle s'installe le dos à moitié tourné au public et faisant face à l'endroit du fond autrefois occupé par le squelette et encore habité par le mannequin. A présent elle s'applique à sa lecture, mais il fait très sombre. Elle a beau explorer le livre au peu de lumière qui filtre du vitrage, elle déchiffre de plus en plus péniblement. Elle se décourage et avec un geste de lassitude veut remettre le volume là où elle l'a pris. En vain elle essaye de se lever, elle retombe sur son siège, haletante, pliée en deux, le visage touchant presque le volume ouvert sur ses genoux. Enfin elle se redresse, la bouche ouverte pour aspirer l'air, et au même instant apparaît le squelette, debout à côté du mannequin, dans l'attitude qu'il gardait depuis des années. Blanche se frotte les yeux. Rêve-t-elle?... Mais non... C'est bien lui !

BLANCHE.

Encore toi, maraud, croquant, mauvais drôle !... Passe ton chemin... je ne suis plus malade...

LE SQUELETTE.

Blanche, ne mens pas... Le cœur s'arrête... Tu connais à présent la place où on te ramassera.

BLANCHE.

Possible que j'aie la fièvre, puisque je te vois... sans te voir, car tu es en bas dans la chambre de Justin.

LE SQUELETTE.

Je suis là où on ne m'attend pas... Rappelle-toi la parole que le curé répète si souvent en chaire : « Je viendrai comme un voleur. »

BLANCHE, *montrant le mannequin.*

Tu grillais de rejoindre cette gentille dame, ta bonne amie.

LE SQUELETTE.

Ma bonne amie, une poupée qui ne sait même pas si elle est Lucrèce ou Messaline !... une poupée pareille à toi !...

BLANCHE.

Je vaux toujours autant que toi qui n'es rien !...

LE SQUELETTE.

Rien !... Ma tête a été celle d'un grand savant.

BLANCHE.

Ma tête à moi est copiée sur celle de ma mère, une créature toute simple qui ne s'intéressait qu'au ménage.

LE SQUELETTE.

Mon échine formait le dos d'un assassin qu'on a guillotiné !

BLANCHE.

J'ai le sang de mon père, un artiste, qui changeait d'amour comme de chemise.

LE SQUELETTE.

Mon bras droit vient d'un prêtre et touchait l'hostie sacrée, mon bras gauche appartenait à un banquier.

BLANCHE.

Une de mes grand'mères était une femme très pieuse qui avait peur du diable... Elle voyait des revenants la nuit au bout des corridors... C'est avec ses yeux que je te vois, vieux bric-à-brac... Mon autre grand'mère s'amusait sur les tas de paille de la grange avec les garçons de ferme... Elle a fini dans une maison de fous... J'ai son...

LE SQUELETTE.

Tu as tout ce qu'il faut pour être une personne, car tes morceaux sont aussi mal assortis que les miens. Seulement, se démonter pièce à pièce comme tu le fais, sais-tu que c'est mourir?

BLANCHE.

Alors, je meurs?

LE SQUELETTE.

Tout simplement.

BLANCHE.

Quelle misère !... Arriver devant mon Créateur avec une âme en folie !

LE SQUELETTE.

Ton âme n'est plus en folie !

BLANCHE.

Tiens, c'est vrai !... Monsieur Fleutet ne m'ensorcelle plus... je cesse d'être cousine des bêtes.

LE SQUELETTE.

Enfin tu entres dans ta vraie famille.

BLANCHE.

Celle des anges, n'est-ce pas? qu'on ne peut pas nommer sans que Justin se fâche tout rouge.

LE SQUELETTE.

Pourquoi prétend-il qu'à l'heure de sa naissance la petite Rosa est montée d'un échelon au-dessus des animaux et ne comprend-il pas qu'en naissant à la vie éternelle, tu t'élèves d'un échelon au-dessus des gens? Oui, tu vas être un ange... On te prépare dans la Jérusalem céleste une entrée triomphale.

BLANCHE.

Mon Dieu ! qu'ai-je fait pour être reçue comme César, un de nos vieux rois qui avait conquis je ne sais quel pays?

LE SQUELETTE.

Est-ce que ton mari ne t'a pas félicitée d'avoir vaincu un monstre plus terrible qu'un ours au fond d'une caverne? Là-haut les saints crieront sur ton passage : « Gloire à Blanche Riolle qui a bravement lutté contre toutes ses petites misères féminines pour demeurer fidèle à son vieux sacripant de Justin !... Saluez notre souveraine éblouissante ! »

BLANCHE.

Hier, dans ma basse-cour, princesse des vaches et des veaux, ce soir reine éblouissante parmi les séraphins !... Et dire que ces merveilles sortent de ta vilaine bouche !... Merci tout de même du plaisir inouï que tu me donnes.

LE SQUELETTE, *avec un rire strident.*

L'idiote, pour la première fois de sa vie, éprouve une jouissance, et c'est par l'esprit !...

(*Il disparaît.*)

BLANCHE.

Où es-tu?... Je ne te vois plus !... Et j'ai si mal !... Je suis si seule !... Montre-toi donc !... Ta hideuse figure, c'était au moins quelqu'un... (*Elle se débat.*) J'étouffe !... Quelle torture !... de l'air !...

(*Un suprême effort pour se lever, puis elle retombe le front penché sur son livre ; un long frémissement parcourt son corps qui se pelotonne, se tasse et enfin ne bouge plus, assis dans le fauteuil.*)

SCÈNE VII

ROSA, MICHEL, *puis* JUSTIN.

Entrent Rosa et Michel. D'abord ils n'aperçoivent pas le corps de Blanche, caché par le haut dossier du siège.

ROSA.

Tante a manqué de patience !... Elle est partie sans nous attendre.

MICHEL.

Et nous pouvons nous embrasser tout à notre aise pendant que l'oncle se débarrasse de son hideux pantin. (*Il l'enlace tendrement.*)

ROSA.

Laisse-moi, grand fou !... Puisque ce soir nous partons ensemble, tu auras le temps là-bas... (*Non sans avoir essuyé quelques baisers, elle se dégage et, dans sa fuite, contourne le fauteuil de la morte qu'elle aperçoit.*) Tante !... Elle écoutait !... (*Élevant la voix.*) Tante !... Tante !... Elle ne bouge pas... Dort-elle?... Oh! ces yeux fixes !...

MICHEL, *penché sur le visage de Blanche.*

Mais je crois que.. Elle est morte !...

(*Justin, portant une lampe allumée, entre à temps pour entendre les derniers mots.*)

JUSTIN.

Qu'est-ce que vous dites?... Ma femme?...

(*Il éclaire en plein le visage de Blanche*).

ROSA.

J'ai peur que ce soit fini... Voyez...

(*Elle pose doucement la main sur la tête immobile, pour montrer qu'aucun contact ne la réveillera plus.*)

JUSTIN.

Le docteur m'avait prévenu qu'elle passerait ainsi... Pauvre vieille amie !...

ROSA.

Morte un livre à la main. (*Réprimant un demi-sourire.*) Cela ui ressemble si peu !...

JUSTIN.

Son doigt indique encore la page qu'elle lisait... Voyons ce qui occcupait sa dernière pensée... (*Avec précaution il dégage le livre de la main crispée et après un coup d'œil sur la page qu'elle préservait du doigt, il regarde ironiquement ses compagnons en disant :*) Messaline !...

FRANÇOIS DE CUREL

LE PLAN XVII[1]

Plus tard, quand les événements de la grande guerre auront subi du temps la mise au point nécessaire et qu'une perspective moins déformée par le voisinage nous les montrera sous un angle plus proche de la réalité, les trois phases dans lesquelles se résume toute cette guerre verront très probablement s'inverser leur ordre actuel d'importance dans l'opinion générale.

Aujourd'hui, la campagne finale de 1918, dont les glorieuses étapes ont fait aboutir à une victoire décisive, espérée, certes, et en quelque sorte incessamment voulue, mais non pas escomptée de façon si soudaine, produit sur l'esprit des contemporains une impression autrement vive et profonde que les angoissants débuts de la guerre de mouvement ou que les longues années de stagnation au cours desquelles, avec de sanglantes alternatives d'usure, on attendait que fût rompu l'équilibre des forces en présence, matérielles et morales, militaires et nationales.

La postérité, en assignant à chacun sa place exacte, ne manquera pas de faire valoir la tragique grandeur des premières rencontres, alors que seule, sans alliés autant dire, puisque leur préparation était par trop sommaire, l'armée

1. La *Revue de Paris* se propose d'accueillir, sur les grandes questions, documents et témoignages, en toute impartialité. Il arrivera naturellement que les signataires de ces études plaideront leur propre cause. Il arrivera aussi que ces articles provoqueront des répliques. La *Revue* les accueillera, si elles viennent d'hommes qu'elle juge qualifiés pour parler. Nos lecteurs seront ainsi renseignés sur les grandes questions controversées. — ERNEST LAVISSE

française ne disposait guère que de l'énergie de son commandement, de l'abnégation et de l'héroïsme de ses soldats pour contenir la ruée préméditée du monde germanique. Toutes les qualités admirables, individuelles ou collectives, que la guerre mit ultérieurement en lumière, on les trouve, au moins en germe, parfois en complet épanouissement, dès l'époque où, d'un coup de massue, les reins furent brisés au colosse envahisseur.

On se borne, dans les pages qui suivent, à examiner les faits à un point de vue essentiellement objectif, abstraction faite de toute idée polémique.

Ainsi que son titre l'indique, le plan français de concentration initial — le plan XVII — constitue la trame de ce travail. Il est divisé en trois parties. Dans la première, on démêle les principes ayant servi à l'établissement de ce plan. La deuxième est un exposé critique succinct des opérations auxquelles le plan XVII a donné lieu dans le courant d'août 1914. Enfin la troisième, concise à dessein, résume les conclusions auxquelles ont fait aboutir les exposés qui précèdent.

Par la documentation dont on a disposé et qui a rendu dès à présent une telle tâche possible, il est permis de croire que ces recherches sur la stratégie du général en chef et de ses commandants d'armées serrent d'aussi près que possible la réalité. Sur cette affirmation de la bonne foi de l'auteur, se fonde l'espoir que cette tentative sera favorablement accueillie par tout lecteur désireux de remonter aux sources mêmes de la vérité.

LE PLAN DE JOFFRE EN 1914

On dit « le plan de Joffre en 1914 », comme on disait « le plan de Moltke en 1870 » ou « le plan de Turenne en 1672 ». En fait, sous cette apparente équivalence de termes se dissimulent, d'une époque à une autre, de profondes différences. Autre chose était jadis de régler de souverain à souverain un conflit dynastique et préparer aujourd'hui la lutte dont l'issue marquera la vie ou la mort d'un peuple. Dans la guerre des nations en armes, le plan d'opérations initial exprime une résultante; il est moins l'œuvre d'un seul homme que la composante des jugements d'une collectivité plus ou moins restreinte, selon l'état social et politique, l'esprit des institutions militaires, les rapports entre l'armée et l'ensemble du pays.

Avec un tel parrainage, si l'on peut se dire à l'abri des fautes qu'une spécialisation à outrance a maintes fois provoquées, on risque par contre de se laisser aller aux entraînements irréfléchis d'une opinion publique, impulsive à la façon des foules, et qui, n'étant jamais parfaitement éclairée, ne peut avoir qu'une compétence restreinte. En dernière analyse, le chef chargé d'établir ce plan doit faire la part de ces diverses contingences, tout en lui imprimant, d'une ou d'autre manière, la marque vigoureuse et indélébile de son propre génie.

On se propose ici de démêler, autant que faire se peut, la part respective de ces influences dans le plan de guerre de 1914. Ce travail de discrimination permettra à la fois de saisir la philosophie des premières opérations de la grande guerre et de faire valoir, en ce qui concerne Joffre, quelques-uns des traits essentiels du caractère de ce grand chef.

I

Joffre fut nommé chef d'état-major général, c'est-à-dire généralissime désigné, à la date du 28 juillet 1911.

Au printemps de 1913, le plan qui devait être réalisé l'année suivante était approuvé par le gouvernement; on procédait ensuite à la mise en place, ce qui conduisit vers le 15 avril 1914. Dans la série des études de cette nature, celle-ci portait le numéro XVII : depuis la guerre de 1870, l'expression de notre doctrine de guerre a donc varié fréquemment et si, pour le sujet qui nous occupe, il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail des plans antérieurs au plan XVII, du moins semble-t-il utile d'en marquer, dans leurs lignes les plus générales, les transformations successives.

On imagine ce que pouvaient être nos premiers dispositifs de concentration sitôt après le funeste traité de Francfort qui laissait une plaie béante sur notre frontière du nord-est. Encore sans armée, nous n'avions aucun moyen d'interdire aux Allemands l'accès de notre territoire; quand se produisit l'alerte de 1875, nous en étions réduits à retirer nos forces en arrière de la Loire, laissant à l'ennemi la libre faculté d'occuper sans opposition le reste de la France.

Demeurer plus longtemps à la merci des fantaisies d'un arrogant voisin était intolérable. Or comment fermer notre porte? Une armée de campagne constitue le meilleur verrou, on ne l'ignorait certes point ; mais une armée qui soit efficace ne se crée pas en un tournemain. Et puisqu'il fallait être en mesure d'agir au plus vite, on recourut à la fortification, en dépit des catastrophes provoquées par les places fortes au cours des opérations précédentes. A une frontière politique sans valeur défensive, le général Séré de Rivière substituait une frontière militaire qui, utilisant le fossé naturel Moselle-Meuse, le renforçait par Verdun, Toul, Épinal, Belfort et tous les ouvrages intermédiaires projetés entre ces quatre places.

Renonçant alors bénévolement à défendre le territoire compris entre cette ligne et celle des poteaux-frontières, notre commandement groupait ses forces à l'abri des forteresses, garnissait de fusils et de canons le mur passif élevé par nos

ingénieurs militaires. Le temps nécessaire à la concentration serait désormais obtenu non plus par l'espace comme en 1875, mais par la durée escomptée de la résistance de nos troupes osant enfin tenir tête à l'abri d'un rempart.

Il n'était malheureusement pas douteux que l'ennemi parviendrait à franchir l'obstacle. Mais pourquoi ne pas renouveler le même jeu en arrière? Se faisant notre alliée, la géologie du bassin parisien indiquait une série de crêtes concentriques, résidus de cuvettes antédiluviennes emboîtées les unes dans les autres. On songea donc à résister sur ces crêtes successives dûment consolidées par la fortification.

Enfin Paris, objectif décisif, était transformé en un vaste camp retranché auquel aboutissait le repli de nos troupes battues en avant. C'était, non plus pour s'y laisser assiéger en provoquant une usure toujours passive des forces accrues d'un assaillant victorieux jusque-là, mais au contraire pour opérer soi-même un effort suprême qui renverserait les rôles et mettrait l'ennemi sur la défensive.

Tel était le thème favori de nos premiers plans : il reculait la victoire quasi certaine de notre adversaire et se bornait à la lui faire acheter le plus cher possible, résultat bien modeste pour le luxe de fortifications qu'il coûtait.

Aussi, avant même l'achèvement du projet Séré de Rivière, chercha-t-on à faire intervenir de façon plus active une armée de campagne qui s'améliorait de jour en jour.

On était alors vers 1887. Pouvait-il être question d'aller se battre en avant de la frontière militaire indiquée ci-dessus? Hélas! six jours étaient nécessaires pour mobiliser nos unités ; il en fallait au moins neuf pour transporter leurs éléments combattants sur cette frontière, soit un total minimum de quinze jours, tandis qu'en une douzaine de jours les Allemands amenaient à pied d'œuvre des forces bien supérieures aux nôtres. Maintenant en conséquence notre rassemblement dans la zone Épinal-Chaumont-Reims-Mézières, on convint d'utiliser les secteurs dépourvus de fortifications pour y faire agir les troupes qui s'appuieraient sur les forteresses voisines. Ce fut l'époque des « trouées et musoirs ».

L'idée paraît ingénieuse. Un mur continu de solidité partout égale laisse ignorant du point sur lequel viendra frapper

l'ennemi. Si par contre on ménage des brèches dans ce mur, il y a des chances pour que l'ennemi préfère se présenter devant elles, et nos troupes actives, convenablement groupées à proximité, l'assaillent au moment opportun. La stratégie du haut commandement se trouve ainsi condensée, ramassée en une simple attaque ou défense de défilé — et l'on sait si cette opération était chère à nos règlements de manœuvre d'alors !

Sur la passivité précédente, c'était un incontestable progrès. Mais c'était en outre la première manifestation d'un art subtil qui, sous le nom générique de « défensive-offensive », orienta, à partir de 1890 et pendant une vingtaine d'années, nos dispositifs de concentration. La guerre devint une science rigide avec ses règles exactes et, dans le but d'en justifier les formules, on tenta d'appliquer à nos armées modernes de plusieurs millions d'hommes les procédés qui avaient réussi aux petites armées des XVIIe et XVIIIe siècles, jouant d'une terminologie impressionnante pour donner le change à un adversaire qu'en définitive on n'osait point encore saisir brutalement à la gorge. En vérité, l'eût-on voulu que les conditions élémentaires de la réunion de nos forces continuaient à nous placer dans une situation d'infériorité trop manifeste vis-à-vis des Allemands. Les perfectionnements successifs apportés à l'organisation de notre couverture n'étaient qu'un palliatif insuffisant : faire faire figure stratégique à cette couverture en escomptant son action retardatrice n'empêchait pas à l'ennemi de nous imposer son idée de manœuvre, à nous de subir cette volonté.

Bref, nos plans d'opérations évoluaient avec persistance entre les mêmes limites restreintes — de la trouée de Charmes à celle de Stenay : c'était encore la défense du défilé prévue, aujourd'hui en avant et demain en arrière, suivant le diapason de l'opinion en France ou le tempérament personnel du général en chef du moment. Et comme nous avions foi en nos alliances, on associait la défensive-offensive française aux opérations des Russes en Pologne ou des Anglais sur mer, réservant à nos troupes, sur l'échiquier international, le rôle d'armée de couverture de la Triple Entente.

Fondées à l'origine sur la nécessité puis sur des sophismes

trompeurs, les conceptions guerrières de cette période, en ce qu'elles nous inclinaient vers le moindre effort, risquaient de devenir pernicieuses. L'ère de crise qui s'ouvrit en 1906 et devait aboutir au conflit mondial de 1914, contribua fort à propos à nous mettre en garde contre les dangers d'un art devenu trop savant.

Cependant, qu'avaient fait les Allemands?

Tandis que nous cherchions principalement à perfectionner notre préparation par l'étude de manœuvres de plus en plus délicates, eux, au contraire, hâtaient la réunion de leurs forces ; ils construisaient un abondant réseau de voies ferrées et, de quinquennat en quinquennat, amélioraient leur armée, augmentant ses effectifs, ses cadres, son matériel. Dans leurs exercices annuels, ils appliquaient avec les troupes des procédés simples, uniformément basés sur l'enveloppement d'une aile ; la brutalité de l'exécution qui faisait sourire nos augures en stratégie, impressionnait cependant le bon sens natif de ceux de nos officiers autorisés à suivre ces exercices.

On s'aperçut alors en France qu'à une concentration allemande plus rapide, il devenait insuffisant de répondre par une fragile amélioration de notre couverture ; comme d'autre part, on n'admettait plus un recul de notre zone de concentration, il restait à hâter dans une mesure analogue notre propre concentration.

La voie nouvelle dans laquelle on s'acheminait ainsi permit bien vite de faire cette constatation qu'à la guerre, un puissant esprit d'offensive est indispensable du premier au dernier des exécutants. A quelque degré qu'on la pratique, la défensive se révèle sans issue. L'idée préconçue, si décriée jadis, se vit remise en honneur. La décision du chef subordonnée aux renseignements, les forteresses servant de pôle attractif aux troupes de campagne, autant de pièges grossiers à éviter. Les progrès de l'armement eux-mêmes favorisent l'offensive aux dépens de la défensive...

Cette évolution dans la technique de la guerre coïncidait d'ailleurs avec l'état d'esprit provoqué dans notre pays par l'attitude arrogante de la diplomatie allemande. Insensible-

ment, la France se remémorait la place qu'elle occupait autrefois dans le monde. Elle ne tolérerait plus désormais qu'on la traitât éternellement en vaincue. Sans aller jusqu'à provoquer elle-même, elle ne voulait plus subir les provocations des autres et, si pacifique qu'elle fût, elle ne céderait pas devant la menace d'une guerre qu'on lui imposerait.

L'âme nationale réagissant sur les techniciens confirma ces derniers dans leurs déductions. Ne convenait-il pas d'éviter une dépression à l'élan populaire, un affaiblissement de la confiance générale par une attitude timide, hésitante, prise au début d'une campagne que l'on sentait devoir être décisive? Ne fallait-il pas, au contraire, se ménager l'initiative des opérations en vue de permettre une meilleure utilisation des aptitudes de notre race? Il n'est pas jusqu'aux considérations d'ordre économique et financier, controuvées depuis par la guerre, qui, faisant estimer que le prochain conflit serait forcément court, n'aient incité nos Alliés à agir au plus vite, nous poussant nous-mêmes à hâter notre entrée en ligne. « Gagner une avance de deux jours, même pas, d'un jour, de douze heures seulement, voilà le but de cette lutte fiévreuse à coups de chemins de fer, à coups de millions [1]. »

En définitive, tout contribuait au développement de l'esprit d'audace chez nos chefs militaires, et leurs plans pouvaient dès lors s'inspirer d'un ardent caractère offensif. Celui-ci ne nous avait-il point valu nos succès autrefois ; son oubli, nos défaites? A travers les vicissitudes d'une longue histoire guerrière les qualités de nos soldats étaient demeurées intactes : au commandement de les mettre en valeur.

Telles sont les idées répandues dans la foule vers 1910, au moment où Joffre entrant au Conseil supérieur de la guerre va se consacrer à l'étude des problèmes fondamentaux de la conduite des armées modernes.

Après un stage à la « Direction de l'Arrière » où il peut se familiariser avec les difficultés matérielles de la grande guerre, Joffre est mis à la tête du haut commandement français : il lui appartiendra de réaliser l'unanime désir de l'armée, du

1. Général Maitrot, *Nos frontières de l'Est et du Nord.*

pays tout entier, et il aura la volonté expresse de préparer, pour la cause défensive de la France, un plan de campagne offensif conforme à la fois à notre psychologie du moment et à nos traditions les meilleures.

Pour être juste, il convient de déclarer que certains plans antérieurs à celui établi par Joffre envisageaient bien cette offensive, mais dans aucun la précaution préalable n'avait pu être prise de combler le vide qui sépare une velléité, un désir, de la plus élémentaire réalité. Le premier, Joffre s'attacha à ce que cette offensive devînt possible.

II

« L'intention du général en chef est de se porter à l'attaque dès que toutes les forces seront réunies », telle est l'idée de manœuvre, la seule idée de manœuvre, doit-on dire, que dans son plan Joffre dicte à ses lieutenants. Pour rendre cette petite phrase exécutable, un travail ardu de préparation s'imposait auquel Joffre se mit dès sa nomination au poste de chef d'état-major général.

Il s'agissait pour nous avant tout *d'être prêts au moins aussi vite* que l'armée allemande.

Améliorer dans ce sens l'assiette de nos subdivisions territoriales, perfectionner l'outillage des voies ferrées présentant un intérêt militaire, simplifier les opérations de la mobilisation et de la concentration, ce fut l'œuvre patiente et continue des 1er et 4e bureaux de l'état-major de l'armée en 1913; elle permettait à nos armées de commencer leurs opérations actives à partir du douzième jour de la mobilisation. Nous n'avions jamais obtenu un pareil rendement et les Allemands eux-mêmes ne faisaient pas mieux.

Mais jusqu'au douzième jour, il fallait se mettre à l'abri d'une attaque brusquée facilitée par l'initiative diplomatique dont l'Allemagne disposerait à coup sûr. Notre couverture chargée de contenir cette irruption soudaine fut successivement renforcée à partir du deuxième jour. A ce point de vue, la loi de trois ans qui, à la longue, était de nature à nous four-

nir des hommes incontestablement mieux entraînés et surtout des cadres subalternes ou de complément mieux instruits, nous était immédiatement utile en ce qu'elle maintenait dans les garnisons frontières deux classes au lieu d'une pendant toute la période d'instruction des recrues; en diminuant d'autant l'appoint nécessaire en réservistes locaux, on facilitait le jeu immédiat de cette couverture.

A cette armée réunie avec le maximum de célérité, Joffre voulut donner le maximum de puissance tant en hommes qu'en matériel.

Notre loi sur le recrutement mobilisant vingt-cinq classes, il ne pouvait être question de pressurer davantage le pays, et notre natalité restreinte interdisait tout espoir d'augmentation dans le chiffre des hommes mobilisables. Joffre s'efforça simplement d'accroître le nombre d'hommes qu'il se proposait d'opposer à l'armée allemande en drainant le plus possible d'unités sur le front du nord-est. Se souvenant à juste titre qu'un Custozza ne compensait pas Sadowa, il fit une application audacieuse de ce principe qu'il suffit d'être le plus fort sur le point décisif. Il résolut donc de ne laisser qu'un minimum indispensable de troupes de seconde qualité, sur les frontières de moindre importance. Celle des Alpes, où les Allemands étaient fondés à nous voir maintenir deux corps d'armée, resta confiée à des divisions territoriales. De même sur nos côtes. De même en Afrique du Nord. Bien nous en prit d'ailleurs, si l'on songe à la surprise des effectifs dont notre état-major fut victime au début de la guerre.

Quant aux questions relatives au matériel de l'armée, elles dépendaient plus immédiatement du Parlement, qui tenait les cordons de la bourse. Joffre fit de son mieux pour ne pas laisser rogner les crédits du budget de la guerre. Le branle était donné depuis 1905 ; notre artillerie de campagne, nos fortifications avaient été augmentées au cours des années précédant l'arrivée de Joffre et celui-ci n'eut qu'à soutenir la perspicacité populaire sentant gronder l'orage.

Son action est plus effective si des points de doctrine se trouvent liés à ces questions de matériel. Pour en citer un cas important, celui de la dotation de notre armée en artillerie lourde, on sait les discussions auxquelles donnait lieu

ce sujet depuis longtemps en France, et que les événements de la guerre balkanique venaient de raviver. Adeptes d'une artillerie lourde d'armée, voire de corps d'armée et partisans du seul canon de campagne de 75 rivalisaient d'ardeur dans la défense de leurs opinions contradictoires. Il suffit à Joffre de savoir que les Allemands disposeront d'un matériel lourd nombreux pour qu'il désire en posséder lui-même. Aux tergiversations des artilleurs qui étudient sans cesse le modèle de demain, il répond par la menace de recourir à l'industrie privée dont les spécimens sont prêts à sortir. Mieux encore ; impatient d'attendre jusque-là, Joffre organise une artillerie lourde d'armée avec les matériels anciens et disparates dont nous disposons. Et il n'y aura point de sa faute si cette artillerie encombrante n'a pas rendu à nos troupes les services qu'une artillerie de même nature mais mieux adaptée à son rôle rendit à nos adversaires.

Dans cette laborieuse préparation de l'armée à la guerre, Joffre ne s'en tint pas à la seule organisation matérielle. Aux perfectionnements déjà signalés, il ajouta une meilleure organisation du haut commandement et des états-majors.

La bravoure des troupes, leur instruction ou leur nombre, ou le matériel nous ont moins fait défaut que les capacités de la direction au cours des guerres antérieures; et s'il s'établit souvent — l'histoire est là qui en fait foi — une sorte de compensation entre les déficits respectifs de ces divers éléments, les premiers à eux tous réunis ont rarement suffi à faire équilibre aux faiblesses du commandement dont la valeur intellectuelle et morale reste prépondérante. Joffre donna les soins les plus assidus à cette partie de sa tâche.

D'abord, il exigea de tout voir, de tout connaître. Au décret Messimy du 28 juillet 1911 lui donnant la direction à la fois du conseil supérieur de la guerre et de l'état-major de l'armée, mais maintenant à la tête de celui-ci un chef d'état-major de l'armée, il fit substituer le décret Millerand du 20 janvier 1912 qui supprime ce dernier poste ; il se fonde sur les considérants ci-après : « Le chef d'état-major général, responsable de la préparation de l'armée à la guerre, doit avoir dans ses attributions toutes les affaires se rapportant directement ou indirectement à cette prépa-

ration. Il est indispensable que son action sur l'état-major de l'armée, qui est chargé de les étudier ou de les traiter, s'exerce sans intermédiaire. »

Joffre veut être le seul chef en rapports hiérarchiques avec le gouvernement. Il n'aura dans l'armée que des subordonnés, et il se montrera d'une sévérité toute nouvelle en ce qui concerne le choix de ses collaborateurs. Dans la désignation des candidats au conseil supérieur de la guerre, il s'efforcera de restreindre la part des influences politiques au profit des seules capacités professionnelles. Le rapport du ministre de la Guerre au président de la République joint au décret susvisé du 28 juillet 1911 indique les mesures les plus heureuses prises en accord avec Joffre pour assurer la réorganisation du haut commandement : fusion du conseil supérieur de la guerre et de l'état-major de l'armée, suppression du poste de vice-président du conseil supérieur de la guerre et surtout suppression du caractère permanent des fonctions des différents membres de ce conseil, chacun d'eux recevant une lettre de service renouvelable pour la durée d'une année.

Parmi les dix officiers généraux constituant cet aréopage, Joffre exerça encore une sélection rigoureuse pour y choisir ses commandants d'armées : Dubail, Pau, de Castelnau, de Langle de Cary, Galliéni, Lanrezac, telle fut la pléiade de chefs distingués à l'avance par Joffre et que la postérité rendra pour la plupart avec lui-même immortels. Il s'entoura d'eux sans autre considération que celle de leurs qualités militaires dûment éprouvées ; l'opinion dans l'armée était, sur ce point, unanime. Il n'est pas jusqu'à leur tempérament propre et à leurs facultés particulières que Joffre, ayant su les discerner, n'utilisera par la suite ; il confiera à celui-ci telle fonction, tel rôle plutôt qu'à tel autre : à Dubail, l'homme de l'Est, tenace et entêté, d'agir dans les Vosges ; à Pau, puis à Castelnau de défendre Nancy dont ils sont les idoles ; à Ruffey, l'artilleur savant, le soin de couvrir Verdun, éventuellement de masquer Metz ; au poste délicat de l'aile gauche un Galliéni ayant montré dans une célèbre carrière coloniale toute la souplesse de son esprit, la variété de ses aptitudes, puis un Lanrezac, le fin et habile manœuvrier qu'admirèrent plusieurs générations de l'École de guerre.

A ces chefs, Joffre fournit les moyens matériels de se préparer à leur mission du temps de guerre en leur faisant inspecter tous les ans les grandes unités dont ils prendraient le commandement. C'était à un échelon supérieur l'application du principe bien connu que la solidarité au combat se trouve accrue par la connaissance que l'on possède les uns des autres. Ce qui est vrai pour les exécutants ne l'est-il pas bien davantage pour ceux qui ont à concevoir et qui dirigent?

On se rappelle les sanctions énergiques dont furent suivies certaines manœuvres d'automne. Sans tenir compte des situations acquises, Joffre se montra impitoyable à quiconque ne possédait pas son entière confiance. La guerre lui en eût-elle laissé le loisir, il aurait mené à bout cette épuration de nos cadres supérieurs, autant et aussi exactement que les circonstances du temps de paix permettaient de le faire.

Tout lui était bon dans ce but, non seulement les manœuvres avec troupes, mais encore les exercices de cadres sur la carte et sur le terrain. Ceux-ci ne furent plus, avec Joffre, des occasions recherchées d'un voyage à Paris en hiver ou d'une randonnée hygiénique à travers champs dés la belle saison revenue.

Dans ces exercices Joffre fit constituer les grands états-majors, d'armées ou de groupes d'armées, tels qu'ils devaient l'être en campagne. Il améliora le recrutement, la cohésion, les méthodes de ces auxiliaires indispensables du commandement moderne, et l'hommage qu'il leur rendra plus tard, notamment dans son discours de réception à l'Académie française, n'est que la consécration des soins qu'il leur prodigua bien avant la guerre. On a déjà signalé la pénétration qui se produisit, dès sa nomination au poste de chef d'état-major général, entre le conseil supérieur de la guerre, le « 4 *bis* » — ainsi l'appelait-on couramment — et l'état-major de l'armée. Chaque général d'armée désigné eut à partir de ce moment auprès de lui son chef d'état-major et son chef du bureau des opérations ; un troisième officier pris parmi ceux de l'état-major de l'armée assurait la liaison permanente entre le boulevard Saint-Germain et le 4 *bis* du boulevard des Invalides.

Enfin le centre des hautes études militaires récemment créé fut l'objet de sa sollicitude toute particulière ; avec la

collaboration du comité technique d'état-major et celle de l'état-major de l'armée, il fit de ce centre une pépinière de chefs d'état-major de corps d'armée ou d'armée.

De cet ensemble d'organismes jadis à peu près indépendants, désormais tous animés de son souffle, stimulés par son propre zèle et par l'intérêt qu'il portait à chacun, sortirent la longue suite de généraux éminents qui, bien préparés à tous les rôles, eurent à porter sur leurs épaules le lourd fardeau des événements de la guerre. Bornons-nous à citer quelques noms parmi ceux que l'Histoire n'oubliera pas de sitôt : Berthelot, Debeney, Anthoine, Hély d'Oissel, Weygang, Grossetti, Maistre, Gouraud, Mangin !

III

Dans une pareille élite, sous l'impulsion d'un pouvoir aussi fortement centralisé et d'une volonté autoritaire comme celle de Joffre, au moment où le patriotisme de la nation vibrait au diapason le plus élevé, pouvait-il être prôné une doctrine de guerre différente de celle de l'offensive, de l'offensive à outrance? Rien mieux que les deux conférences faites au printemps de 1911 par le lieutenant-colonel de Grandmaison, chef du 3e bureau de l'état-major de l'armée, ne contribua à préciser et à rendre populaire dans l'armée cette manière de voir. L'originalité de la forme vint se mettre au service des idées. Aussi n'est-il pas douteux que ces conférences se gravèrent dans l'esprit de notre haut commandement, au point qu'on en retrouve les principes strictement appliqués dans le plan de guerre de 1914.

La notion d'offensive, avons-nous dit, est la seule que Joffre eût indiquée à ses lieutenants. Comment, en effet, risquer la moindre allusion à la défensive dans un milieu où l'on traite celle-ci d' « action d'ordre inférieur », qui « développe chez celui qui l'emploie une infériorité morale qu'aucun avantage matériel n'est capable de racheter [1] ».

1. Colonel de Grandmaison. — Deux conférences faites aux officiers de l'état-major de l'armée (février 1911) : *La notion de sûreté et l'engagement des grandes unités.* (Paris, Berger-Levrault.)

Mais en attaquant l'adversaire, — et dame ! quand il s'agit de l'armée allemande... — il est bien des précautions à prendre A peine *en ce qui concerne le commandement*, répond Grandmaison : « Dans l'offensive, l'imprudence est la meilleure des sûretés. » Avant-gardes, détachements de protection, réserves, etc., ne sont qu'un « bon parapluie » pour celui qui s'en sert.

Dans la plupart des batailles livrées depuis qu'on fait la guerre, le vainqueur — faute de « sûreté » — a toujours été à un doigt de sa perte et si, malgré tout, il a été vainqueur, cela tient à ce curieux hasard que le vaincu s'est constamment montré inerte, ataxique, au-dessous de tout.

La meilleure sûreté est dans une attaque à fond ; l'énergie de l'exécution rachète toutes les faiblesses et répare toutes les erreurs...

L'expérience de tous les temps montre que dans l'offensive la sûreté s'obtient en provoquant, le premier, chez l'adversaire, cette dépression qui le rend incapable d'activité. Il n'existe pas d'autres moyens que l'attaque immédiate et totale. La moindre réticence avouée, même dans le détail, risque de lui faire perdre toute sa valeur.

Nous voilà donc bien décidés à prendre l'offensive avec toutes nos forces et à monter une « attaque » véritable sans nous laisser absorber par « l'aide-mémoire » des « missions hypothétiques » qui emploieraient la « moitié de notre monde » et nous réduiraient à la vieille formule de l'offensive-défensive.

Mais, si les Allemands sont prêts avant nous, nous laisseront-ils le temps de passer à l'offensive? Cette objection ne prend pas Grandmaison au dépourvu.

Les Allemands, dit-il, ne sont heureusement pas allés jusqu'au bout de leur logique. Leur passion pour l'ordre et la méthode, ainsi que le souvenir du risque maintes fois couru en 1870 par l'imprudence de leurs avant-gardes, les ont fait dévier du droit chemin.

Ils ont perdu de vue que la sûreté offensive, sur laquelle ils comptent, exige non seulement la violence et la simultanéité des attaques, mais encore la vitesse de l'engagement. Il leur faut du temps, beaucoup de temps pour se ranger en bataille et préparer leur débordement. Nous trouverons peut-être là les pieds d'argile du colosse.

Quant à craindre un danger sérieux de ce débordement, il ne peut exister que si nous nous tenons sur la défensive. Attaquons-nous, au contraire, « dès que l'ennemi est obligé de parer, de se défendre, il est soumis... »

Nous pourrons du reste ne pas trop nous préoccuper de savoir si notre front d'engagement dépassera celui de l'ennemi. Alors même qu'il lui serait un peu inférieur, dès que nous aurons imposé à notre adversaire l'obligation de se défendre et de parer les coups, c'est son front qui viendra nécessairement se mouler sur le nôtre.

Et si l'ennemi persiste dans son extension du front, alors, bien que nous soyons prévenus que « cela n'arrive pas souvent », ne s'expose-t-il pas à « rencontrer quelqu'un dans le genre de Napoléon qui lui fasse le coup d'Austerlitz »?

Enfin, il restera au chef une ultime ressource.

Quand ses prévisions sur l'ennemi ne se réaliseront pas, il lui faudra compter habituellement non pas sur un changement hâtif de ses dispositions, mais sur la poursuite obstinée et vigoureuse de son plan offensif, même s'il est mal engagé.

Ces principes ont avec certitude guidé l'établissement du plan XVII. Un examen sommaire des dispositions principales de ce plan montrera leur concordance avec une doctrine dont la vogue reposait sans conteste sur une bonne part de vérités éclatantes. Et ne faut-il pas voir dans le sentiment d'opportunité que cet examen nous révèle l'un des gages les plus certains de l'intelligence et de l'entrain mis par la majeure partie des exécutants à réaliser la pensée de leur chef?...

Notre rassemblement initial en 1914 comportait cinq armées, un corps de cavalerie, plus des divisions d'infanterie, active ou réserve, groupées ou non, maintenues à la disposition du commandant en chef.

La répartition d'ensemble se présentait ainsi :

— Ire armée (5 corps, 2 divisions de cavalerie) avait son quartier général à Épinal ; elle était sous les ordres du général Dubail ;

— IIe armée (5 corps, 2 divisions de cavalerie, un groupe de 3 divisions de réserve) avec quartier général à Neufchâteau ; le général de Castelnau la commandait ;

— IIIe armée (3 corps, une division de cavalerie, un groupe de divisions de réserve) constituait l'armée de Verdun, où était son quartier général ; elle était aux ordres du général Ruffey ;

— IVe armée, devait originairement rassembler ses 3 corps

et sa division de cavalerie en seconde ligne, quartier général à Saint-Dizier ; elle était sous le commandement du général de Langle de Cary ;

— Ve armée, l'armée Lanrezac, forte de 5 corps, une division de cavalerie, 2 divisons de réserve, avait son quartier général à Rethel.

Chacune de ces armées comptait en outre une artillerie lourde d'armée des calibres de 120 et 155 (canons ou obusiers).

— Le corps de cavalerie (3 divisions), sous les ordres du général Sordet, se réunissait dans la région de Mézières (Q. G.).

— Enfin les 12 divisions dont disposait le général en chef étaient :

3 divisions actives provenant de l'Afrique du Nord ou des Alpes et dont le transport avait été prévu soit à l'aile droite vers Épinal, soit à l'aile gauche vers Mézières ;

9 divisions de réserve (3 à Vesoul, 3 à Sissonne, une à Mailly, 2 dans le camp retranché de Paris).

La presque totalité de nos forces actives se trouvait ainsi dès le début serrée dans le voisinage de la frontière. Il n'est pas de meilleure preuve de la volonté expresse qu'avait Joffre d'exécuter une attaque effective « toutes forces réunies », de livrer une bataille immédiate sans se laisser émouvoir par la grandeur et l'importance de l'acte qui résulterait de sa décision. Depuis Napoléon on n'avait jamais vu aucun général se préparant à lancer ainsi ses troupes dans une mêlée gigantesque, sans arrière-pensée, avec la seule intention d'en imposer à son adversaire, le dominer et le détruire.

Cette attaque grandiose avidement recherchée, Joffre espérait pouvoir l'entreprendre à partir du douzième jour, avant que les Allemands prissent eux-mêmes l'offensive ; il l'avait organisée sous une forme qui n'excluait ni combinaisons, ni prudence. Elle comporterait deux efforts principaux : l'un à droite entre le Rhin et la Moselle en aval de Toul ; l'autre à gauche au nord de la ligne Verdun-Metz. Entre les deux, sur les Hauts de Meuse et masquant Metz, la IIIe armée assurerait la liaison et la continuité du front d'attaque.

En montant l'attaque de droite, il s'agissait accessoirement d'exécuter un raid en Alsace : pouvait-on concevoir l'armée française ne cherchant pas, dès les premiers jours de

la guerre, à tendre la main à nos frères jamais oubliés de Mulhouse, de Colmar et des vallées vosgiennes? Joffre avait prévu cette opération avec ses éléments d'extrême droite à partir du quatrième jour. Quant à l'attaque principale menée par le gros des armées de droite, elle visait à obtenir la rupture stratégique du front ennemi. En tout état de cause, par les inquiétudes qu'elle donnerait à l'ennemi dans les directions de Château-Salins et Sarrebourg, elle neutraliserait d'importants effectifs adverses et, puisque le centre des débarquements ennemis se trouvait dans cette région, elle prévenait la tentative de séparation de nos forces que les Allemands pouvaient bien méditer. Qu'on songe à l'état de nos armées au cas où celles-ci, violemment fractionnées en deux tronçons, se verraient rejetées les unes dans la direction de la Loire, les autres vers la frontière belge. N'était-ce point se défendre de la meilleure manière que d'attaquer sur cette partie du front? Certes, on se heurterait à des terrains organisés depuis longtemps, à des obstacles naturels puissamment renforcés ; aucun officier français ne l'ignorait, l'ayant appris sur les bancs mêmes des écoles militaires ; mais une défense passive, exécutée en demeurant l'arme au pied, ne sert de rien, et sait-on si les offensives des Ire et IIe armées n'ont pas préservé de l'invasion la plus grande partie de nos marches de l'Est? Grâce à elles les Allemands ne sont point entrés à Nancy ; grâce à elles le pivot de notre manœuvre ultérieure a pu tenir. Elles ont contribué dans une large part à la victoire de la Marne. Voilà pourquoi il serait injuste de qualifier de « folie » le fait d'être allé « s'engouffrer » entre Metz et Strasbourg. Mais n'anticipons pas...

Si importante que fût en soi l'attaque de droite, elle était rigoureusement conjuguée avec celle de gauche, qui, dans l'esprit de Joffre, pouvait devenir la principale. Se déroulant sur les terrains libres du Luxembourg et du Palatinat, elle marcherait droit sur Trèves et provoquerait ainsi l'évacuation complète de la rive gauche du Rhin par les armées allemandes. Elle était également en mesure de parer à tout mouvement enveloppant qui se dessinerait à travers la Belgique. C'était un rôle d'offensive, celle-ci non pas directe et brutale, mais basée sur la manœuvre, que Joffre envisageait pour

sa Ve armée ; une manœuvre délicate, imprécise jusqu'à ce que l'ennemi eût révélé son jeu, dans ce pays boisé et marécageux des Ardennes, à proximité de voisins dont nous devrions respecter la neutralité, au contact de troupes alliées sur lesquelles l'autorité du général en chef serait loin d'être absolue. Et la variété des combinaisons à prévoir, l'incertitude des conditions stratégiques faites à cette armée ne devaient point émousser sa capacité d'offensive. A son chef d'avoir simultanément la perspicacité, le coup d'œil, l'esprit de décision et la volonté nécessaires pour engager la bataille dans les conditions les plus favorables, la poursuivre jusqu'au succès.

Au début, la IVe armée se tiendrait prête à s'engager soit au sud de Verdun avec l'attaque de droite, soit au nord avec l'attaque de gauche. Ce point d'indécision — il ne fut pas de longue durée — est le seul consenti dans le plan de Joffre au regard des dispositions de l'adversaire.

On savait que ce dernier attaquerait ; c'était dans la tradition nécessaire de l'impérialisme germanique.

On savait également que la doctrine de guerre allemande, à quelque échelon de commandement que ce fût, reposait en principe sur l'enveloppement d'une aile, et l'on avait des raisons de croire que l'enveloppement par la Suisse se heurterait à des obstacles incomparablement plus sérieux que celui par la Belgique. L'armée belge, sans cesse en voie d'un accroissement parcimonieux, ne présentait à aucun degré la puissance ni la vigueur de l'armée suisse, et les plaines de Belgique offraient des ressources de toute nature bien autrement attirantes pour une armée moderne que les montagnes du Jura.

Mais jusqu'où s'étendrait le front allemand vers le Nord? Et sur ce front, quelle serait la répartition des gros chargés de l'offensive?

IV

Toutes les hypothèses, y compris les extrêmes dans les deux sens, avaient été envisagées, et, avant de prendre un parti, Joffre a dû longuement méditer sur celle à laquelle on faisait les plus fréquentes allusions avant la guerre. On serait donc

mal venu à lui reprocher de l'avoir ignorée, pas plus d'ailleurs que d'avoir méconnu l'importance du passage des Allemands à travers la Belgique et le danger que présentait ce passage pour notre pays.

Comment ignorer en effet que les Allemands méditeraient d'envahir la France en violant la neutralité belge, alors que les trois puissances intéressées discutaient déjà cette manœuvre avant 1870 ! La question s'était posée en 1867 à propos de l'affaire du Luxembourg : la France étant alors considérée comme l'envahisseur probable. Mais aussitôt après 1870, les rôles éventuels s'intervertirent en dépit des ragots d'outre-Rhin et depuis, on estimait généralement que s'il y avait un jour violation du territoire belge, ce serait l'œuvre de l'armée allemande.

Quoi qu'il en soit, on ne s'en préoccupa jamais en France qu'au point de vue des mesures de précaution qu'il y avait lieu de prendre. En 1876, le général Séré de Rivière soutient dans son projet de défense que la neutralité conférée à la Belgique par les conventions internationales est pour nous sans valeur suffisante et exige de la voir étayée par de solides camps retranchés à Lille, à Maubeuge et à Reims.

A peine nos places fortes de l'Est sont-elles sorties de terre, certains auteurs déclarent que les Allemands, cherchant à les éviter, auront recours aux espaces libres du Nord, et chaque renforcement de notre frontière de Lorraine donne plus de poids à cette conception.

En Belgique règne un sentiment analogue. Après avoir donné l'éveil en 1867, Brialmont affirme en 1882 que le territoire belge sera violé par ses puissants voisins, et il conçoit en 1888 les grandes places de la Meuse. Elles doivent servir d'avancée au camp retranché d'Anvers, que l'on complète en 1905-1906. Successivement et jusqu'à la veille de la guerre, les voix les plus autorisées en Belgique répandent, avec des modalités différentes, l'opinion émise par Brialmont. Et si les sphères dirigeantes restent indécises sur ce qu'il conviendra de faire en cas d'invasion, il s'élève dans les couches populaires un vif désir de s'opposer par la force à l'envahisseur attendu de l'Est. De là les sacrifices consentis par la nation belge en

1909, où le service militaire devient personnel, puis en 1913, où il est généralisé.

En Allemagne, celui que l'on considère comme le porte-parole du grand état-major, le général von Bernhardi, proclame que la Belgique sera foulée aux pieds par les armées allemandes, que c'est une nécessité d'ordre stratégique et que nécessité tient lieu de loi. Il y a mieux toutefois que les polémiques de presse ou les ouvrages écrits par des techniciens pour ouvrir les yeux, s'il le fallait, à notre haut commandement : ce sont les préparatifs militaires eux-mêmes de l'Allemagne sur sa frontière de Belgique au nord de Trèves.

De ce côté, l'activité stratégique allemande avait débuté aux approches de 1900 par des constructions de voies ferrées nouvelles avec quais ou chantiers à fins militaires, et des raccordements avec le réseau belge ; elle coïncidait à peu de choses près avec l'augmentation de l'armée et avec les débuts de l'Entente cordiale. Fondée sur ces deux motifs, on pouvait logiquement en conclure que la violation de la Belgique, menaçant à la fois la France et l'Angleterre, acquerrait une ampleur inusitée.

L'inconnue délicate à déterminer dans ce problème était justement le rayon du mouvement débordant qu'exécuteraient les Allemands. La riposte étant fonction de ce rayon, l'essentiel était d'obtenir des précisions sur celui-ci.

Fallait-il considérer la conversion des armées allemandes comme devant se prolonger jusqu'à la mer, cherchant ainsi à réaliser, toujours contre l'Angleterre, la menace que Napoléon plaçait dans Anvers? Aujourd'hui encore, en l'absence de tout document officiel sur les intentions véritables du haut commandement allemand, le doute subsiste.

S'agissait-il au contraire d'écorner simplement le Luxembourg belge en se maintenant sur la rive droite de la Meuse, pour déboucher en France au nord de Verdun, entre Dun et Mézières?

Ou bien, troisième hypothèse intermédiaire, le mouvement débordant en rive gauche de la Meuse viserait-il à pousser l'aile marchante vers les sources de l'Oise pour descendre sur Paris par la voie séculaire des grandes invasions germaniques?

Il existe là-dessus une abondante littérature militaire

d'avant-guerre, en France comme en Allemagne, en Belgique ou en Angleterre et jusqu'en Hollande. Nous y renvoyons le lecteur. Bornons-nous ici à enregistrer que la manœuvre la plus accréditée dans les milieux compétents se rapportait à la violation du Luxembourg belge, à l'exclusion de la rive gauche de la Meuse. C'était la solution prônée par Bernhardi lui-même ; elle était fondée sur une série d'arguments méritant d'être pris en sérieuse considération : possibilités admises en effectifs et front de déploiement acceptable eu égard à ces effectifs ; les colonnes allemandes pouvant déboucher sur la trouée de Stenay vers le seizième jour, l'événement ne s'en trouvait pas trop retardé ; elle n'isolait pas le groupe de Belgique du groupe de Lorraine, chacun gardant son aile respective au contact de la région fortifiée de Metz-Thionville ; elle incitait les Belges à ne pas s'opposer au passage et causait un minimum d'appréhensions anglaises; elle se développait enfin hors des fortifications belges de la Meuse qu'un simple camouflage suffirait à masquer. Certes, déjà Vauban avait signalé combien il était difficile de guerroyer dans cette région des Ardennes ; mais depuis le XVIIe siècle le progrès y avait fait son œuvre. D'ailleurs, quand on le veut, ne se bat-on pas partout?

Il restait cependant, tant chez nous qu'à l'étranger, des partisans résolus des autres hypothèses, y compris celle de l'attaque principale allemande déclenchée en Lorraine. Les adeptes du débordement extrême, considérant d'une part qu'il s'agirait dans la prochaine guerre autant de vider le différend anglo-allemand que de réaliser la revanche française ; que d'autre part les ressources de nos industries du Nord offrent un attrait irrésistible aux grandes armées, suggéraient une concentration de nos forces avec centre de gravité non plus en Lorraine mais vers Maubeuge ou plus à l'Ouest et réclamaient l'amélioration urgente des camps retranchés de Lille, Dunkerque, Maubeuge et Givet.

Ceux dont les regards persévéraient à se tourner vers la Lorraine arguaient du retard dans la décision qu'apporterait la manœuvre débordante et les difficultés naturelles du terrain. En Allemagne même, au cours des années immédiatement antérieures à 1914, des esprits pondérés, reconnaissant

le danger des vastes mouvements tournants et sentant combien chimériques étaient les plans pangermanistes, il en revenaient à prôner les attaques frontales, le percement au centre de notre dispositif. Moltke n'avait-il pas écrit en 1868 : « Si la France passe outre à la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, son armée s'affaiblira considérablement par les détachements laissés devant Bruxelles et devant Anvers »? Ce qui était vrai pour les Français en 1868 l'était-il moins pour les Allemands de 1913?...

Tout récemment dans les Balkans, les offensives serbes et surtout bulgares du début contre les Turcs ayant assuré le succès final de la campagne, avaient contribué à remettre en faveur à Berlin la conception de l'attaque immédiate, rapide, celle du coup droit qui nous couperait en deux sur la Moselle, à hauteur de Charmes-Bayon et calmerait les velléités interventistes de nos amis, Russes ou Anglais.

Tout compte fait, en 1913, aucune hypothèse sur le plan de guerre allemand n'était pour nous négligeable et les critiques ont beau jeu de crier après l'événement : « Je vous l'avais bien dit ! » Leurs récriminations s'entendent d'autant mieux que ceux ayant soutenu les autres solutions se tiennent forcément cois. La vérité c'est donc que Joffre n'a ignoré aucune des combinaisons en présence. Il a même longuement examiné le projet de son prédécesseur au commandement éventuel des armées françaises et, s'il ne s'y est pas rallié, c'est pour des raisons plus fortes que tous les dangers qu'il semblait volontairement négliger.

En exposant ces raisons, on montrera qu'il n'avait aucunement méconnu l'importance d'une violation de la neutralité belge par les armées allemandes et qu'il avait su prendre des dispositions paraissant propres à en limiter les effets.

D'abord le point de vue diplomatique. Préparer un projet d'opérations pour s'opposer à l'armée allemande ayant traversé la Belgique ressemble à s'y méprendre à un projet dans lequel on se proposerait de la traverser soi-même. En l'état de nos relations internationales, pouvions-nous passer outre à cette objection? Si nous avions fait mine de nous préoccuper dès le temps de paix du geste éventuel allemand, n'eussions-nous pas empêché de se produire les conséquences politiques

de cet acte? L'armée belge, incertaine du côté où lui viendrait l'appui, aurait pu se jeter prématurément dans les bras de l'Allemagne. L'Angleterre se fût montrée soupçonneuse. Qu'on se rappelle la série d'utiles précautions militaires prises au début de la guerre pour laisser éclater aux yeux du monde attentif le caractère agressif de l'Allemagne. Aucune attitude autre que celle de la foi complète dans les traités ne nous était permise et notre confiance apparente dans l'acte de garantie de la neutralité belge devait aller jusqu'à la crédulité. Jamais aucun gouvernement n'eût autorisé l'état-major français à prendre sur notre frontière du Nord des mesures de préparation analogues à celles prises dans l'Est et aucun Français, aujourd'hui encore, ne saurait l'en blâmer. Bien plus, rappelons-nous le projet de M. Messimy, ministre de la Guerre en 1911, reprenant celui de M. de Freycinet de 1899, qui comportait le démantèlement des places du Nord : Lille, Maulde, Flines, Hirson...

En vérité, la richesse et la densité de notre réseau ferré du Nord devaient nous permettre de faire face rapidement; raison logique de s'en moins préoccuper à l'avance; à toute éventualité on aurait sans doute le temps de parer.

Autre motif plus sérieux : escompter de façon absolue dans notre plan l'hypothèse du débordement maximum, c'était ruiner l'exécution du plan offensif prévu, voulu, nécessaire. En effet, si l'on voulait s'opposer *a priori* à la marche possible des Allemands sur Bruxelles et Lille ou sur la trouée de l'Oise, il fallait non pas se déployer en cordon de Lille à Belfort, ce qui, étant donnés nos effectifs, eût été le comble de l'absurde, mais conserver des troupes réservées en arrière de la frontière belge, et le mieux était de les maintenir dans la région parisienne, à la poignée de l'éventail de nos voies ferrées. C'était donc revenir aux conceptions de défensive-offensive qu'on venait à peine d'extirper ; c'était faire en Lorraine un simulacre d'attaque, puisqu'on y allait sans avoir au préalable groupé tous ses moyens ; c'était avant l'action renoncer aux meilleures chances de réussite.

Par ailleurs, si les Allemands tentaient ce mouvement débordant à si grande envergure, ne devaient-ils pas perdre du temps ; un temps précieux plus encore pour eux que

pour nous, car, au contraire de nous, ils avaient besoin d'une décision si rapide qu'elle devait être en quelque sorte instantanée.

Voilà pourquoi, *limitant raisonnablement le champ de ses prévisions à l'hypothèse d'une invasion à travers le Luxembourg belge*, Joffre estima qu'au mouvement sur Bruxelles et le littoral les armées belge et anglaise feraient tout d'abord face. La résistance de ces armées conjuguée avec l'aire à parcourir par l'ennemi lui donnerait le temps de faire sentir les pleins effets de son offensive en Lorraine et dans la direction de Luxembourg. Rassemblée de manière à pouvoir tenir tête dans la direction de Neufchâteau à la manœuvre débordante la plus probable par la rive droite de la Meuse, ou à se porter en avant sur Luxembourg-Trèves, l'armée Lanrezac réalisait une sorte de compromis entre les deux volontés en expectative, celle de Joffre et celle de Moltke le jeune. Au surplus, la vigueur dans les attaques saurait bien obliger les adversaires à venir mouler leur front l'un sur l'autre...

En résumé, après avoir assuré la réunion de nos forces dans des conditions de rapidité comparables à celles de l'armée allemande, Joffre a voulu utiliser au mieux l'égalité de moyens stratégiques sur ce point, en imposant à l'ennemi une bataille immédiate, totale, dans laquelle il se jetterait sans regarder en arrière. Fermement résolu à jouer le sort de son armée, il savait qu'il engageait irrémédiablement celui de la France dans ce colossal choc de début.

Conception héroïque, gigantesque ; vision extraordinaire d'un geste irrévocable devant lequel avaient jusque-là reculé tous ceux qui, avant lui, eurent un moment en leurs mains les destinées de notre patrie ; geste qu'il médita quinze mois durant — du printemps de 1913 au mois d'août de l'année suivante ; geste qu'il fit enfin sans que son épais sourcil se fronçât, sans qu'un voile ternît l'éclat de son œil bleu !

Cette bataille voulue, Joffre la livrera sur le terrain qu'il aura choisi, comptant bien par sa propre résolution en imposer finalement à son adversaire. Il visera l'ennemi pour le frapper droit au cœur après avoir adopté la solution moyenne, à l'écart des extrêmes, symptôme d'un éminent pouvoir d'équi-

libre, d'un bon sens supérieur, après avoir donné la mesure d'une volonté inflexible.

Ayant ainsi apporté pour lui-même l'un des facteurs essentiels de la victoire, le caractère du chef, Joffre s'en remettra avec confiance au deuxième facteur, la vaillance des combattants. Et, ardent optimiste, il croira en eux comme en soi.

(A suivre.)

***

POUR DON CARLOS[1]

OLIVIER

V

M. DE MAGNOAC SE FACHE

Olivier se réveille. Il lui semble, depuis un temps indéterminé, qu'il est au bord d'une route, où passent, en cahotant, d'énormes chariots trop chargés.

En ouvrant les yeux, dans un embrasement de nuages de cuivre, il aperçoit le soleil. Puis il entend un rire. C'est le capitaine Narvaëz qui l'interpelle.

— Mes compliments, vous avez le sommeil dur. Troisième pièce, feu !

Sous le vent de la détonation, Olivier courbe la tête. Il voit à ses pieds, une seconde, onduler les petites herbes rases.

— Première pièce, feu ! — dit Narvaëz.

— Il y a longtemps que vous tirez ainsi? — demande M. de Préneste.

— Une heure environ, — répond le capitaine. — J'ajoute que ce n'est pas nous qui avons commencé. Donnez-vous la peine de jeter un coup d'œil.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 janvier et du 1er février 1920.

M. de Préneste regarde. Il voit l'étroit plateau bouleversé, une sorte de chaos jaunâtre. Projeté à dix mètres par un obus, un des quatre canons a le nez piqué en terre; ce n'est plus qu'un amas de ferrailles tordues. Une vingtaine de cadavres, sur lesquels l'œil n'ose s'arrêter. De-ci, de-là, des taches humides et brunes, des lambeaux de capotes bleues. Un artilleur, appuyé contre la roche, la tête cachée dans ses mains, d'où émergent des grumeaux sanglants, pleure comme un petit enfant.

— Joli, n'est-ce pas? — dit Narvaëz.

Il commande :

— Deuxième pièce, feu !

Olivier se dresse sur ses jambes molles.

— Je me suis bien gardé de vous éveiller, — dit Narvaëz. — Vous avez été encadré par deux obus. Ah ! on peut dire que vous n'avez guère de chance. Troisième pièce, feu !

— Et la bataille? — balbutie Olivier.

— Tout va bien, très bien, remarquablement bien, — ricane le capitaine. — Regardez plutôt.

Olivier s'accoude au parapet. Il aperçoit, dans la lumière du matin, le paysage qu'il a vu la veille, dans la brume du soir. De grands oiseaux montagnards, épouvantés, rasent le faîte du mont en claquant des ailes. En bas, c'est Estella. L'Erga la traverse, roulant ses eaux écailleuses et blanches. Immédiatement au-dessous de lui, les lignes jaunes et parallèles des tranchées, qui balafrent le flanc du Monte-Jurra.

M. de Préneste tressaille devant le précipice. Comment a-t-il pu, la veille, dans l'obscurité, gravir ces rochers à pic?

Il se recule en frémissant, gagné par le vertige.

— La bataille... la bataille va bien? — murmure-t-il.

— Comment donc ! A merveille, — dit Narvaëz. — Vous ne voyez donc rien?

M. de Préneste se penche de nouveau sur le gouffre. Les tranchées jaunes, les rochers noirs fourmillent de petites taches bleues. A quel jeu baroque et sinistre se livrent ces larves ?

— Je ne vois pas... je ne comprends pas... qu'y a-t-il? Que font-ils?

— Je préfère vous dire, — explique Narvaëz, — que,

depuis trois quarts d'heure, toutes nos défenses d'infanterie sont aux mains des libéraux. Au point du jour, ils se sont rapprochés de la première ligne. Une simple reconnaissance. Quelle honte ! Ils n'étaient pas cent. Je les ai vus venir. Je n'ai même pas fait tirer sur eux. Mais baste ! Messieurs les Alavais leur ont envoyé, pour la forme, deux ou trois coups de fusil, puis ils se sont repliés. Une véritable figure de cotillon. De sorte que...

— De sorte que, — dit Olivier, blême.

— De sorte que les christinos, ayant reçu du renfort, sont tombés à la baïonnette sur la tranchée de soutien. Là, ça n'a pas été tout seul. Il y avait les Navarrais. Un quart d'heure de mêlée, à coups de couteau et de crosse. J'ai bien vu. J'ai tapé dans le tas, douze coups de canon ! Maintenant, c'est fini, Calderon est pris. Dans dix minutes le Monte-Jurra sera enlevé. Dans une heure, Estella. Vive Don Carlos ! — achève-t-il avec un rire atroce.

Un obus les renverse, couverts de terre; ils se relèvent en chancelant. Narvaëz s'ébroue. Il commande :

— Première pièce, feu !

Aucune détonation ne suit l'ordre.

— Bon, — dit Narvaëz, — deux servants démolis. Il m'en restait encore cinq, par le diable ! Où sont les trois autres? Ah ! les gaillards, voyez-moi ça, si ça sait courir, pour de l'artillerie montée...

Olivier aperçoit trois hommes qui, bondissant de roche en roche, essayent d'échapper à l'étreinte du vide, dans une pluie de balles qui claquent avec un bruit sec sur la pierre. Un, soudain, s'arrête, comme frappé de folie, lève les bras au ciel. Le voilà qui dégringole, par étapes, pendant trois cents mètres. Il n'est plus maintenant, au fond de la vallée, qu'une petite chose inerte et grise, horrible à imaginer.

— Ils ne l'ont pas manqué, — dit Narvaëz. — Voyez-vous, cher monsieur, même un Navarrais ne peut espérer se sauver d'ici. Or vous n'êtes pas Navarrais, que je sache? Ni moi non plus.

Le capitaine fait le tour du plateau. Il revient vers Olivier.

— Ces chiens montent de tous côtés. Ils seront ici avant cinq minutes, avec leur sale drapeau couleur d'œufs à la tomate.

Arc-bouté au-dessus du précipice, Olivier ne répond pas. Il contemple l'ascension de cette horde d'insectes bleus. Il les voit grandir, prendre forme, devenir des hommes. Trois d'entre eux, dans une posture ridicule, se font la courte échelle. Ils poussent des cris grêles. Olivier, fasciné, ne pense plus qu'il est le but de toute cette stérile agitation.

Derrière lui, une fois encore, il entend la voix de Narvaëz.

— Cela vous dit quelque chose, cher monsieur, d'être fusillé par ces vilains singes? Oh ! pas ici ! mais contre un mur de prison, à genoux, les yeux bandés. Ah ! quand je vous affirmais qu'il avait eu de la chance, le brave petit Sabradiel !...

Olivier ne répond pas davantage. Il se penche, à tomber, sur le parapet. Un des minuscules grimpeurs a aperçu cette tête. Il s'arrête dans son escalade. Un coup de feu.

« Tiens, il y a de l'écho », pense M. de Préneste, que la balle a effleuré.

Il se retourne. Narvaëz est toujours là, immobile. Accroupi contre la roche, il sourit. Il a à la main son revolver.

— Capitaine ! — crie Olivier.

Narvaëz sourit toujours. Mais il se tait.

Olivier va à lui. L'officier n'a plus de tempe droite. A la place, un trou noir, d'où coule lentement, sur la belle joue mate, une longue larme rouge. Ah ! les recrues d'Allegria savent mourir.

M. de Préneste se rue sur le cadavre. Il déboutonne le dolman, fouille, d'une main fiévreuse. Là, il a ce qu'il voulait, la lettre écrite hier soir, à la lueur du photophore. Il lit, pantelant et blême, il lit, il lit, il lit, pendant que les autres, ses ennemis invisibles, montent, montent, montent... Il y a dans ces lignes moites une violence de désir, une passion effrénée qui le font grelotter de jalousie et d'horreur.

Au bord du plateau, le premier soldat libéral est apparu. C'est un petit homme brun, aux yeux remplis de cruauté et de crainte. Il essaie de faire le rétablissement qui lui permettra de prendre pied, en lui assurant une carrière honnête dans les armées de Sa Majesté. Peine perdue, il retombe en arrière, projeté par une espèce de démon. C'est Olivier qui a bondi.

D'où vient à M. de Préneste cette formidable force de propulsion? De rochers en rochers, il s'élance. Encore un bond. Encore un bond.

« Ah ! pense-t-il dans son essoufflement, ce saut-là n'est pas trop mal réussi, pour quelqu'un qui n'est pas Navarrais. »

Tous les assaillants se sont arrêtés. Ils couvrent de balles ce fuyard.

« Je réussirai encore ce bond-là, se dit Olivier. Bravo ! Et celui-ci encore. Et celui-ci... »

Celui-là, il l'a manqué...

Accroché par les coudes, ses pieds râpant en vain la muraille de granit, il s'efforce de remonter sur l'étroite corniche. Il sent que c'est impossible.

Une clameur de triomphe monte, qui l'enrage, poussée par les libéraux. Ils ne tirent même plus. Ils attendent la chute inéluctable de leur gibier. C'est soudain un grand silence de mort.

Olivier ne lutte plus. Retenu seulement par son coude droit, il sent doucement, doucement ses muscles mollir. Il voit le grand pic ocre, le ciel pâle où fuit au galop le troupeau des nuages blancs.

Beauté de Lucile, sous la lumière bleue de Dampmart... Beauté d'Allegria, sous la lune glacée de Villeléon... L'abîme est béant, où M. de Préneste va se briser.

« Beauté d'Allegria, beauté de Lucile », pense-t-il encore, sans pouvoir, en cette seconde d'indépendance et de liberté totales, arriver à discerner vers lequel de ces deux adorables pôles s'oriente son misérable cœur.

Et il ferme les yeux.

— Ah çà, cher monsieur ! Où prétendiez-vous donc aller, de ce pas?

Soustrait de sa scabreuse position par une poigne robuste, Olivier se trouve maintenant recroquevillé au fond d'un trou rocheux.

— Monsieur de Magnoac, — murmure-t-il avec un sourire, — mille mercis.

— Mes félicitations, — dit le vieillard. — Comment avez-

vous fait pour filer ainsi, deux cents mètres, au flanc de cette damnée montagne, je me le demande encore. J'ai suivi votre tentative avec le plus vif intérêt. J'ai cru, un instant, que vous réussiriez à vous échapper.

— Grâce à vous, c'est chose faite, — dit Olivier.

— Tût, tût, tût, — dit M. de Magnoac. — Regardez donc, jeune homme.

Il élève légèrement, au-dessus du bloc qui les cache, son feutre gris. Un claquement sec. Il montre à Olivier le chapeau percé d'une balle.

— Regardez maintenant par ici.

L'anfractuosité où ils sont blottis a cinq ou six pieds de profondeur. Pas d'issue.

— Êtes-vous désormais fixé sur la valeur du secours que je viens de vous porter? — reprend M. de Magnoac. — Quand je vous ai vu, vous escrimant sur le rebord de ce rocher, je me suis demandé si j'avais bien le droit de vous venir en aide et de transformer pour vous une mort relativement noble, la mort par écrasement, en une mort ignominieuse : six balles, les yeux bandés.

— Pas de salut possible? — demande Olivier.

— Lorsque je me suis réfugié ici, — dit M. de Magnoac, — j'ai profité du désordre consécutif à la prise des tranchées. Nul ne m'a vu alors. A présent, les libéraux savent que nous sommes dans cette souricière. Tôt ou tard, ils sont certains de nous y cueillir.

— Vous vous êtes sacrifié pour moi, monsieur, — dit Olivier.

— C'est par moi que vous êtes ici, monsieur, — dit M. de Magnoac. — Mais permettez que je jette un coup d'œil au dehors.

Trois blocs de pierre masquent l'entrée de la crevasse ; par les interstices, on voit le flanc du mont.

— Très bien, — dit M. de Magnoac. — Ce n'est pas par en haut qu'ils viendront : cent mètres à pic. Ni par la gauche, votre route, monsieur. Difficilement par la droite. Ils ne peuvent donc nous attaquer que de face, avec bien de la peine. J'ai l'honneur, cher monsieur, de vous le répéter, nous sommes perdus. Les carlistes ont fusillé le Prussien Schmidt, qui était

capitaine. Les libéraux fusilleront deux Français qui n'ont aucune situation régulière dans la défunte armée carliste. Nous sommes perdus. Dans ces conditions, je pense que vous êtes du même avis que moi : rire un peu auparavant. Nous en avons les moyens. Voyez plutôt.

Il montre à Olivier une carabine Remington.

— Je l'ai essayée ce matin. Elle porte en haut et à droite. Il s'agit d'être prévenu. Je viens de compter les cartouches : quarante-six. J'ai en outre mon revolver, approvisionné pour dix-huit coups. Ce sera pour vous.

— Monsieur de Magnoac, — dit Olivier avec un sourire de reproche, — vous m'aviez promis, à Paris, que vous me prêteriez un fusil. Celui-ci est pour moi.

— Ah ! permettez, — dit le vieillard, — tout ce que vous voudrez, mais pas cela !

— Monsieur de Magnoac, — reprend M. de Préneste, — si je vous comprends bien, quel est notre but commun : avant d'être pris, faire payer le plus cher possible à l'ennemi notre mésaventure. C'est donc une question de compétence qui se pose. Or, je prétends être meilleur tireur que vous.

— Par exemple, — dit le vieillard.

— C'est facile à vérifier, monsieur. Nous avons le loisir d'organiser une poule. Trois coups chacun.

— Excellente idée, — dit M. de Magnoac, qui rit comme un enfant.

— Trois coups chacun en alternant. Le vainqueur restera possesseur indiscuté du fusil. L'autre aura le maniement du revolver. A vous de commencer.

— Je n'en ferai rien.

— Je vous en prie. Mais dépêchons, je vois par la fente du roc quelques-uns de ces braves libéraux qui, nous croyant sans armes, s'enhardissent. Ah ! celui de nous deux qui commencera n'aura réellement pas une mauvaise cible.

— J'ai des dés, — dit M. de Magnoac.

Il les lance sur une pierre plate : trois, six, un. M. de Préneste joue : quatre, un, deux.

— A vous, — dit-il à M. de Magnaoc avec une nuance de regret. — Permettez que j'arme la carabine.

Il tend au vieillard l'arme chargée.

M. de Magnoac épaule. Trois soldats se hissent péniblement vers eux, à soixante mètres environ. Celui du milieu bat l'air de ses bras, tombe en arrière. On ne le voit plus.

— C'était trop facile, — dit M. de Magnoac modestement, en tendant le fusil à Olivier.

M. de Préneste le charge avec méthode. Les deux malheureux acolytes de la victime se sont effondrés derrière les rocs. Mais les reins de l'homme de gauche, trop arqués, s'aperçoivent. Olivier vise avec un grand calme. Le coup part. Le soldat n'a pas bougé.

— Manqué, — crie triomphalement M. de Magnoac.

— Vous vous êtes trompé, monsieur, — dit M. de Préneste. — Ce fusil porte en bas et à gauche.

— Erreur, — dit M. de Magnaoc, — vous allez voir.

Il vise, tire.

— Manqué, — avoue-t-il avec dépit.

— A mon tour, — dit Olivier. — Vous allez voir, maintenant que je connais l'arme.

Il tire. Le malheureux christinos a un soubresaut. Le voilà qui dévale, sur la pente du mont, comme une marionnette désarticulée. La tête rebondit, rebondit...

— Je me fais fort, à présent, de ne plus perdre une seule cartouche, — dit Olivier. — Mais à votre tour, cher monsieur.

M. de Magnoac arme lui-même le Remington. Il attend. Soudain, Olivier le voit reposer la carabine.

— Ouais ! qu'est ceci? — a dit M. de Magnoac.

Deux hommes, en contre-bas, par un petit sentier découvert, viennent de surgir. L'un est sans armes. Il a le schako bleu, la tunique à deux rangs de boutons, le ceinturon de cuir verni des officiers alphonsistes. L'autre est un soldat, avec un mouchoir à la baïonnette de son fusil, qu'il tient comme un cierge.

— Un parlementaire, ma parole ! — fait M. de Magnoac. — Savez-vous, cher ami, que ces païens ont les usages du meilleur monde? Ne les laissons pas, cependant, approcher trop près.

Parvenu à une cinquantaine de mètres du petit blockhaus,

de lui-même l'officier s'est arrêté. Il a l'air assez embarrassé. On voit nettement que le soldat désirerait être ailleurs.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? — crie M. de Magnoac.

— Je vous apporte les propositions du général Primo de Rivera, monsieur, — répond l'autre, en un français fort convenable.

— Je brûle d'envie de les connaître, surtout si elles sont honorables.

— Son Excellence s'engage sur l'honneur à vous laisser la vie sauve, à vous et à votre compagnon.

— Sans conditions?

— Sous une condition : c'est que vous soyez, l'un et l'autre, possesseurs d'un titre régulier dans l'armée carliste.

— C'est précisément, cher monsieur, la condition que, ni mon ami, ni moi, ne remplissons.

— Dans ce cas, je ne puis que vous inviter à vous rendre immédiatement à merci.

— Pour être fusillés, n'est-ce pas?

— Vous n'êtes pas belligérants. Les carlistes ont fusillé le capitaine prussien Schmidt. Il est vraisemblable que le traitement réciproque vous sera appliqué. Vous n'avez plus qu'à vous rendre.

— Monsieur, — répond M. de Magnoac avec une courtoisie exquise, — je ne sais ce qu'il faut le plus admirer en vous, de la naïveté ou de la mauvaise foi. Vous nous refusez la protection du droit des gens, en tant que non belligérants, mais vous trouvez fort bon de venir à nous à l'ombre d'un drapeau blanc. Je serais, de votre point de vue, parfaitement logique, en vous envoyant à l'instant même une balle en plein front, me réservant d'exécuter un petit doublé sur le gracieux jeune homme qui vous accompagne.

L'officier alphonsiste croise dédaigneusement les bras. Le drapeau blanc tremble de plus en plus entre les mains de son compagnon.

— Dépêchons, — dit-il. — Trêve de bons mots. C'est oui, ou c'est non.

— C'est non, voyons, cher monsieur, c'est non. Votre ambassade était enfantine. Nous avons déjà démoli deux des vôtres.

Dans une heure il y en aura une quarantaine par terre. Perdus pour perdus, n'est-ce pas, nous avons bien le droit de nous distraire un peu.

L'officier salue et fait demi-tour. M. de Magnoac le couche en joue.

Olivier lui pose la main sur le bras.

— Permettez, cher monsieur, ce n'est pas de jeu. Ne respectons pas les règles du droit international public avec l'Espagne. Mais, entre nous, respectons les règles de notre petite partie. Un parlementaire, ça ne compte pas.

M. de Magnoac repose la carabine avec humeur. Soudain, son visage s'éclaire.

— Ce serait drôle, — murmure-t-il. — Au reste, rien ne coûte d'essayer. Il appelle.

— Capitaine, capitaine !

Le parlementaire, qui allait disparaître derrière une roche, s'est arrêté. Il revient vers ses interlocuteurs invisibles, seul.

— Eh bien, messieurs?

— Capitaine, — dit M. de Magnoac, — je ne pense pas que le général Primo de Rivera mène en personne l'assaut. C'est sans doute à vous qu'est confié ce soin.

— Que vous importe?

— Ne nous fâchons pas, capitaine; je vous parle très sérieusement, j'ai une petite combinaison à vous proposer.

— Que voulez-vous dire?

— Voici.

M. de Magnoac dresse sa main au-dessus du rocher. L'officier voit qu'elle agite une liasse de papiers.

— Savez-vous ce que c'est que cela, capitaine?

— Je ne vois pas...

— Ce sont dix billets de banque français de mille francs, dix mille francs, cher monsieur.

L'officier a un sursaut de colère.

— Vous osez?

— Ne vous fâchez pas. Attendez au moins la fin de mon discours. Il n'est pas question, comme vous paraissez le croire, d'obtenir, pour cette modique somme, que vous fermiez les yeux sur notre évasion. Nous sommes pris, et bien pris.

— Que voulez-vous, alors? Finissons-en.

— Je n'ai pas de secret pour vous, cher monsieur, nous sommes un peu à court, sous le rapport armes et munitions. Si vous aviez la bonté de troquer, contre ces modestes billets, le fusil d'un de vos troupiers, avec cinquante cartouches, pas davantage, vous me combleriez d'aise, et vous amélioreriez sensiblement l'ordinaire de vos soldats. Remarquez que ma proposition n'est folle qu'en apparence. Consultez vos hommes. Ces braves garçons, que je sais assez mal payés, vous conseilleront certainement d'accepter.

— Je regrette que vous m'ayez fait revenir pour écouter vos sornettes, monsieur, — dit le capitaine, rouge de fureur.

— Un mot encore, — dit M. de Magnoac. — N'oubliez pas que le change nous est à l'heure actuelle très favorable. Dix mille francs français, c'est quinze mille trois cent cinquante de vos malheureuses pesetas.

Le parlementaire s'éloigne à reculons.

— Ces plaisanteries se paieront bientôt, je vous le jure, — dit-il avec un geste de menace.

— Ta, ta, ta, je vous vois venir, petit farceur, — lui crie M. de Magnoac. — Vous vous dites : « L'argent de ces braves Français, nous l'aurons tout à l'heure, et pour rien ! » Non, pas de ça ! Regardez.

Il a frotté une allumette. La liasse qu'il brandit au-dessus du roc est maintenant une torche. Il la jette dans le vide, où elle achève de se consumer.

— Bon voyage! — crie-t-il encore. — Et allez dire à votre roi que sa mère et sa grand-mère n'étaient que des... et que la Pragmatique est un faux en écriture publique.

Et M. de Magnoac se renverse en arrière, en proie à une crise de fou rire, tandis que le parlementaire, outré, disparaît derrière les roches fauves.

— Je crois que j'ai manqué un peu à la galanterie qu'on doit malgré tout à des femmes, qu'en dites-vous? — demande M. de Magnoac, quand cette belle hilarité a cessé.

Olivier ne répond pas, il dispose, méticuleusement, en petits tas brillants, les cartouches. M. de Magnoac est vexé. Carabine au poing il attend, maussade, au créneau rocheux. Il n'attendra pas longtemps.

Un christinos, qui sans doute a fait un faux pas, surgit soudain, bien en vue, M. de Magnoac épaule et tire.

— Manqué encore, — jure-t-il. — Qu'ai-je donc aujourd'hui?

— On n'est pas toujours bien disposé, — dit poliment M. de Préneste, en prenant la carabine.

Le libéral n'a pas encore réussi à opérer le rétablissement qui doit le mettre à l'abri. La balle d'Olivier coupe court à ses efforts.

— En plein front, me permettrai-je de vous faire remarquer, monsieur, — dit-il à son compagnon. — Deux à un, n'est-ce pas? La carabine m'appartient.

— Je ne vous le conteste pas, fait le vieillard sur un ton bourru et navré.

C'est vers dix heures que le premier christinos a été mis à mal. Il est quatre heures. Le jour baisse. Depuis cinq heures, M. de Préneste n'a pas lâché la carabine. Deux fois, les libéraux s'en sont venus à l'assaut. Elle a fonctionné alors comme une mitrailleuse. Maintenant, les ennemis se tiennent cois. C'est à peine si, depuis une heure, Olivier a pu tirer trois ou quatre coups de fusil, sur des imprudents ou des curieux.

— Ils attendent la nuit, — dit-il à M. de Magnoac.

Le vieillard n'a plus l'air maussade. C'est avec une véritable admiration qu'il regarde Olivier.

— Sur trente coups que vous avez tirés, vous n'avez pas perdu plus de cinq cartouches, dit-il.

— Combien en reste-t-il? — demande Olivier.

— Six.

— Sept avec celle que j'ai dans la carabine. Allons, monsieur de Magnoac, on commence à ne plus y voir. Le tour du revolver, votre tour, va venir avec la nuit.

Ils se serrent la main en silence. Une chauve-souris, la première, passe, c'est la fin.

Dans leur trou, ils sont devenus l'un pour l'autre invisibles.

Olivier sent la main de M. de Magnoac sur son bras.

— Écoutez, — dit le vieillard, — ce sont eux. Ils montent.

— Pas encore, — dit Olivier, — quelque caillou détaché qui roule.

Dix minutes passent. Le flanc du mont a disparu, noyé dans le noir.

De nouveau, la main de M. de Magnoac, la gauche, naturellement, puisque le revolver est dans l'autre.

— Cette fois, — murmure Olivier, — vous ne vous trompez pas. Les voilà !

Un silence. Et soudain, M. de Préneste se met à tirer.

Successivement, sans épauler, il lâche un, deux, trois, quatre coups de fusil, ne prenant pas le temps de recharger. Et puis ce sont des cris, des râles, la mêlée a commencé. Olivier a roulé à terre.

Maintenant, c'est le tour du revolver. Un, deux, trois, quatre, cinq, six détonations. M. de Magnoac a réussi à épuiser son barillet.

— Bravo, bravo, — crie Olivier, sous les coups de botte qui le broient, les coups de crosse qui l'assomment.

Il parvient à crier encore :

— Bravo !

L'instant d'après, ligotés, meurtris, on se les passe de bras en bras, sur les flancs sombres du Monte-Jurra, prisonniers !

VI

ON NE DONNE PAS QUE SON OR

Grâce à l'hôtelier qui avait logé M. de Magnoac, Lucile et Allegria savaient qu'Olivier était parti pour Estella avec le vieillard. Elles le savaient par des renseignements qu'elles avaient pris chacune de leur côté, car depuis le soir du gala, elles n'avaient plus prononcé le nom de M. de Préneste.

Trois jours plus tard, elles dormaient encore, l'aube n'étant pas même levée, quand elles furent brutalement tirées de leur sommeil. Don Iñigo était entré sans frapper. Il tenait un bougeoir qui tremblait dans sa main.

— Il faut partir, — cria-t-il. — Il faut partir !

— Quoi? — dirent-elles ensemble.

— Les libéraux sont aux portes de la ville. Dans une heure ils entreront dans Tolosa. Vite, vite, il faut partir.

— Dans Tolosa ! — dit Allegria, — alors... Estella?

— Estella est prise depuis hier matin, — fit le prêtre. L'armée qui la défendait est en déroute. Vite, vite !

— Et Calderon? — demande encore Allegria.

— Calderon est prisonnier avec tout son état-major.

— Ah! — fit-elle avec un grand cri. — Calderon prisonnier! Alors Olivier est mort.

Et elle se renversa sur les coussins du lit.

Lucile la reçut dans ses bras.

— Tu dis? — fit impérieusement la jeune fille.

Jamais encore, Allegria n'avait désigné M. de Préneste par son prénom. Elle rouvrit les yeux, les referma en apercevant le dur regard scrutateur de Lucile.

— Je dis que, s'il est prisonnier, il est perdu, — murmura-t-elle faiblement.

Et elle s'affaissa de nouveau.

Lucile l'abandonna. Elle était maintenant debout et s'habillait avec rapidité.

— Vite, vite, — répétait Don Iñigo en trépignant.

— D'où tenez-vous ces détails? — demanda mademoiselle de Mercœur.

— Du Quartier Royal. La nouvelle y est parvenue à minuit. A cette heure, toute la cour doit être partie. C'est un des aides de camp de Don Carlos qui vient de me prévenir. Vite, vite !

— Sa Majesté est pleine d'attentions, — fit simplement mademoiselle de Mercœur.

— Par la Sainte Mère du Christ, dépêchons-nous, — supplia don Iñigo. — Nous sommes à cette heure les derniers dans Tolosa. Si les libéraux nous y trouvent, Dieu bon, je ne célébrerai plus de longtemps le Saint-Sacrifice.

— Avez-vous fait seller les chevaux? — demanda Lucile.

— Oui, ainsi que ma mule. J'en ai donné l'ordre.

— Eh bien ! allez voir si on l'exécute. Vous serez mieux en bas qu'ici, à répandre de la bougie sur nos robes.

Elle revint vers Allegria.

— Allons, dépêche-toi ! — dit-elle d'une voix rude.

Elles furent toutes deux vite prêtes. Mademoiselle de Mercœur jeta un long regard sur cette chambre, où elle avait vécu des heures si bizarres, et qu'elle ne reverrait jamais plus.

Elle ouvrit la porte de l'escalier, éteignit la lampe. Devant la maison, leurs chevaux les attendaient. Don Iñigo était déjà sur sa mule.

— Dépêchons, dépêchons, — dit-il. — Le jour va naître.

Ils traversèrent la ville tout à l'heure encore endormie, maintenant frémissante d'un trouble obscur. Des portes s'ouvraient, des fenêtres s'allumaient. La malheureuse population attendait, dans l'angoisse, l'arrivée de l'ennemi.

En passant devant une maison éclairée, Lucile entrevit Allegria. Il y avait sur le visage de la fille de Pierre Detchart une telle expression de désespolr que mademoiselle de Mercœur en fut touchée. Rapprochant son cheval, elle serra la main de sa compagne. Cette main était inerte et froide.

Elles arrivèrent sur la place du palais. La grande maison, qui, quelques heures auparavant, abritait encore l'état-major et la cour, était morne et déserte. Les portes ouvertes disaient une fuite précipitée. Deux soldats, avec des jurons affolés, malmenaient un mulet trop chargé, qui s'obstinait à ne pas vouloir partir. On n'avait pas eu le temps d'enlever le beau tendelet mauve de la fête.

A un carrefour, les deux jeunes femmes, sans s'être consultées, prirent la route de droite, celle qui allait vers le sud.

— Pas par là, — s'exclama Don Iñigo, — pas par là ! Êtes-vous folles? c'est la route de gauche qu'il faut suivre.

Elles ne répondirent pas.

— Êtes-vous folles? — répéta le prêtre. — Vous marchez vers Estella !

Bientôt elles n'entendirent plus sa voix.

Il pouvait être neuf heures. Un horrible brouillard d'hiver, aigre et jaune, pesait sur la campagne. Allegria et Lucile arrêtèrent leurs chevaux.

A gauche, dans des labours abandonnés, une masure dressait ses murs lépreux. Des ombres tournaient autour. Une

perche, plantée sur le toit, portait le drapeau de la Croix-Rouge. Les deux femmes descendirent de leurs montures. Allegria prit les rênes des chevaux, tandis que Lucile pénétrait dans la maison.

Une maison ! Un mauvais hangar, plutôt. Sur une paille rare, le long des murs, une trentaine de blessés étaient alignés.

Une équipe d'infirmiers de l'Association de la Charité, dirigée par un chirurgien français, s'efforçait à donner des soins à ceux pour qui quelque chose encore pouvait être fait. Sur une mauvaise table de cuisine, un misérable hurlait. Des seaux de ferme était pleins d'une eau sanguinolente, où nageaient des bouchons d'ouate et des morceaux de charpie.

Lucile vit les visages terreux, la poussière et le sang caillé qui les marquaient de leurs atroces stigmates. Toute cette odeur de pharmacie et de mort manqua la faire défaillir. Elle alla vers le médecin.

— Ce sont les blessés d'Estella, docteur?

— Oui, mademoiselle, — répondit-il, regardant avec surprise mademoiselle de Mercœur.

— A quels corps appartiennent-ils?

— Des Navarrais, pour la plupart.

— Un d'entre eux pourrait-il me renseigner sur le sort de deux de nos compatriotes qui devaient se trouver hier à Estella, aux côtés du général Calderon, messieurs de Magnoac et de Préneste?

— Je l'ignore, mademoiselle. Je vais toujours demander.

Il posa la question à voix haute, sans éveiller une lueur dans les yeux fiévreux ou vitreux.

— Je parle bien mal l'espaguol, — dit-il, — et d'ailleurs peu de ces pauvres diables sont en état de répondre.

Lucile alla vers la porte.

— Laisse les chevaux et viens, — dit-elle à Allegria.

La gorge sèche, celle-ci répéta la question que venait de poser le docteur...

Alors, du fond de la salle, un râle s'éleva, un râle avec une voix qui les fit tous trois tressaillir, quelque chose comme la plainte d'une bête et les pleurs d'un petit enfant.

Allegria, — disait la voix.

La fille de Pierre Detchart s'appuya des deux mains à la table.

Le regard de Lucile alla vers le chirurgien.

— Un malheureux, — murmura celui-ci, — un des derniers défenseurs du Monte-Jurra. Prisonnier un instant des libéraux, il a réussi à leur échapper, avec une balle dans la tête. Comment a-t-il eu la force de marcher, de nous rejoindre, je me le demande encore... Tout à l'heure, il est entré dans le coma. Je le croyais mort...

— Allegria! — répéta la voix, dans un pitoyable crescendo.

— Qu'attends-tu? — fit brutalement Lucile.

Toutes deux, elles marchèrent vers le coin obscur d'où partait l'abominable plainte. Une sorte de géant gisait là. La capote en loques, entr'ouverte sur le torse nu, laissait voir deux blessures. On n'apercevait pas celle du front, recouverte d'un bandage maculé.

— Juan Arquillo ! — murmura Allegria.

Le mourant l'avait reconnue. Quand il l'entendit prononcer son nom, un sourire de béatitude tordit sa lèvre. Il tendit les bras, il voulut se dresser. Il retomba sur la paille avec un gémissement.

— Agenouille-toi près de lui, — ordonna Lucile.

Allegria, blême, obéit. Les yeux du soldat eurent une expression de douceur ineffable.

— Prends-le dans tes bras, — dit Lucile.

Chancelante, Allegria passa son bras gauche sous la tête du géant. Il gémit, en continuant de sourire.

— Allegria ! — murmura-t-il.

Mademoiselle de Mercœur s'était agenouillée de l'autre côté.

— Embrasse-le, — ordonna-t-elle.

Allegria eut un horrible recul. Cette grande dispensatrice de volupté se cabra devant la tragique étreinte qu'on lui imposait. Elle jeta à sa compagne un regard qui criait grâce.

— Embrasse-le, — répéta Lucile inexorable.

Éperdument, la fille de Pierre Detchart baisa cette face où la mort promenait déjà ses ombres grises. Dans un râle de douleur et de joie, le blessé cherchait ses lèvres...

— Vite, maintenant, vite, — murmura Lucile. — C'est la fin.

— Tu étais au Monte-Jurra? — demanda Allegria, défaillante.

— J'y étais, — dit-il. — Je me suis bien conduit, Allegria, j'en ai tué quatre. Ce sont les Alavais qui ont lâché pied.

— Je sais, je sais, — murmura-t-elle.

— J'ai fait ce que je t'avais promis, quand...

— Je sais, je sais... Il y avait deux Français au Monte-Jurra?

— Deux Français qui se sont battus comme des démons. Ils ont tué à eux deux près de quarante libéraux.

Les deux femmes échangèrent un coup d'œil d'orgueil sauvage...

— Vite, vite, — cria soudain Lucile, en désignant l'homme qu'une convulsion secouait.

— Que sont-ils devenus? Que sont-ils devenus? — dit Allegria, collant ses lèvres aux lèvres sanglantes du moribond.

Il râlait et ne répondait pas.

— Prisonniers ou morts? — répéta-t-elle.

Sous cette terrible étreinte, le géant poussa un gémissement.

Il rouvrit les yeux.

— Prisonniers, — murmura-t-il.

Et il retomba !

Au milieu des plaintes qui s'élevaient de la table d'opération, la mort de Juan Arquillo avait passé inaperçue.

— Ce pauvre diable a-t-il pu vous donner le renseignement que vous désiriez, mesdames? — demanda le chirurgien, quand elles prirent congé de lui.

— Oui, — dirent-elles.

— Tant mieux, parce que sans cela, j'avais oublié de vous le dire, vous auriez pu questionner les officiers d'un bataillon alavais qui fait la grand'halte à une demi-lieue d'ici, tenez, dans la prairie que vous apercevez, en bordure du ruisseau.

— Ah ! les Alavais sont là, — dit Allegria.

Elles étaient remontées à cheval. Allegria dirigea le sien vers l'endroit que venait de désigner le docteur.

— Ah ! les Alavais sont là, — répéta-t-elle.

Elle avait maintenant repris tout son calme, ce calme perdu depuis le matin.

— Où vas-tu? — demanda mademoiselle de Mercœur.

— Les Alavais sont là, — ricana-t-elle. — Accompagne-moi. Tu vas m'entendre leur dire deux mots.

Les soldats étaient en train de faire la soupe quand les deux cavalières débouchèrent dans la prairie. Ils les regardèrent venir avec curiosité. Allegria dirigea son cheval vers un petit groupe assis à l'écart : les officiers. Ils la reconnurent, ils se levèrent.

Elle fit caracoler sa bête.

— Je vous demande pardon, messieurs. C'est bien au deuxième bataillon d'Alava que j'ai l'honneur de m'adresser?

— Oui, — lui fut-il répondu par une voix naïve.

— Au deuxième bataillon d'Alava, qui arrive d'Estella?

Cette fois, nulle réponse ne lui parvint.

— Au deuxième bataillon, — scanda-t-elle, — qui, hier matin, a abandonné la tranchée qui lui était confiée pour s'enfuir honteusement du champ de bataille ?

Des murmures commençaient à courir. Tous les hommes étaient maintenant debout.

Superbe d'audace et de mépris, Allegria lança son cheval au milieu d'eux.

— Lâches ! lâches ! — cria-t-elle alors.

Une rumeur de colère monta. Allegria se vit entourée d'un cercle menaçant.

— Lâches ! — répéta-t-elle.

Du coin des officiers, une voix retentit, ironique et dure.

— Du calme, soldats, du calme ! On ne fait pas de mal à une femme, quand même cette femme serait une fille.

Des ricanements approbateurs coururent. Blême et souriante, Allegria s'était retournée vers celui qui venait de parler.

— Capitaine Tharsis, vraiment, — dit-elle. — Mes compliments pour votre galanterie.

Elle s'avança vers l'officier, qui, les bras croisés, la regardait d'un air de défi.

— Capitaine Tharsis, un jour que vous vous rappelez peut-être, je me suis dit : « Pardieu, si cet homme est aussi brave officier qu'il est piètre amant, quel beau cadeau je fais là à l'armée de la légitimité!... » J'ai été deux fois volée, cher capitaine Tharsis, j'ai le regret de le proclamer devant vos hommes : chez vous, le soldat ne vaut pas mieux que l'amant.

Et dans le silence total, elle éclata du plus insultant des rires.

Tharsis était devenu blême.

— Chienne ! — murmura-t-il.

Il s'était brusquement baissé. Allegria eut à peine le temps de rejeter la tête en arrière, pas assez vite cependant pour éviter le lourd silex que venait de lui lancer à toute volée le capitaine Tharsis.

Au même instant, son cheval se cabra. Aveuglée par le sang qui ruisselait de son front, elle tomba à terre.

. . . . . .

— Quelle heure est-il? — demanda Allegria en revenant à elle.

— Quatre heures, — dit Lucile.

Mademoiselle de Mercœur avait traîné sa compagne au bord du ruisseau qui coulait au bas de la prairie. Déchirant son mouchoir et celui d'Allegria, elle avait étanché le sang de la blessure. Elles restaient seules, les Alavais ayant précipitamment abrégé leur halte. A l'entour, les deux chevaux broutaient les maigres herbes rases.

Allegria se dressa sur son séant, sourit à Lucile.

— As-tu ta glace? — demanda-t-elle.

Mademoiselle de Mercœur lui tendit un miroir de poche.

Rejetant ses cheveux en arrière, Allegria regarda sa blessure : une longue estafilade, un peu au-dessus de la tempe.

— Ce cher garçon ne m'a pas manquée de beaucoup, — murmura-t-elle.

— Souffres-tu? — demanda Lucile.

Elle secoua la tête.

— Je ne souffre plus, — répondit-elle.

Elle alla vers son cheval, arrangea les rênes.

— Il faut partir, — dit-elle.

Mademoiselle de Mercœur la regarda.

— Partir, pour où?

Sa compagne garda le silence.

— Où nous diriger? — demanda Lucile.

— Il faut rejoindre le Quartier Royal, — dit Allegria.

En même temps, elle regardait de biais Lucile.

— Le Quartier Royal, — dit mademoiselle de Mercœur, très pâle.

Elle murmura :

— Et Olivier?

— Monsieur de Préneste? — dit Allegria, indifférente. — Oh ! à l'heure actuelle, il y a de fortes chances pour qu'il ait quitté ce monde, ainsi que monsieur de Magnoac.

— Ah ! il vit encore, j'en suis sûre, et toi aussi ! — s'écria mademoiselle de Mercœur.

La fille de Pierre Detchart la regarda avec un sourire pâle.

— Peut-être, — dit-elle. — Alors?

— Alors, il faut le sauver, — supplia Lucile.

— Que ferais-tu pour qu'il soit sauvé? — demanda Allegria.

— Tout, — lui fut-il répondu.

— Même cela?

Et se penchant vers mademoiselle de Mercœur, elle lui parla à l'oreille.

Lucile recula avec épouvante.

— Tu dis?

— Inutile de me faire répéter, tu as entendu, — dit sèchement Allegria.

— Je ne veux pas, je ne peux pas, — sanglota mademoiselle de Mercœur.

— Il mourra donc, — fit Allegria, impassible.

— Non, non, tu ne le laisseras pas mourir, si tu peux le sauver, car tu l'aimes, — s'écria Lucile.

— Tu me connais mal, — dit Allegria avec un rire affreux, — c'est précisément pour cela que je le laisserais fort bien mourir.

— Je ne peux pas, je ne veux pas ! — répéta Lucile, se tordant les mains.

— Alors il mourra, — dit Allegria.

— Pitié ! — fit mademoiselle de Mercœur. — J'ai toujours fait tout ce que tu as voulu.

— Qu'as-tu fait ? — dit Allegria avec mépris. — Tu as donné ta fortune, par égoïsme, parce que tu en avais peur, pour ne pas sentir pendant ton sommeil l'horrible poids d'un or suspect t'écraser les pieds. Mais le moment est venu où il faut te le dire : on ne donne pas que son or. Sans cela, réellement, les riches auraient trop beau jeu par rapport aux pauvres. On ne donne pas que son or, Lucile.

— Pitié! — répéta la jeune fille, écroulée aux genoux d'Allegria et les lui baisant.

— L'heure passe, — fit celle-ci, regardant à ses pieds, avec un étrange mélange de haine et d'amour, la belle tête blonde. — Oui ou non?

— Je veux vivre ! — dit mademoiselle de Mercœur.

— Lui aussi veut vivre, — dit Allegria, — et pourtant demain, après-demain au plus tard, il sera étendu dans un pré, le corps troué de six balles, avec, par-dessus, une couverture brune.

— Ah ! bourreau ! — fit Lucile.

Et elle cacha son visage dans ses mains.

— Une dernière fois, — fit Allegria.

Mademoiselle de Mercœur poussa un grand cri.

— Qu'il vive, si tu peux le sauver ! qu'il vive, qu'il vive !... Et puis fais de moi ce que tu voudras.

Un frisson de triomphe secoua Allegria.

— Viens alors, — se borna-t-elle à dire.

Le crépuscule jaune était rayé par les arbres noirs. Toutes deux montèrent à cheval et disparurent parmi les ombres commençantes.

ALLEGRIA

I

LA GUARDIA

Le même soir, Allegria, venant à cheval par la route de Tolosa, arriva devant la *funda* Bujalance, l'auberge la plus importante du bourg de Lecumberry.

— Hé, don Lycurgue ! — appela-t-elle, heurtant de sa cravache une fenêtre du premier étage.

La face apeurée de don Lycurgue Bujalance apparut. Ses yeux scrutèrent l'obscurité.

— Messieurs les libéraux... — commença-t-il.

— Ce ne sont pas encore les libéraux. Ce n'est que moi, Allegria Detchart; descends, ouvre ta porte, et viens prendre mon cheval.

La fenêtre se referma. La porte s'ouvrit.

— Doña Ursule dort, sans doute? — demanda Allegria à l'hôtelier quand il eut installé le cheval dans l'écurie.

— Ma femme dort, en effet, votre Grâce.

— Eh bien, va la réveiller. Ou plutôt, allons-y ensemble.

— Debout, Ursule! — cria Allegria, en pénétrant dans la chambre. — Et maintenant, si vous le voulez bien, cher don Lycurgue, laissez-moi un peu avec votre épouse. Tenez, allez en bas, me préparer un bol de vin chaud, prestement. Voyons, Ursule, debout, ma fille.

L'hôtelière, muette d'étonnement et de sommeil, se tenait droite au milieu de la pièce.

— Ouvre-moi ta garde-robe, — commande Allegria.

Sans attendre qu'Ursule obéît, elle passa dans une antichambre et en ressortit chargée d'un monceau de vêtements. Elle se mit à examiner les robes, les manteaux, les châles...

— Trop beau, trop neuf, trop beau, — disait-elle, à cha-

cun d'eux, en l'envoyant rejoindre les précédents sur le lit. — Ah ! enfin, voilà qui est mieux.

Elle tenait une robe de laine noire, très grossière, usagée, rapetassée, mais propre. Cette robe était toute d'une pièce, avec les manches courtes, larges, évasées. On la passait par le cou, à la manière des robes de moines.

— Déchausse-moi, — dit Allegria.

Ursule retira les grandes bottes de cuir fin, les bas de soie.

— Déshabille-moi.

Ursule enleva l'amazone sombre. Allegria n'avait plus que sa mince chemise. Faisant glisser une seule des épaulettes pour ne pas apparaître absolument dévêtue devant l'hôtelière, elle passa la robe noire. La chemise surgit autour de ses pieds, couronne de dentelles blanches.

Allegria était nue sous la rude étoffe.

— Jésus, votre Grâce ! c'était pour vous, cette vilaine robe ! — s'exclama Ursule. — Prenez celle-ci, ma plus belle.

Allegria ne répondit pas. Elle fouillait dans un coffre empli de chiffons. Elle y puisa une cordelière de soie noire.

— Là, — dit-elle, en se la nouant autour de la taille. — Voilà pour la fantaisie. Trouve-moi une paire de sandales noires.

— Et des bas, votre Grâce?

— Pas de bas.

Ursule chaussa en gémissant les tendres pieds blancs de dures espadrilles. Allegria se regarda dans la glace de l'armoire. Avec sa robe serrée aux hanches, ses jambes, ses bras, son col nus, jamais peut-être elle n'avait été plus belle. Elle lança son menton en avant, d'un air de défi. Ses cheveux courts frémirent. Elle se sourit.

— Et maintenant, — dit-elle, — une cape noire, et j'aurai fini de t'ennuyer. Non, pas celle-là, elle est trop belle. Tu veux donc que tout le monde se retourne sur mon chemin ? Celle-ci.

Elle se drapa dans le large châle. Sa tête, son front, son visage disparurent. On ne vit plus, dans l'entre-bâillement, que les profonds yeux sombres.

Elles descendirent, Allegria riant de son accoutrement, dame Ursule continuant à se lamenter.

Ses lamentations furent reprises par son époux, sitôt qu'il eut aperçu Allegria :

— Un sacrilège, votre Grâce ! C'est Lycurgue Bujalance qui a l'honneur de vous le dire, un sacrilège !

— Assez d'histoires ! — dit Allegria. — Tu as préparé le vin chaud? Donne-le.

Elle prit le bol, qu'elle vida d'un trait.

— Donne-moi un bâton, — dit-elle encore à Lycurgue.

Elle ramena sur sa face la cape obscure.

— Maintenant, écoutez, — dit-elle. — Les libéraux seront ici à l'aube. Il se peut que nous ne nous revoyions pas de longtemps. Merci de ce que vous avez fait pour moi. Je vous laisse mon cheval. Vendez-le, si vous voulez. Si vous pouvez le garder, j'en serai heureuse, car c'était une brave bête, que j'aimais bien.

Elle ouvrit la porte de la rue. Une bouffée de vent glacé, mêlé de pluie, entra par la brèche noire. Allegria, sous la maigre étoffe râpée, frissonna longuement.

— Adieu, — dit-elle.

Et cette pauvresse disparut dans l'obscurité.

Ruée parmi les ténèbres, sous les longs fils parallèles et livides de la pluie. Ceci, c'est un coteau. Les pieux noirs qui le tachettent ou le hérissent signifient qu'il est planté de vignes, de vignes qui, en septembre, dans la lumière bénie, seront semblables chacune à une fontaine de vermeil. Sous la main qu'il écorche, un mur, le mur d'un champ, un mur en terre sèche. Ce mur devient un parapet... Ah ! ruisseau invisible, divin glou-glou de l'eau mystérieuse qui calme ma fièvre angoissée, déjà je ne t'entends plus ! La route s'encaisse, à droite, à gauche, des ravins. Au sommet, un ruban sinueux et blême : l'horrible ciel nocturne. Allegria tremble. De peur? Misérable fille, tu ne songes donc plus à ton père, à ce Pierre Detchart, immobile, des nuits et des nuits, sous les pluies diluviennes d'Orocopiche? A-t-il eu peur, lui, a-t-il eu peur? Mais, au fait, est-ce bien de peur qu'elle tremble, en cette minute, sa fille forcenée !...

Jamais Allegria ne sut comment elle avait marché cette nuit-là, ni combien de temps au juste. Elle s'était dirigée

vers Alsasua. L'aube, une aube terreuse et jaune, la trouva franchissant l'Araquil. Alors elle reconnut, dominant le mont Araler, la chapelle de San-Miguel-in-Excelsis.

Le village de Huarte était déjà occupé par les troupes libérales. Allegria y pénétra.

En passant devant une maison basse, elle s'entendit appeler de l'intérieur.

— Eh ! ma mignonne, aussi vrai que j'ai nom Josefa Cristobal, et que je suis cantinière au régiment de Badajoz, veux-tu gagner deux pesetas?

— Ce n'est pas de refus, — dit Allegria.

Doña Josefa Cristobal était une matrone dénuée d'idées générales et au menton orné d'une modeste barbiche. Au demeurant fort brave femme.

— Voici, — dit-elle, — les mauvais garçons de mon régiment ont passé toute la nuit à fêter la dernière victoire des armées de Sa Majesté, la prise de Tolosa...

— Ah ! Tolosa est pris, — dit Allegria, indifférente.

— Oui, ma belle, depuis hier soir. Tu l'ignorais? D'où viens-tu donc?

— D'Ernani, — répondit évasivement la jeune femme.

— Peu importe, d'ailleurs. Au fait : je te répète donc que soldats et sous-officiers ont passé leur nuit à boire. Regarde ce qu'ils m'ont laissé.

Elle désignait un amoncellement de bols et de verres sales.

— Depuis qu'ils se savent vainqueurs, la manie des grandeurs les a pris. Ils veulent, à chaque coup, de la vaisselle propre. Tout à l'heure, ils vont se réveiller et recommencer à boire. Je suis perdue si tout cela n'est pas lavé. Or, dans ce maudit bourg de brigands, pas une femme qui consente à travailler pour les braves soldats du Roi Alphonse. Toi, au moins, tu es une vaillante fille, une bonne libérale et pas laide, avec cela, ma foi, quoique tu ne sois pas mon genre.

Fiévreusement, Allegria s'était déjà mise à laver les verres, les bols. La cantinière vit qu'elle claquait des dents.

— Bois cela, petite, — dit-elle en lui tendant un quart de rhum. — Le général Loma lui-même, il n'y a pas quinze jours, a daigné le trouver bon.

Allegria but avidement. Doña Josefa la regardait avec commisération.

— C'est à peine vêtu ! Ça vous a des sandales en charpie. Ça a dû marcher toute la nuit, sur des routes infestées de brigands carlistes... Et où vas-tu comme cela, ma mignonne?

— Ah ! — dit Allegria, — si vous pouviez m'aider à le savoir, je vous en aurais une reconnaissance éternelle.

— Voyez-moi ça ! Ça marche sans savoir où ça va ! N'es-tu pas bien folle ?

— Je vais retrouver mon fiancé, soldat dans les troupes de Sa Majesté.

— Et où est-il, ton fiancé?

— C'est ce que j'ignore. Je suis, depuis quatre ans, dans les pays tenus par les bandes de Don Carlos. Je sais seulement, par un soldat de chez vous, qu'il était, avant-hier, à la prise d'Estella, et qu'il a été affecté à la garde de deux prisonniers français faits à cette bataille. Mais où? Je n'en sais pas plus long.

— Deux prisonniers français, — dit la cantinière. — Attends, je vais peut-être pouvoir te renseigner.

Elle alla à un escalier :

— Eh ! Redondela, — cria-t-elle.

Ce fut seulement à son troisième appel qu'un grognement lui répondit, de l'étage supérieur.

— Réveille-toi un peu, — fit doña Josefa. — A quel régiment appartiennent les soldats qui gardent les deux Français pris au Monte-Jurra?

— Régiment de Tolède.

— Et où les ont-ils conduits?

— A la Guardia, pour être fusillés, — fit l'homme invisible. — Et maintenant, allez-vous me laisser dormir !

— C'est bon, c'est bon ! rendors-toi, propre à rien. Là, je crois, ma petite, qu'il ne t'était guère possible de mieux tomber. Tu tiens sans doute à aller à la Guardia?

— Oui, — murmura Allegria, les dents serrées.

— Eh bien, j'ai mon mari, don Sadurni Cristobal, cantinier du régiment de Badajoz, qui part tout à l'heure pour Logrono, chercher quatre barils de vin de la Rioja. Tu le laisseras à Viana. Il a une bonne petite voiture avec un che-

val très rapide. Tu peux être ce soir même à la Guardia, entre les bras de ton fiancé. Comment s'appelle-t-il, ton fiancé?

— Jeronimo Puzol.

— Jeronimo Puzol, — dit la cantinière. — Je connais ça. Un grand brun, avec la mouche, proposé pour caporal.

— C'est bien lui !

— Ah ! Jeronimo Puzol, le gaillard ! Eh ! mais, vous ferez un beau couple. Et moi qui allais oublier tes deux pesetas !... Prends, petite, prends. Par Notre Dame del Pilar, tu les a bien gagnées.

La Guardia ! Un tas de murailles boueuses, les ruines d'un château que les carlistes ont fait sauter en se retirant, des ruisseaux aux eaux bistres qui fuient vers le sud, vers l'Èbre... la nuit et la pluie.

A quelque cent mètres de la porte nord, à un carrefour, dans une bicoque à moitié démolie, une escouade, préposée à la surveillance des voitures, fêtait la victoire en buvant et jouant aux cartes, à la lueur fumeuse d'une chandelle.

Le farceur de la bande, un maigre petit fantassin, figure hâve de Pierrot à long nez, provoquait à peu de frais les rires de l'auditoire. On l'appelait le *Chico*.

— Oui, messieurs, on a du pain, c'est bien ; du vin bleu, c'est mieux. Mais va-t-on nous laisser ici, dans la crotte, tandis que les camarades dénoueront les sandales des belles Basquaises, qui sont lacées très haut, comme chacun sait ?

— Sacré Chico ! — disaient ses camarades, en se donnant de grandes claques sur les cuisses.

Subitement, tous se turent. La flamme de la chandelle oscilla. Une forme noire pénétra dans le cercle rougeâtre.

— Un de vous veut-il, pour deux pesetas, donner un peu de vin à une pauvre femme?

Le caporal tendit silencieusement sa gourde de peau. Allegria but, et tous reconnurent, à sa façon de tenir le goulot éloigné de sa bouche, qu'ils avaient affaire à une montagnarde.

— Eh ! Chico, — dit l'un des soldats, — voilà pour toi.

Celui-ci, pour soutenir son rôle, s'approcha d'Allegria. Elle jeta un coup d'œil sur l'écusson de l'uniforme.

— Régiment de Tolède, — dit-elle.

— Pour vous servir, belle, mais trop invisible dame. Venez çà un peu.

Il s'enhardissait, à voir qu'on ne le repoussait pas.

— Peux-tu me donner un renseignement? — demanda Allegria, qui paraissait ne pas comprendre.

— Cela dépend duquel, ma belle, et du prix que tu y mettras.

— Il y a à la Guardia deux prisonniers français, n'est-ce pas?

— Nous sommes payés pour le savoir, — ricana le Chico. — C'est à notre bataillon qu'ils ont démoli près de cinquante hommes. Mais on les tient, et ils seront fusillés demain matin, à cinq heures et demie.

Allegria étouffa un rugissement de joie : elle arrivait à temps.

— Qu'est-ce qui commande à la Guardia? — demanda-t-elle.

— Si je te le dis, — fit le Chico en grimaçant, — que me donneras-tu?

— Ce que tu voudras.

— Un baiser, ma belle.

— Ah ! dis vite, — fit Allegria, hors d'elle-même en sentant le temps passer.

— Une minute, une minute, — dit le caporal qui s'était interposé. — Tout cela n'est pas très clair. Quel intérêt avez-vous à avoir ces renseignements? Nous sommes en pays ennemi, — dit-il au Chico, sur un ton de reproche.

— Quel intérêt? — dit Allegria, dans un rire strident.

Elle prit la main du caporal et lui fit toucher sa nuque.

L'homme tressaillit au contact des petites boucles courtes.

— Ah ! — murmura-t-il. — Je comprends. Les bandits carlistes t'ont coupé les cheveux !

— Parce que j'étais une bonne libérale, — ricana-t-elle, — et sur la dénonciation des deux prisonniers qui sont ici. Aussi je craignais d'arriver trop tard pour assister à leur exécution.

Les soldats frémirent.

— Alors, caporal, je puis lui dire le nom du commandant de la place? — fit la voix nasillarde du Chico, qui se piquait au jeu.

— Tu le peux, — dit le caporal avec mépris.

— Eh bien, c'est un homme très doux et très aimable. Il s'appelle don Jorge Gilimer, brigadier général.

Un tremblement secoua Allegria. Le général Gilimer, l'incendiaire d'Abarzuza, la plus féroce brute de l'armée libérale, celui dont les propres officiers réprouvaient la cruauté... Ah ! tout était bien fini ! La misérable eut, une seconde, la pensée de rester là, avec ces soldats, à boire du vin, beaucoup de vin, jusqu'à l'heure... l'heure ! Elle se redressa.

— Et mon baiser ! — dit le Chico, pleurard.

Les hommes ne riaient plus.

Elle jeta au pitre un regard morne.

— Tu y tiens? — dit-elle.

— Bien sûr, — murmura-t-il, vaguement gêné.

— Eh bien, viens le prendre.

Il alla vers elle avec gaucherie...

— Ah ! — gémit-il, portant la main à son visage, comme si un fer rouge venait de le marquer.

Et il demeura bras ballants, au milieu de ses camarades ravis de sa mésaventure.

Devant la porte de la forteresse, le bruit d'une discussion avec la sentinelle attira le sergent de garde.

— C'est une femme qui veut parler au général, — dit le soldat.

— Pourquoi pas au Roi Alphonse, — maugréa le sous-officier. — Qu'elle entre au poste. On s'expliquera aux lumières.

Au même instant, une voix de tête retentissait.

— Sergent, connaissez-vous l'ordre qui interdit de laisser des filles pénétrer dans les cantonnements?

Allegria, qui venait d'entrer dans le poste, se retourna et aperçut un petit officier élégant et imberbe. C'était le lieutenant de ronde, un tout jeune homme, frais émoulu de l'école. Il dévisageait Allegria avec l'aplomb de quelqu'un que les femmes ont longtemps intimidé, et qui va prendre sa revanche.

Elle le regarda avec calme et lui dit :

— Lieutenant, lorsque, à Tolède, votre maman ou votre sœur aînée vous accompagnaient à la caserne, ou allaient

vous y chercher, qu'auriez-vous dit de l'officier qui les aurait accueillies de la sorte?

Elle avait, en parlant, laissé glisser son châle sur ses épaules.

Lui, abasourdi, moins encore par l'apostrophe que par cette tragique apparition, restait à ne savoir que dire.

— Madame... Mademoiselle... Excusez-moi... les consignes. Enfin, si j'avais su. Vous tenez à voir son Excellence le général commandant?...

— J'y tiens, — dit-elle, hautaine.

— Une telle requête, vu l'heure, les circonstances... Mais enfin, si vous y tenez, il faudrait commencer par parler au lieutenant-colonel major de la garnison.

— Justement le voici, — dit le sergent, qui assistait à la scène avec un intérêt goguenard pour son lieutenant.

Un officier de haute taille était entré dans le poste. Il avait la moustache taillée en brosse, toute blanche, les traits creusés. L'ensemble donnait une impression très grande de noblesse triste.

En l'apercevant, Allegria avait sursauté. Elle ramena son châle, pas assez rapidement, toutefois. Le nouveau venu l'avait reconnue. Une expression d'étonnement et de colère contracta son visage.

— Mon colonel, — dit le petit lieutenant, — voici une dame qui désirerait obtenir une audience de son Excellence le général commandant la place.

Le major de la garnison marcha vers Allegria. Ses yeux étincelaient. Il croisa les bras.

— Allegria Detchart ici ! — murmura-t-il. — Est-ce que je ne me trompe pas? Par quelle audace !...

Il répéta :

— Est-ce que je ne me trompe pas?

Allegria laissa tomber son voile. Elle souriait. Elle répondit :

— Vous ne vous trompez pas, colonel Saballs.

Le colonel Saballs, la plus pure figure de l'armée libérale, avait été deux ans prisonnier chez les carlistes. Il avait été échangé, l'année précédente, sur l'ordre d'Alphonse XII, contre trois officiers du même grade. Cet homme, ennemi juré des *pronunciamentos*, n'avait d'autre but que cette

chose : servir. Il servait, avec une conviction également obstinée, alors même qu'il avait pour chef une aussi infâme brute que son général actuel. En captivité, il avait pu voir Allegria, entendre parler de ses exploits, et de la haine qu'elle vouait à tout ce qui, en Espagne, n'était pas carliste. De là sa surprise, son effroi presque, à la rencontrer sur le territoire de la place forte dont il avait la garde.

Elle, continuant à sourire, très calme, s'était avancée vers lui.

— Vous ne vous trompez pas, colonel Saballs.

Et comme elle se rendait compte qu'il allait parler, dire devant les deux témoins ahuris quelque chose d'irréparable :

— Toujours sans nouvelles du petit Ramire, n'est-ce pas? — ajouta-t-elle tout bas, d'une voix très douce.

Le vieux soldat avait pâli.

— Que signifie... que voulez-vous dire? — balbutia-t-il.

— Je veux dire que vous êtes toujours sans nouvelles de don Ramire Saballs, lieutenant au régiment d'Albacete, votre fils. Dans quelle inquiétude doit être, depuis trois semaines, sa mère, cette pauvre doña Carlotta! C'est votre fils unique, je crois?

— Depuis trois semaines... Depuis trois semaines, — balbutia Saballs.

Il jeta sur Allegria, plus souriante que jamais, un regard de supplication et d'épouvante.

— Venez, — dit-il enfin, d'une voix étranglée.

— Sacrée femme ! — dit le sous-officier, quand ils furent sortis. — Mon sentiment est qu'avant un quart d'heure, elle sera auprès du général. Mais celui-là, pour le mettre dans sa poche, ce sera peut-être une autre affaire. Qu'en dites-vous, mon lieutenant?

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, — répondit l'autre, décontenancé et vexé.

Le lieutenant-colonel major de la garnison avait son appartement et son bureau à proximité de ceux du général commandant la place, au centre de la citadelle. Le colonel Saballs marchait devant, guidant la jeune femme. Allegria suivait,

dans une extraordinaire tension de tout son être : « Je me rapproche, je me rapproche du but, se répétait-elle. Mais l'heure aussi marche.... Il est dix heures. Demain matin, à cinq heures et demie... Horreur ! »

Et elle ne sentait pas ses pieds nus plongeant dans les trous remplis de boue glacée.

Sur le seuil de la porte du colonel, un planton se dressa.

— Mon colonel, son Excellence le brigadier général vous a fait demander.

— Je vais y aller.

Il fit entrer Allegria dans sa chambre et referma la porte. C'était une pauvre chambre de soldat, crépie à la chaux, sans autres meubles qu'un lit de camp, une table, un banc de bois. Au mur, une grande croix d'ébène, avec un morceau de buis fané.

— Dépêchons, — dit-il, — le général m'attend.

Allegria le regardait avec la même assurance souriante. Il serra les poings.

— Ah ! ne me mettez pas hors de moi, — fit-il. — Vous m'avez parlé de mon fils. Vous savez quelque chose à son sujet?

— Votre fils a été fait prisonnier le 29 janvier dernier, à Ville Réal, colonel Saballs, — répondit-elle.

— Il n'est pas blessé?

— Je l'ai vu hier soir, en quittant nos lignes. Il se portait comme vous et moi.

Saballs respira.

— Pourquoi êtes-vous ici?

— Je vous l'ai dit, pour voir le brigadier Gilimer.

— Qu'avez-vous à lui demander?

— La mise en liberté immédiate d'un prisonnier français détenu ici, monsieur de Préneste.

Le colonel haussa les épaules.

— Jamais vous ne l'obtiendrez, — trancha-t-il. — Ce Français a été pris, les armes à la main, sur le champ de bataille. Il doit être fusillé demain matin, au point du jour. Il le sera.

— Chose qui aura bien des inconvénients pour le petit Ramire, — dit doucement Allegria.

— Quoi? — dit Saballs, blême.

— Nous sommes aujourd'hui lundi, — continua-t-elle sur le même ton. — Si jeudi, à midi, je n'ai pas repassé les lignes carlistes, en compagnie de monsieur de Préneste, le petit Ramire sera aussitôt passé par les armes, ainsi que trois de ses camarades, d'un grade et d'un mérite égaux aux siens.

Le colonel Saballs chancela.

— Mon fils appartient à l'armée régulière, — trouva-t-il à peine la force de dire.

— Peuh ! — fit Allegria, avec un geste insouciant. — J'ai vu, — reprit-elle, — le petit Ramire avant mon départ. Il était très gai et fort confiant dans l'issue heureuse de ma négociation, le brave enfant. Je crois pouvoir ajouter qu'il m'a chargée de bien des choses pour vous, et de vous dire de faire votre possible pour qu'il ne meure pas ainsi, bêtement, les yeux bandés, sous des balles fratricides.

Allegria exagérait. Le petit Ramire ne l'avait point chargée de cette commission. Il ne lui avait même jamais parlé. Il ne l'avait même jamais vue. Mais, comme il avait été tué vingt jours plus tôt, en montant à l'assaut de Ville Réal, et que la fille de Pierre Detchart avait, de sa propre main, tracé le signe de la croix sur son cadavre, elle ne craignait de ce côté aucun démenti.

Saballs s'était raidi aux dernières paroles d'Allegria. Elle vit trembler les pauvres mains blanches du vieillard.

— Je ne puis qu'en référer au général, — dit-il.

Elle le regarda avec pitié.

— Je ne vous demande rien, — dit-elle, très dure, — sinon de me conduire auprès de lui. Bornez-vous à vous taire et à exécuter sans commentaires les ordres que le brigadier Gilimer vous donnera. Ce que j'attends de vous, c'est la passivité, et que vous ne trembliez pas ainsi. Tout à l'heure, dans le poste, vous alliez clamer mon nom à tous les échos... Excellent moyen pour permettre au petit Ramire de constater, après-demain, que la terre est plus brune à deux pieds de profondeur qu'à la surface.

Il la regarda avec terreur.

— Que comptez-vous faire?

Allegria allait-elle essayer de faire pénétrer ses plans dans

une matière aussi rebelle à ce genre d'osmose qu'est la cervelle d'un homme d'honneur? Toujours est-il qu'elle n'en aurait pas eu le temps.

Une voix puissante venait de retentir.

— Colonel Saballs, enfin, on vous trouve !

Le brigadier Gilimer venait de pénétrer dans la chambre.

C'était un petit homme trapu, au cou de taureau, aux larges épaules, de poil roux. Il avait des favoris. Les cheveux étaient plantés très bas sur le front fuyant. Les yeux, minuscules, luisaient sous d'énormes sourcils.

— Je vous ai fait, à deux reprises, demander de venir me voir... Tiens, vous n'êtes pas seul?...

Saballs fit un grand effort.

— Je suis, — parvint-il à dire, — avec une dame qui sollicite l'honneur de parler à votre Excellence.

Don Jorge Gilimer éclata d'un rire bouffon.

— Une dame ! Les dames n'ont pas l'habitude de courir les routes sans bas, vêtues d'une souquenille trouée et crottée.

Allegria s'avança et dit d'un air modeste :

— Celle-ci, du moins, pour se faire pardonner sa pauvre mise, a la bonne fortune de savoir comment le brigadier général Gilimer a vaincu la révolution à Carthagène, et comment, quinze ans plus tôt, il a permis au Gouvernement de la Reine Isabelle, que Dieu garde, de découvrir la conspiration de l'infâme Ortega.

Gilimer se retourna, surpris et flatté.

— Ah ! ah ! tu sais cela, petite, — fit-il, bombant le torse et se caressant le menton. — Eh bien ! eh bien ! eh bien !...

Allegria venait de lui apparaître en pleine lumière.

Il la regardait, abruti de surprise et d'admiration.

— Eh bien ! eh bien ! — ne sut-il d'abord que répéter.

Avec une horreur et une joie inexprimables, Allegria voyait se gonfler son cou violâtre d'apoplectique. Une sarabande de désirs fous tournait dans les petits yeux sanglants.

— Eh bien ! — répétait-il, — eh bien !

Les hideuses mains, hérissées de poils rouges, s'ouvraient et se fermaient, pétrissant une invisible pâte. Un malaise tragique pesa.

Don Jorge le rompit.

— Tu... Vous avez quelque chose à me demander? — dit-il, avec un sourire qui démasquait ses effroyables dents de carnassier. — De quoi s'agit-il?

— Je serai heureuse si votre Excellence permet que je l'en entretienne en particulier, — fit-elle, plantant dans les yeux du monstre le calme regard de ses prunelles magnifiques.

Il haleta presque, bégayant :

— Un verre de porto, dans ma chambre, un verre de porto ?

Allegria inclina la tête.

— Venez, alors, venez. Rien de particulier, n'est-ce pas, Saballs, rien de particulier?

Allegria se retourna et regarda bien en face le colonel. Il lui fit peine. Les mains de cire, la malheureuse moustache blanche, les lèvres tremblaient.

— Mon général, mon général, — murmura-t-il.

« Ah ! pensait Allegria, en continuant à le tenir sous ses yeux implacables. Quelle misère ! Perdre en une nuit le bénéfice de toute une vie de droiture, et inutilement ! »

— Eh bien? — fit Gilimer, à bout de patience.

— Rien de particulier, — dit le colonel Saballs.

II

HOLOPHERNE

Sur la table, il y avait deux flambeaux d'argent, une carte d'état-major, barrée de hachures, un plat contenant un lourd rôti de bœuf rouge, une buire à moitié pleine de porto, et l'épée à dragonne d'or du brigadier Gilimer.

Il ferma la porte derrière Allegria. Au fond de la pièce, on entrevoyait l'alcôve sombre, le lit, les draps.

Saisissant la buire, il emplit deux verres.

— Bois, — dit-il.

Elle ne buvait pas. Ses regards exténués allaient à la viande.

Il ricana. S'armant d'un large couteau à dépecer, il scia

dans le quartier du bœuf une large tranche. Il la lui lança sur une assiette : floc !

— Mange.

La malheureuse dévorait.

Don Jorge vint derrière elle. Dans l'entrebâillement de la robe, il vit le dos creusé et tiède. Il y appliqua sa bouche goulue de reître. Allegria frissonna longuement.

Au même instant, on frappait à la porte.

— Entrez, — fit le brigadier d'une voix de tonnerre.

Un blême planton se tenait sur le seuil, un pli à la main.

Gilimer décacheta la lettre avec d'affreux jurons.

— C'est bon, — dit-il au soldat médusé. — Et qu'on ne te revoie plus.

Ses horribles petits yeux jaunes luisaient. Il prit un des verres et le tendit à Allegria.

— Bois, — ordonna-t-il de nouveau.

Elle vida le verre.

Déjà il l'étreignait. Elle se dégagea en souriant.

— Don Jorge, Don Jorge, — dit-elle, — si nous mettions un peu d'ordre dans nos affaires. Il y a temps pour tout.

Il poussa un grognement. Elle lui échappa.

— Pas avant que vous ne m'ayez accordé ce que je viens vous demander, — fit-elle.

— Tu vas peut-être me dicter tes conditions ! — rugit-il.

La table était entre eux. La tunique dégrafée de Gilimer, sa chemise ouverte laissaient apercevoir sa poitrine velue. Ils se mesurèrent du regard. Trois fois, ils tournèrent autour de la table, Allegria souriante et pleine d'horreur, lui, soufflant comme un ours.

— Que veux-tu de moi? — fit-il enfin, suffoquant.

— La mise en liberté immédiate de monsieur de Préneste, le Français pris, il y a trois jours, au Monte-Jurra, — dit-elle.

Il eut un rire atroce.

— Il sera fusillé demain, à l'aube, — hurla-t-il. — Et d'ici là...

Il avait bondi. Il broyait maintenant le corps de la jeune femme. Elle, rigide, avait croisé ses bras, barrière incoercible.

— Ah ! — gronda-t-il, la repoussant avec violence.

Allegria s'en était allée buter contre la table.

— Don Jorge, Don Jorge, — se borna-t-elle à dire. — Il faudrait pourtant s'entendre.

Elle souriait. Elle ramenait sur sa gorge sa pauvre robe déchirée.

— Cela pourrait durer ainsi toute la nuit. Croyez-moi, cher Don Jorge, dans une entreprise comme celle que vous méditez, une étroite collaboration est de rigueur.

Il répondit par une insulte.

— Des mots, des mots, Don Jorge. Ne nous entendrons-nous donc pas?

Il la regardait avec un extraordinaire mélange de surprise et de fureur. Il se contint.

— Tu veux la grâce de ce Français? — parvint-il à dire.

— Je la veux, cher Don Jorge.

— Eh bien, je te l'accorde. Et maintenant...

Allegria se dégagea encore.

— C'est bien aimable à vous, cher Don Jorge. Mais un peu d'ordre, s'il vous plaît, dans nos conventions.

Sur la table traînait du papier à en-tête de la brigade. Elle en prit une feuille, trempa un porte-plume dans l'encrier, tandis que Gilimer, qui, de nouveau, l'avait saisie, lui murmurait à l'oreille d'horribles mots.

— Écrivez, écrivez, Don Jorge. Il y a temps pour tout.

— Quoi ? — fit-il, prenant machinalement le porte-plume.

— *Ordre au major de la garnison de la Guardia de mettre en liberté immédiate le sieur Olivier de Préneste, citoyen français, fait prisonnier le 19 février courant.*

Un mauvais sourire plissait les lèvres du brigadier. Il écrivit.

— Là ! — fit-il, — es-tu satisfaite?

— La signature maintenant, — fit Allegria.

Il signa.

— Le cachet, — dit-elle.

Il y avait à côté de l'encrier un timbre humide. Allegria en tamponna l'ordre.

— Mâtin ! — s'exclama le général. — Tu es aussi au courant des choses militaires qu'un capitaine adjudant-major.

Elle, tranquillement, pliait le papier. Il ne la perdait pas de vue. Il la vit glisser l'ordre sous le pied d'un des flambeaux. Il sourit méchamment.

Elle sourit aussi.

« Ah! Don Jorge, Don Jorge, pour quelle enfant me prenez-vous! Vous avez signé bien vite, cher brigadier Gilimer. Mais la distance est plus grande que vous ne croyez qui sépare votre signature de la flamme de la cheminée. »

A voix haute, elle dit :

— Je remercie humblement votre Excellence.

— Tu es satisfaite, j'espère, — fit-il.

Il la serrait contre lui, hoquetant de désir.

— Pas tout à fait encore, — se borna-t-elle à dire. — Mais, cette fois, Don Jorge, vous serez d'accord avec moi.

— Quoi?

— Il est des moments où être dérangé est bien peu agréable, Don Jorge. Un planton a frappé tout à l'heure à cette porte. Si cela doit se renouveler plusieurs fois cette nuit, j'avoue que, malgré tout mon désir de vous prouver que vous n'avez pas affaire à une ingrate...

— Tu as raison, — fit le général.

La saisissant dans ses bras, il la porta vers le lit et l'y déposa, puis, ayant tiré les rideaux de l'alcôve, il frappa sur un timbre.

Le planton blême réapparut.

Gilimer le saisit par l'épaule.

— Écoute, — lui dit-il en grinçant des dents, — tu vas rester à la porte toute la nuit. Si quelqu'un vient me déranger, tu m'entends bien, il y a quinze jours de prison pour lui si c'est un soldat, et quinze jours d'arrêts si c'est un officier. Pour n'importe quel motif, tu m'as compris. A huit heures, tu viendras me réveiller. A huit heures, pas une minute plus tôt... Est-ce clair?

— Oui, Excellence, — murmura l'homme, abruti de terreur.

Gilimer referma violemment la porte. Puis, ayant retiré ses grosses bottes, il marcha vers l'alcôve.

. . . . . .

Les bougies des flambeaux s'étaient éteintes, consumées. Une d'elles grésillait encore. La chambre n'était plus éclairée que par les lueurs mourantes des bûches.

En chancelant, Allegria se leva, alla vers la cheminée, regarda l'heure à la pendule. Quatre heures et demie. Elle frémit.

— Ah ! — murmura-t-elle avec épouvante, — j'ai dormi !

Dans un candélabre, elle prit une bougie neuve, l'alluma. Les détails de la veille réapparurent.

Allegria s'appuya contre le mur. Avec des épingles trouvées dans un bénitier desséché, elle se mit en devoir de rajuster sa robe en pièces. Des gouttelettes d'ambre perlaient à ses aisselles. Ses jambes se dérobaient. Ah ! ce Gilimer était un rude jouteur.

Elle se regarda dans la glace, puis frappa sur le timbre.

— Tu vas, — dit-elle au malheureux planton, — aller chercher le lieutenant-colonel major de la garnison. Qu'il arrive immédiatement. Ordre du général.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le colonel Saballs arrivait. Il ne s'était pas couché.

Il entra dans la chambre. Allegria referma la porte.

— Eh bien? — murmura-t-il.

Allegria mit un doigt sur ses lèvres. Retirant de dessous le flambeau l'ordre de mise en liberté, elle le plaça sous les yeux de Saballs.

— Est-il en règle? — demanda-t-elle.

— Il l'est ! — murmura le colonel abasourdi.

— Bien ! — fit-elle, — maintenant, venez.

Lui prenant la main, elle le conduisit vers l'alcôve.

Il se mit à trembler.

— Doucement, — fit-il, hagard, — doucement, il ne faut pas le réveiller.

— Vous pouvez parler plus fort, colonel Saballs, — dit-elle à haute voix.

Saballs se pencha vers le lit...

— Quoi, — murmura-t-il, — quoi?... Je...

Et il poussa un cri d'horreur.

Un flambeau à la main, Allegria souriait, très pâle.

Le couteau à dépecer n'était plus sur la table.

Saballs eut une défaillance. Il tomba à genoux, la tête parmi les draps bouleversés.

Il se releva pourtant. Il marcha sur Allegria.

— Misérable ! — dit-il d'une voix blanche.

Sa voix s'enflait, pour répéter :

— Misérable, misérable !

La jeune femme lui saisit le bras.

— Un autre cri comme celui-là, — lui murmura-t-elle, — et le petit Ramire est perdu.

Le colonel joignit les mains.

— Misérable ! — dit-il encore, mais à voix basse, cette fois.

Elle le regarda avec pitié.

— Brisons là, — fit-elle sèchement. — Ce qui est fait est fait. Je suis entre vos mains, mais vous êtes dans les miennes. Tenez-vous donc tant que cela à vous être déshonoré pour rien? Pendant que nous sommes ici, à couper des cheveux en quatre, doña Carlotta se meurt de fièvre, et les hommes qui exécuteront le petit Ramire sont déjà désignés.

Elle ouvrit la porte.

— Approche, — dit-elle au planton.

Il parut de nouveau.

— Quel ordre t'a donné hier soir le brigadier?

— De ne pas le réveiller avant huit heures.

— Bien, va-t'en !

Elle referma la porte.

— Vous le voyez, grâce à moi, vous êtes couvert. On ne peut vous inquiéter pour avoir exécuté, à la lettre, un ordre parfaitement en règle. Et puis, assez, le temps passe. Dans un quart d'heure, monsieur de Préneste doit avoir quitté la Guardia.

Olivier dormait. Il s'éveilla. Dans l'obscur cachot, il vit trois ombres, le colonel, un caporal, Allegria.

Celle-ci, à ses pieds, lui baisait les mains.

— Ah ! — murmurait-elle, — les misérables, ils ont osé !...

Et elle appuyait son front contre la chaîne qui liait les poignets de M. de Préneste.

— Ils ont osé, ils ont osé...

— Allegria, — dit Olivier.

Il n'était pas surpris de la voir là. Il essaya de passer sa main dans les courtes boucles. Les lourds anneaux de fer tintèrent.

— Allegria.

— Déliez-le, — ordonna-t-elle.

Le caporal fit tomber la chaîne.

Ils remontèrent l'escalier aux marches usées. Saballs était devant, avec le soldat qui portait la lanterne. Sur ses bras meurtris, M. de Préneste sentait les lèvres d'Allegria.

— Mon amour, — répétait-elle. — Tes chères mains !... Ils ont osé...

Ils traversèrent une cour, une rue, une place...

Les murailles de la Guardia étaient franchies. Saballs prit la lanterne.

— Rentre au corps de garde, — dit-il au caporal.

Il ne pleuvait plus, mais des ruisseaux bruissaient dans l'ombre. Une aigre bise soufflait, annonciatrice de l'aube prochaine.

— Allez, — fit Saballs.

Alors, Olivier dit :

— Et monsieur de Magnoac?

Allegria frissonna.

— Et monsieur de Magnoac? — répéta M. de Préneste.

Allegria saisit la main du colonel.

— Taisez-vous, — murmura-t-elle.

— Où est monsieur de Magnoac? — demanda Olivier.

— On l'a délivré avant vous, — répondit-elle. — Il nous attend, là-haut.

Et elle désigna l'ombre.

— Dépêchons-nous ; adieu, colonel Saballs.

Le vieil officier la retint.

— Êtes-vous satisfaite? — fit-il, d'une pauvre voix chevrotante. — Tout est fini pour moi. Mais au moins, dites-moi que vous arriverez là-bas à temps, à temps pour empêcher... le pauvre petit !

— Nous ferons de notre mieux, colonel Saballs, — dit Allegria.

— Surtout, ne lui racontez pas, ne lui dites pas à quel prix...

— Je vous en donne ma parole, colonel, adieu.

Ils passèrent tous deux devant la masure où le Chico et ses camarades attendaient en dormant la blême relève du

matin... Puis ils quittèrent la route, à droite, et commencèrent l'ascension des hautes terres ténébreuses.

— Et monsieur de Magnoac? — dit encore Olivier.

— Plus loin, plus loin, — se borna-t-elle à répondre.

Et, lui prenant la main, elle se mit à courir.

Ils allaient. Parfois, un obstacle, une côte, une touffe d'ajoncs invisibles, dans un arrêt brusque, les jetaient l'un contre l'autre. Alors, comme épouvantés de ce contact accidentel, ils se hâtaient de se séparer et de reprendre leur course. Une fois, Olivier ayant buté, sa bouche heurta le dos nu d'Allegria. Elle poussa un gémissement et courut plus vite. Il pensa à la nuit de Tolosa et se fit horreur.

« O chaste entre les chastes, murmura-t-il, se peut-il que je t'aie méconnue aussi longtemps ! »

Le triste croissant de la lune courait devant eux entre des nuages bas et roussâtres. Puis, soudain, ils ne la virent plus. Elle était tombée derrière une ligne noire de montagnes. Une obscurité d'un gris sale les entoura. Ils étaient glacés l'un et l'autre. Ils trébuchaient dans des broussailles d'où s'enlevaient pesamment d'invisibles oiseaux nocturnes. Les branches des arbustes leur fouettaient le visage. Puis, doucement, doucement, tous ces objets ennemis prirent forme. Le vent se faisait moins froid. Le jour naissait.

Ils étaient arrivés sur une sorte de plateau vêtu de mousses spongieuses où leurs pieds s'enfonçaient. Ils s'arrêtèrent...

Derrière eux, là-bas, un crépitement sec, horrible, qui n'en finissait pas, venait de retentir.

Allegria eut un gémissement et tomba aux genoux d'Olivier de Préneste. Elle se signa...

Au même instant, dans le fossé des fortifications de la Guardia, le piquet d'exécution, encore mal réveillé, défilait devant la dépouille du comte Mathieu de Magnoac.

(La fin prochainement.)

PIERRE BENOIT

L'ART DU MOYEN AGE ET LES PÈLERINAGES[1]

LES ROUTES DE FRANCE ET D'ESPAGNE

I

En France, peu de sanctuaires ont été plus fréquentés par les pèlerins que ceux de la Vierge. Au XIIe siècle, ils étaient déjà nombreux. Des légendes, où se mêlent les parfums d'une nature sauvage, enveloppent leur origine : des bûcherons découvrent dans la forêt une image de la Vierge cachée sous l'écorce d'un chêne ; des bergers trouvent sa statue près d'une fontaine, près d'un dolmen, au milieu des épines du buisson. Des noms gracieux, donnés aux églises de la Vierge, rappellent parfois ces vieux récits. Dans ces légendes tout n'est peut-être pas fabuleux : souvent le paysan dut prendre pour une statue de la Vierge quelque figurine gallo-romaine. Rien ne ressemble plus, en effet, au groupe de la Vierge et de l'enfant que certaines statuettes de nos collections. On voit au musée d'Orléans une de ces déesses-mères qu'on a quelque peine à ne pas confondre avec une Notre-Dame.

Le plus antique et le plus illustre de nos sanctuaires de la Vierge fut celui de Chartres. Au XIe siècle, la Vierge de Chartres était déjà, pour les Français du Nord, la Vierge par excellence. Elle semblait distincte des autres Vierges. La mère de Guibert de Nogent la vit en songe, rayonnante de beauté.

Deux merveilles attiraient les pèlerins à Chartres : une grotte mystérieuse cachée sous l'église, et une châsse contenant

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1919.

un trésor sans prix, la sainte tunique que portait la Vierge le jour de l'Annonciation, au moment même où le Verbe fut conçu. Peut-être le moyen âge n'eut-il pas de relique plus poétique. Les Jacobins qui ouvrirent la châsse en 1793, et qui la croyaient vide, furent surpris d'y trouver une pièce d'étoffe d'aspect très antique. Le savant abbé Barthélemy, consulté, répondit que l'étoffe était orientale et pouvait remonter aux premiers siècles de notre ère. La Sainte Tunique avait son histoire. Conservée d'abord à Constantinople, elle avait été envoyée à Charlemagne par l'empereur d'Orient. En 861, Charles le Chauve en fit présent à la cathédrale de Chartres. Dès lors les fidèles y affluèrent, et la châsse s'enrichit, au cours des siècles, des pierreries, des camées antiques, des appliques d'or qu'ils y attachaient.

La grotte s'ouvrait sous la cathédrale. Les pèlerins y apercevaient, à la lueur des cierges, une statue en bois qui représentait la Vierge assise portant l'enfant sur ses genoux. Cette statue de la Vierge était entourée d'une profonde vénération. Pourtant les anciens documents sont muets sur elle ; c'est en 1389 qu'il en est parlé pour la première fois dans la *Vieille Chronique* de Chartres : des vieillards, nous dit l'auteur, lui ont raconté qu'elle avait été faite, avant la naissance de Jésus-Christ, sur l'ordre d'un prince païen, en l'honneur d'une Vierge qui devait enfanter. Au XVIe siècle, le continuateur de la *Chronique*, un humaniste qui avait lu César, rapporte que la statue était l'œuvre des Druides qui s'assemblaient en ce lieu.

On voit que la fameuse légende de la statue druidique de Chartres n'est pas fort ancienne. Cette statue célèbre fut brûlée en 1793 ; elle ne nous est plus connue aujourd'hui que par une copie conservée en Hollande, à Utrecht, et par une ancienne gravure. Réplique et gravure mettent sous nos yeux une œuvre hybride, qui semble avoir été refaite au XVIIe siècle. L'original, que nous entrevoyons à travers la copie, ne pouvait remonter plus haut que le XIIe siècle : la pose de la Vierge majestueusement assise, l'attitude hiératique de l'enfant sont de cette époque. Il n'était pas possible d'ailleurs qu'une œuvre pareille apparût dans la France du Nord avant le XIIe siècle. La statue de la Vierge de Chartres

n'existait certainement pas au XIe siècle, et voici pourquoi. Vers 1013, un ancien élève de l'école de Chartres, un disciple de Fulbert, l'écolâtre d'Angers, Bernard, fit avec un compagnon un voyage dans le midi de la France. Grand fut son étonnement quand il vit à Conques la statue assise de sainte Foy, à Aurillac la statue de saint Géraud. Il lui sembla que les fidèles agenouillés devant ces statues adoraient des idoles. « Jupiter ou Mars, dit-il à son compagnon, ne se seraient-ils pas accommodés d'une pareille statue? » Rien ne lui paraît plus choquant que ces honneurs rendus à des simulacres de bois ou de bronze ; seule l'image du Christ en croix doit être, suivant lui, présentée à la vénération des chrétiens. Pour qu'un ancien étudiant de Chartres ait pu écrire ces lignes, il fallait qu'au XIe siècle il n'y eût pas encore de statue de la Vierge dans la grotte de l'église ; car il eût pu voir tous les jours à Chartres ce qui lui causait tant de surprise à Conques.

La Vierge de Chartres n'était donc pas, je crois, antérieure au XIIe siècle. On a émis l'idée que cette statue de bois, adoptée par la dévotion des pèlerins, avait aussitôt inspiré les artistes. Le sculpteur qui fit, vers 1150, la belle Vierge en majesté du portail occidental de Chartres l'aurait copiée. L'hypothèse peut séduire, mais elle reste invérifiable. Rien ne prouve que la statue de bois existât déjà dans la crypte vers 1150 ; et, si elle existait, rien ne prouve qu'une œuvre, alors récente, fût déjà entourée d'une si profonde vénération. Le bas-relief de pierre ressemble, il est vrai, à la statue de bois. La Vierge, assise sur son trône, soutient l'enfant assis exactement au milieu de sa poitrine. Mais ces ressemblances s'expliquent sans peine par l'imitation d'un modèle commun. Nous reconnaissons la Vierge en majesté de l'Orient, cette Vierge grandiose comme une idée théologique, que l'art créa après le concile d'Ephèse.

Il est donc douteux que la Vierge de la crypte de Chartres ait été imitée, mais il est certain que la Vierge sculptée au tympan l'a été. Elle fut la première Vierge qui apparut à la façade d'une église. Le pèlerin, avant d'entrer dans la cathédrale, la contemplait avec respect; il lui semblait voir la reine du lieu, Notre-Dame de Chartres elle-même. Il fallut

tout le prestige du sanctuaire de Chartres pour déterminer les artistes à représenter la Vierge dans un tympan, à la place réservée jusque-là à son fils. Non seulement cette audace ne choqua point, mais elle fut bientôt imitée. Quelques années après, la Vierge de Chartres reparut au tympan du portail Sainte-Anne à Notre-Dame de Paris. Si l'on compare attentivement les deux œuvres, on reconnaît qu'elles sont du même atelier, et peut-être du même artiste. Presque toutes les particularités de l'original se retrouvent dans la copie.

Pourquoi l'évêque de Paris, Maurice de Sully, fit-il reproduire avec tant de fidélité la Vierge de Chartres? Il fut sans doute séduit par sa beauté, car il n'y a rien de plus magnifique que cette majestueuse Vierge ; elle porte son fils avec la gravité sacerdotale du prêtre portant le calice. Mais Maurice de Sully ne pouvait oublier que cette belle Vierge était la Vierge de Chartres, la plus illustre du royaume, celle que tant de pèlerins avaient saluée au seuil de son église. Il voulut donner aux fidèles la joie de retrouver son image à Paris.

Au même moment, une Vierge pareille fut sculptée pour une autre église. C'était probablement une église de l'Ile-de-France. Cette nouvelle Vierge de Chartres se voit aujourd'hui dans la collection Martin-Leroy : elle ressemble fidèlement à ses deux sœurs, mais elle n'a pas la même perfection.

Au XIIe siècle, une Vierge semblable reparut au portail septentrional de Bourges. Elle a, au-dessus de la tête, le ciborium, qui donne à la Vierge de Paris tant de majesté. C'est Paris que l'on imitait à Bourges ; mais l'on n'avait sans doute pas oublié que cette Vierge majestueuse était celle que les pèlerins allaient vénérer à Chartres.

Ainsi le pèlerinage de Chartres n'a pas été sans influence sur l'art. Il a propagé, au XIIe siècle, un magnifique type de Vierge.

Bien loin de Chartres, dans la France du sud, à Clermont, on entrevoit, dans le demi-jour, une antique tradition de dévotion à la Vierge. Au XIIe siècle, les deux principales églises de la ville, la cathédrale et Notre-Dame du Port, lui étaient consacrées. A Notre-Dame du Port, les chapiteaux sculptés qui entourent l'autel semblent les strophes d'un poème en l'honneur de la Vierge. La cathédrale de

Clermont, dédiée depuis son origine aux deux martyrs Agricol et Vital, fut placée, au xe siècle, sous le patronage de sainte Marie. Dès le xe siècle, une statue assise de la Vierge portant l'enfant, la plus ancienne dont l'histoire de l'art français fasse mention, attirait les pèlerins à la cathédrale. La Vierge de Clermont avait, elle aussi, sa légende. On racontait qu'elle avait apporté au vieil évêque saint Bonnet un pallium tissé de sa main.

L'antique statue de la Vierge de Clermont a disparu depuis longtemps. Elle ne nous est connue aujourd'hui que par quelques documents du xe siècle. Un inventaire du trésor, rédigé vers 970, l'appelle « la Majesté de sainte Marie » « *Majestatem sanctae Mariæ* ». C'est le nom que l'on donnait alors, dans le Midi, à ces statues assises, inconnues dans le Nord, qu'on offrait sur les autels à la vénération des pèlerins. La Vierge de Clermont tenait l'enfant sur ses genoux et elle était assise sous un ciborium orné d'un cabochon de cristal. Les deux figures, celle de la Mère et celle du Fils, avaient été transformées en reliquaires : elles contenaient quelques cheveux de la Vierge, des parcelles de ses vêtements et du fameux pallium qu'elle avait fait elle-même. Ces premières statues étaient donc des espèces de châsses, et la vénération allait d'abord aux trésors qu'elles contenaient.

Si regrettable que puisse être la perte de la Vierge de Clermont, elle n'est pas irréparable, car il en subsiste des copies. Les églises de l'Auvergne et des régions voisines en conservent aujourd'hui un assez grand nombre; l'une d'elles se voit au Louvre. La Vierge auvergnate est une Vierge en bois ; elle n'a pas de couronne ; un voile enveloppe étroitement ses cheveux et lui donne cet air de gravité pudique qu'ont les Vierges de l'Orient. Elle siège sur un trône ajouré d'arcades. Son costume, sa pose solennelle, la gravité de l'enfant assis au milieu de sa poitrine, tout réveille le souvenir des modèles orientaux. Mais la grandeur de la Vierge byzantine est devenue ici une sorte de bonhomie rustique. Faites pour des paysans, perdues dans les chapelles de la montagne et de la forêt, ces Vierges ressemblent à de sérieuses paysannes. Elles sont ornées de toutes les vertus ; il ne leur manque que la beauté.

Toutes ces statues se ressemblent, et ces ressemblances sont telles qu'elles supposent l'imitation du même original. Cet original devait être tout particulièrement vénéré pour avoir été copié si fidèlement. On ne saurait le trouver ailleurs qu'à la cathédrale de Clermont. L'antique « Majesté de sainte Marie » fixa le type de la Vierge en Auvergne. Les copies n'en sont d'ailleurs pas aussi anciennes qu'on pourrait le croire ; aucune d'elles ne paraît antérieure au XIIe siècle. C'est le moment où le génie de la sculpture s'éveille dans toute la France. La sculpture monumentale, elle-même, s'inspira du vieux modèle : à Mozat, près de Riom, la Vierge sculptée au portail le reproduit.

Si vénérée que pût être la Vierge de Clermont, sa renommée ne dépassait guère l'Auvergne. Les fidèles les plus lointains qui lui rendissent un culte, les paysans du Bourbonnais, au nord, ceux du Velay, au sud, n'étaient guère qu'à deux ou trois jours de marche de son sanctuaire. C'est dans ces limites que se rencontrent ses statues. Les pèlerins n'emportaient que jusque-là son image ; plus loin, elle n'éveillait plus de souvenirs.

Il est curieux que le pèlerinage de Clermont ait donné un modèle à l'art et que celui du Puy ne lui ait presque rien inspiré. Pourtant la Vierge de Clermont n'est qu'une gloire locale, tandis que la Vierge du Puy fut célèbre dans la France entière. Elle le fut presque autant que Notre-Dame de Chartres. Pendant la semaine de l'Assomption les pèlerins affluaient à son sanctuaire : les rudes montagnes du Velay, les routes difficiles et peu sûres ne les arrêtaient pas. Dans la foule on distinguait les troubadours célèbres et les chevaliers illustres du Midi. Les poètes chantaient la Vierge, les chevaliers donnaient des tournois, et le roi de la fête portait un faucon sur le poing. « Porter le faucon au Puy » était dans le Midi un proverbe.

La vieille cathédrale est toujours là, antique témoin de ces fêtes oubliées. Dominée par un farouche rocher, mais dominant elle-même la ville du haut de son immense escalier, elle est un des plus beaux monuments du monde chrétien. Plus que tout autre, elle agit sur l'imagination par son mystère, par l'étrangeté de son décor à moitié arabe, par ses coupoles

orientales. Elle semble avoir été apportée d'un pays lointain dans ces montagnes. Ce charme d'étrangeté, les hommes d'autrefois le sentaient aussi bien que nous. Ils n'ont point osé l'imiter : à peine l'essaya-t-on une fois avec timidité, à Champagne, dans l'Ardèche. La cathédrale du Puy resta toujours unique et n'en fut que plus belle.

Y avait-il sur l'autel, dès le XIIe siècle, une sainte image de la Vierge vénérée des pèlerins? Nous l'ignorons. La fameuse Vierge noire du Puy, que la Révolution a détruite, n'y fut apportée qu'au XIIIe siècle ; saint Louis, qui l'avait reçue du Soudan, en avait fait présent à la cathédrale à son retour d'Égypte : ainsi le rapportait la tradition. Il est difficile de se faire une idée d'une statue que d'anciens dessins nous montrent revêtue d'une robe ; on ne voit que la tête noire de la mère et de l'enfant. L'étrangeté de l'œuvre paraissait justifier la tradition : cette Vierge basanée avait l'air de venir d'Égypte. D'anciens historiens de la cathédrale, hommes d'imagination, la faisaient remonter jusqu'à Jérémie.

Une pareille statue ne pouvait guère inspirer l'art si raffiné du siècle de saint Louis. Il ne serait pas impossible pourtant que quelques-unes de nos Vierges noires n'en fussent des imitations. Telle doit être l'origine de la Vierge noire de Moulins, de celle de Beaune et de beaucoup d'autres. La Vierge du Puy était trop célèbre pour n'avoir pas été reproduite, mais ces images de pure dévotion appartiennent à peine à l'histoire de l'art.

II

Il y avait en France beaucoup d'autres églises célèbres, où les fidèles venaient en foule vénérer les reliques d'un saint : Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Eutrope de Saintes, Saint-Léonard, Sainte-Foy de Conques, Saint-Pierre de Moissac, Saint-Gilles, Saint-Sernin de Toulouse. Chose curieuse, ces sanctuaires n'étaient pas isolés ; de grandes routes les unissaient entre eux et les pèlerins allaient de l'un à l'autre. Mais ils allaient bien plus loin. Ces grandes routes se rapprochaient en Gascogne pour traverser les Pyrénées ;

une fois les Pyrénées franchies, à partir de Puente la Reina, elles n'en faisaient plus qu'une seule : la route de Saint-Jacques de Compostelle. Ainsi, en France, toutes les voies de pèlerinage s'orientaient vers la Galice, toutes se dirigeaient, comme la voie lactée, vers Compostelle.

Ouvrons le Guide du pèlerin de Saint-Jacques, écrit au XIIe siècle ; nous y verrons que nos sanctuaires les plus fameux s'échelonnent sur quatre routes.

La première route venait de la Provence. C'est à Arles que le pèlerin s'arrêtait d'abord. Il y vénérait, près du Rhône, une haute colonne de marbre que le martyr saint Genès avait rougie de son sang. Il visitait ensuite les sept églises des Alyscamps qui s'élevaient au milieu des anciens tombeaux. Quiconque faisait dire une messe dans une de ces églises devait avoir pour défenseurs, au jour du Jugement, tous les justes ensevelis dans le cimetière. Après Arles, venait Saint-Gilles, où reposait un des plus illustres thaumaturges du monde chrétien. Les reliques de saint Gilles, ce solitaire venu jadis d'Athènes en Gaule, étaient contenues dans un magnifique sarcophage d'or. « C'est là, dit le Guide, que s'était couchée cette belle étoile de la Grèce », et sur la châsse on voyait briller les douze signes du zodiaque. De Saint-Gilles, en passant par Montpellier, on atteignait la fameuse abbaye de Saint-Guilhem du Désert, où Guillaume, le porte-étendard de Charlemagne, était venu finir ses jours dans la pénitence. On poursuivait son chemin par Toulouse, où l'on ne manquait pas de visiter la belle basilique élevée sur le tombeau de l'apôtre martyr, saint Sernin. De Toulouse, la route se dirigeait par Auch et Lescar vers les Pyrénées qu'elle franchissait au Somport; elle descendait en Espagne par Jaca et Puente la Reina [1].

La seconde route était celle des pèlerins de la Bourgogne et de l'est de la France. C'était la route des Cévennes, route périlleuse, où la cloche du monastère d'Aubrac guidait la nuit les voyageurs égarés. Elle passait par Notre-Dame du Puy et Sainte-Foy de Conques. La puissance de Sainte-Foy faisait de Conques le lieu des miracles; le passant, avant de

1. Nous complétons les indications du Guide des pèlerins, qui deviennent insuffisantes à partir de la Gascogne, par les travaux des érudits modernes.

s'éloigner, buvait à la source qui jaillissait devant la porte de l'église. La route atteignait enfin la plaine à Saint-Pierre de Moissac. De Moissac elle se dirigeait vers Lectoure et Condom, traversait les vieilles villes d'Eauze et d'Aire, riches en souvenirs, et aboutissait à Ostabat, au pied des montagnes.

La troisième route, qui était, elle aussi, celle des pèlerins de l'Est, n'est indiquée qu'à grands traits. Elle partait de la belle église de la Madeleine à Vezelay, où la pécheresse obtenait le pardon des pécheurs. Bien loin vers l'Ouest, elle atteignait Saint-Léonard dans le Limousin. Saint Léonard était le suprême espoir des prisonniers dans les ténèbres de leur cachot. Il en avait délivré un si grand nombre que son église était remplie de chaînes, de menottes et d'entraves : elles y étaient suspendues, au dedans et au dehors, comme des guirlandes. L'église de Saint-Front de Périgueux était une des stations de cette route. Aucun saint de France n'avait un plus beau tombeau que saint Front : il était circulaire comme celui du Seigneur. La route franchissait la Garonne à la Réole. Elle traversait Bazas, Mont-de-Marsan, Saint-Sever, Orthez, et rencontrait la route de Moissac à Ostabat.

La quatrième route partait d'Orléans. C'est là que, dans la cathédrale Sainte-Croix, le pèlerin pouvait voir le miraculeux calice de saint Euverte, ce calice que la main du Christ, apparaissant au-dessus de l'autel, avait un jour consacré. En suivant la Loire, le voyageur arrivait au sanctuaire de Saint-Martin de Tours, le lieu de pèlerinage le plus antique et le plus célèbre de la France. Il y avait sur cette route, qui traversait le Poitou et la Saintonge, des églises vénérées : Saint-Hilaire de Poitiers, avec le tombeau du grand docteur ; Saint-Jean d'Angely, où se conservait la tête de saint Jean-Baptiste, où un chœur de cent moines chantait jour et nuit les louanges du Précurseur; Saint-Eutrope de Saintes, grande basilique qu'emplissaient les malades; Saint-Romain de Blaye, où était enseveli le paladin Roland, « martyr du Christ »; Saint-Seurin de Bordeaux, où se voyait le cor d'ivoire du héros, fendu par la puissance de son souffle.

Après Bordeaux, on entrait dans le grand désert des Landes, contrée sauvage, où le voyageur qui s'écartait un

instant du sentier, enfonçait dans le sable jusqu'aux genoux. On se reposait à Belin ; là, un grand tombeau enfermait les corps des saints martyrs, Olivier, Gondebaud, Ogier le Danois, Arastain de Bretagne, Garin le Lorrain et de beaucoup d'autres guerriers de Charlemagne, tués en Espagne pour la foi du Christ. On traversait ensuite Labouheyre, Dax, Sorde. On atteignait enfin les Pyrénées à Ostabat, non loin du port de Cize. C'est là que se rencontraient les trois grandes routes de Saint-Jacques. Sur la montagne s'élevait une antique croix érigée, disait-on, par Charlemagne : le grand empereur y avait prié la face tournée vers Saint-Jacques de Compostelle. Les pèlerins l'imitaient, et chacun d'eux, auprès de la croix de pierre, plantait une petite croix de bois. Le port de Cize conduisait à Roncevaux, où passaient tous les pèlerins qui ne franchissaient pas les Pyrénées au Somport. Dans l'église de Roncevaux ils admiraient la pierre que Roland avait fendue avec son épée. Après avoir traversé le fameux champ de bataille, ils descendaient vers la Navarre : c'était la partie la plus dangereuse du voyage. Ils rencontraient des montagnards aux jambes nues, des hommes farouches qui portaient un court manteau noir orné de franges et des sandales de cuir velu ; ils avaient deux javelots à la main et un cor était suspendu à leur ceinture. Parfois ils poussaient un cri qui imitait le hurlement du loup ou le gémissement de la chouette et soudain des compagnons surgissaient à leur côté. C'étaient les Basques, le plus inhospitalier des peuples et le plus redoutable aux voyageurs. Ils parlaient un langage incompréhensible : ils appelaient le vin *ardum*, le pain *orgui*, l'eau *uric*, et le Guide, ici, donne quelques mots de cette langue sauvage.

Les deux routes des montagnes, celle du Somport et celle du port de Cize, se réunissaient à Puente la Reina, et à partir de là, une route unique conduisait par Estella, Burgos, Fromista, Carrion, Sahagun, Leon, Astorga, à Saint-Jacques de Compostelle. C'est à Monte San Marcos, que, dans le lointain, on apercevait pour la première fois les clochers de la basilique de Saint-Jacques. Celui qui les voyait le premier était proclamé *le roi* des pèlerins ; ce surnom passait du père au fils comme un titre de noblesse. Enfin, après des mois

de voyage, le pèlerin venait s'agenouiller au tombeau de l'apôtre.

Par quel miracle saint Jacques le Majeur, apôtre de la Palestine, décapité à Jérusalem, au témoignage de tous les anciens écrivains ecclésiastiques, pouvait-il être enseveli à l'extrémité de la Galice? Cette singulière tradition, comme l'a montré Monseigneur Duchesne, n'est pas très ancienne. Au VIIe siècle, un document apocryphe d'origine orientale affirme pour la première fois que saint Jacques le Majeur est venu évangéliser l'Espagne. De ce voyage les écrivains espagnols des premiers siècles, Paul Orose, Idace, Martin de Braga, si bien informés des antiquités religieuses de leur pays, ne savent rien.

Deux siècles passent, et la légende semblait devoir être à jamais stérile, lorsque, vers 830, le bruit se répandit que l'évêque d'Iria, Théodemir, venait de découvrir le tombeau de saint Jacques en Galice. Trente ans après, en 860, le martyrologe d'Adon, rédigé en France, admet, comme un fait certain, que l'apôtre Jacques repose à l'extrémité de l'Espagne, non loin de la mer. « Ses os sacrés, ajoute l'auteur, y ont été apportés de Jérusalem. »

C'est donc seulement vers le milieu du IXe siècle que l'Europe chrétienne commença à entendre parler du fameux tombeau de Compostelle. Les siècles suivants embellirent ces premiers récits un peu trop nus. On expliqua pourquoi le corps de saint Jacques avait été apporté de Jérusalem en Galice. Sept de ses disciples, qui avaient évangélisé l'Espagne avec lui, voulurent que ses reliques pussent y reposer, pour sanctifier à jamais la terre de son apostolat.

Au Xe siècle, le tombeau de saint Jacques commença à attirer les étrangers. Le plus ancien pèlerin français dont il soit fait mention, Gotescalc, évêque du Puy, fit le voyage en 951. Les pèlerins de Saint-Jacques étaient déjà nombreux au XIe siècle ; mais, au commencement du XIIe, leurs longs cortèges retardaient les voyageurs sur les routes. C'est alors que fut écrit à leur usage le *Livre de Saint Jacques*. Dans ce livre fameux, on leur raconte la translation des reliques de l'apôtre de Jérusalem en Galice, la découverte de son tombeau et les nombreux miracles dont il avait favorisé ses serviteurs. Mais ce n'est pas tout : la *Chronique de Turpin* est un des chapitres

du livre. Charlemagne et ses preux, vainqueurs des infidèles, y sont présentés comme les premiers pèlerins de Saint-Jacques. Enfin l'ouvrage se termine par le Guide du voyageur que nous venons d'analyser.

Le *Livre de Saint Jacques* a été composé en France. M. Bédier a montré qu'il était, suivant toutes les vraisemblances, l'œuvre des moines de Cluny. Aux arguments qu'il donne on peut en ajouter un autre qui me paraît avoir la force d'une preuve. Sur les quatre grandes routes de France qui conduisaient les pèlerins de Saint-Jacques vers les Pyrénées, il y avait, aux principales étapes, des monastères de l'ordre de Cluny : Saint-Gilles, Saint-Pierre de Moissac, la Madeleine de Vézelay, Saint-Jean d'Angely, Saint-Eutrope de Saintes. Les voyageurs eussent fort bien pu suivre d'autres routes : c'est de propos délibéré que l'auteur du Guide les dirige vers ces grandes abbayes affiliées à Cluny. De même en Espagne, les prieurés de l'ordre de Cluny s'échelonnaient sur la route de Compostelle : Saint-Jean de la Peña, près du col de Somport, Sainte-Colombe de Burgos, Saint-Zoïle de Carrion, Sahagun. Il n'y a point là de hasard. Nous commençons à entrevoir que ce sont les grands abbés de Cluny qui ont organisé, dès le XIe siècle, le pèlerinage de Saint-Jacques. Ils y ont vu le moyen le plus efficace de secourir les chrétiens d'Espagne dans leur éternelle croisade contre les Maures. Le pèlerin devenait sans peine un soldat. Le chevalier français, qui avait franchi les Pyrénées pour prier au tombeau de l'apôtre, restait en Espagne et combattait aux côtés du Cid. Ces barons français venaient de toutes les parties de la France ; toutefois les chevaliers bourguignons étaient plus nombreux que ceux des autres provinces : c'est qu'ils étaient enrôlés par Cluny.

La croisade fut toujours une des grandes pensées de Cluny. On le vit bien le jour où Urbain II, ancien moine clunisien, appela la France entière à la guerre sainte. Ce jour-là, le rêve séculaire de la grande abbaye fut réalisé. Mais les abbés de Cluny n'avaient pas attendu le concile de Clermont pour prêcher la croisade. De bonne heure ils s'émurent de la lutte grandiose que l'Espagne soutenait depuis tant de siècles contre les infidèles. Ils l'aidèrent de tout leur pouvoir ; ils enrôlèrent à son service nos plus hardis barons ; ils enrôlèrent

jusqu'aux anciens héros ; ils donnèrent Charlemagne et ses preux en exemple aux chevaliers. Dans l'intérêt de la guerre sainte, Cluny adopta jusqu'aux chansons de gestes que chantaient les jongleurs. Du pèlerinage de Saint-Jacques et de la guerre d'Espagne est née la *Chanson de Roland*.

III

C'est un vif plaisir pour le voyageur moderne qui parcourt la France de suivre un instant ces poétiques routes des pèlerins de Compostelle. Des noms antiques semblent lui tracer son chemin : il rencontre la croix de saint Jacques, la chaussée de saint Jacques, la porte de saint Jacques, la chapelle de saint Jacques. Ici, s'élevait l'hôpital, dédié le plus souvent à saint Jacques, mais parfois aussi à saint Christophe ou à saint Julien, patrons des voyageurs. Mais hélas ! presque tout le décor de la vieille route a disparu. On ne voit plus l'auberge, où se balançait « l'image du grand saint Jacques », ni, au bord du chemin, le petit oratoire dédié à l'apôtre. On ne voit plus la croix où le voyageur s'arrêtait pour prier et pour contempler, un instant, avec inquiétude les nuages qui montaient du côté du couchant. Çà et là, pourtant, apparaît un beau reste du passé. Près de Notre-Dame du Puy, on voit encore l'hôpital des pèlerins. Les deux chapiteaux romans du portail invitent toujours le voyageur à entrer sans crainte : sur l'un il reçoit le pain des mains de la charité « *Karitas* » ; sur l'autre, il est couché dans un lit et soigné avec sollicitude. A Pons, la route de Saint-Jacques passe sous une belle voûte du XIIe siècle, une sorte d'arc de triomphe qui introduisait dans l'hôpital ; des fers à cheval gravés sur la pierre sont les ex-voto du passant.

Mais c'est l'Espagne qui a conservé, sur la route de Saint-Jacques, le plus bel asile de pèlerins. L'Hôpital du Roi, fondé au XIIe siècle à l'entrée de Burgos, fut refait au XVIe. Il s'embellit alors pour accueillir le voyageur de toutes les grâces de la Renaissance.

D'innombrables monuments ont péri ; il en reste assez,

toutefois, pour que nous puissions affirmer que l'art du moyen âge a cheminé, lui aussi, sur les routes de Compostelle. C'est par ces routes que quelques-unes des créations des artistes se sont répandues.

On y rencontre d'abord un type nouveau de saint Jacques. Quand on arrive devant le portail méridional de Saint-Sernin, à Toulouse, on remarque dans la partie haute un grand bas-relief qui représente saint Jacques. Le nom de l'apôtre est inscrit autour de son nimbe. Il porte le livre des évangiles, debout entre deux troncs d'arbre ébranchés. On se souvient que Saint-Sernin était une des étapes de la route de Compostelle, et l'idée se présente aussitôt à l'esprit que ce saint Jacques de Toulouse annonçait au pèlerin le lointain saint Jacques de la Galice. L'hypothèse se change en certitude, quand on étudie la *Puerta de Platerias*, le Portail des Orfèvres, à Santiago de Compostelle. On y découvre dans les parties hautes, parmi beaucoup d'autres bas-reliefs appliqués au mur, une figure de saint Jacques pareille à celle de Toulouse. L'apôtre porte le livre et il est debout entre deux troncs d'arbre ébranchés que le Guide du XIIe siècle appelle des cyprès. Les ressemblances s'étendent au détail : à Compostelle comme à Toulouse, saint Jacques a son nom gravé sur son nimbe. Un premier regard jeté sur le Portail des Orfèvres éveille le souvenir des monuments du midi de la France ; un examen plus attentif démontre, comme on le voit, qu'il n'a pu être décoré que par des sculpteurs venus de Toulouse.

Nous avons là la première image de saint Jacques créée par le pèlerinage, au commencement du XIIe siècle. Elle n'est pas très caractéristique encore ; cependant les deux mystérieux cyprès lui donnent une physionomie à part.

Mais bientôt les pèlerins vont façonner leur saint. Quand ils avaient prié au tombeau de l'apôtre, s'ils sortaient de la basilique par la porte du nord, qu'on appelait la porte de France, ils se trouvaient dans un vaste parvis. Là, près d'une magnifique fontaine qui passait pour la plus belle du monde chrétien, des marchands étalaient des courroies, des panetières, de petits barils de vin, des plantes médicinales. Mais ce que les voyageurs achetaient de préférence, c'étaient les belles coquilles, régulières comme une œuvre d'art, qu'on

recueillait sur les plages de la Galice. Elles furent, dès le XIIe siècle, la marque distinctive du pèlerin de Saint-Jacques. Au retour, il les attachait fièrement à sa panetière, et cet emblème sacré le rendait inviolable. Qui eût osé porter la main sur le pèlerin de Saint-Jacques? De terribles récits avaient appris à tous comment l'apôtre savait punir les coupables.

Dans les premières années du XIIIe siècle, la panetière timbrée de la coquille était devenue comme le blason du pèlerin de Saint-Jacques. C'est alors que saint Jacques lui-même en fut revêtu, et, chose bien digne de remarque, c'est sur une des routes de Compostelle que nous le rencontrons pour la première fois avec cet attribut. Les voyageurs qui venaient de la France du Nord, arrivés à Blaye, s'embarquaient souvent pour Bordeaux ; mais souvent aussi, au lieu de remonter la Gironde, ils la descendaient jusqu'à Soulac. Ils y étaient attirés par le légendaire tombeau de sainte Véronique. De Soulac, la route se dirigeait droit vers le Sud, parallèlement à l'Océan; elle longeait les sauvages étangs des Landes, puis elle pénétrait dans des solitudes où l'on n'entendait plus que le cri des oiseaux de mer. On rencontrait de distance en distance des villages, qui étaient des lieux d'asile au milieu des sables : Biscarosse, Mimizan, Bias, Saint-Julien; c'est ainsi que l'on arrivait à Bayonne. La vieille église de Notre-Dame de Mimizan a presque complètement disparu aujourd'hui. Cependant on voit encore, réunis sous le clocher, les restes de ses deux portails : près d'un Christ en majesté, s'alignent des figures d'apôtres. Si rude qu'elle soit, l'œuvre a quelques-uns des caractères de l'art du XIIIe siècle. Toutefois, certains traits archaïques surprennent : un des apôtres a les jambes croisées, comme les apôtres de la vieille école toulousaine. Il en faut conclure que les apôtres de Mimizan sont des premières années du XIIIe siècle. S'il en est ainsi, nous avons à Mimizan une des plus anciennes statues de saint Jacques le Majeur représenté avec la panetière ornée de la coquille. N'est-il pas intéressant de rencontrer sur la route des pèlerins ce saint Jacques pareil aux pèlerins eux-mêmes? A partir de ce moment, la coquille ne disparaîtra plus de la panetière ou de la tunique de l'apôtre; elle deviendra son attribut ordinaire.

Mais ce n'est pas tout. Le saint Jacques de Mimizan porte à la main un bâton, et ce trait le rapproche encore du pèlerin qui passe sur la route. C'est à Compostelle que l'apôtre fut représenté pour la première fois le bâton à la main. On le voit avec le bâton au trumeau du Portail de la Gloire, œuvre magnifique, achevée en 1183 par maître Mathieu. Ce bâton semble être à la fois celui du missionnaire et celui de l'évêque. La cathédrale de Compostelle conserve encore aujourd'hui le bâton de saint Jacques, enfermé dans un étui de métal : jadis les pèlerins en touchaient l'extrémité. Des légendes le rendaient plus vénérable encore : un vitrail de Chartres, aujourd'hui détruit, représentait Jésus-Christ en personne remettant le bourdon à saint Jacques. Il n'est donc pas surprenant de voir de bonne heure ce fameux bâton aux mains de l'apôtre. Mais, chose curieuse, c'est encore sur les routes de pèlerinage que nous le rencontrons. Il ne l'a en effet, ni au portail méridional de Chartres, ni au portail septentrional de Reims, ni au grand portail d'Amiens, mais il l'a déjà à Mimizan. Il l'a à Burgos, au portail du Sarmental, belle œuvre de la première partie du XIIIe siècle. Saint Jacques, enveloppé d'un grand manteau, appuyé des deux mains sur son haut bâton, ressemble au pèlerin qui se repose un instant avant de reprendre son voyage. A Bayonne, à l'extrémité de la route des Landes, nous retrouvons encore saint Jacques le bâton à la main. Nous le retrouvons pareil à Saint-Seurin de Bordeaux, étape fameuse des pèlerins du Nord. Nous le retrouvons enfin à la Grande Sauve. Longtemps le monastère de la Grande Sauve, en Guyenne, fut le point de départ des pèlerins de ces régions. C'est là qu'ils recevaient l'absolution de leurs péchés et qu'ils faisaient bénir leur bâton de voyage avant de partir pour Compostelle. Par des chemins de traverse, ils rejoignaient la route de Bordeaux à Mont-de-Marsan, ou, s'ils le préféraient, la route de Mimizan à Bayonne. L'église principale de la Grande Sauve est aujourd'hui à moitié détruite, mais la petite église Saint-Pierre subsiste. Son chevet est décoré de plusieurs statues du XIIIe siècle, parmi lesquelles on remarque saint Jacques. Il a le bâton à la main et porte en sautoir la panetière ornée de coquillages.

Ainsi le bâton de Compostelle devint petit à petit un des

attributs de saint Jacques. Certaines images que les pèlerins voyaient dans la basilique eurent aussi à la longue leur influence sur l'art. A Compostelle, les anciennes représentations de saint Jacques sont étrangement solennelles. Il est assis, comme un souverain, au trumeau du Portail de la Gloire. Il était assis encore au ciborium qui s'élevait, au XIIe siècle, au-dessus de son tombeau. Aujourd'hui la statue de l'apôtre qui s'offre sur le grand autel à la vénération des fidèles est une statue assise. Cette statue peinte et revêtue d'une pèlerine d'argent est fort difficile à dater. Certains érudits espagnols veulent qu'elle soit du temps de saint Ferdinand, c'est-à-dire du XIIIe siècle. Si elle est plus récente, elle reproduit à n'en pas douter un ancien modèle. Cette attitude hiératique nous reporte au XIIe siècle.

Or, au commencement du XIVe siècle, on voyait à Paris, sur l'autel de l'église Saint-Jacques des Pèlerins, une statue assise de l'apôtre. Elle était l'œuvre de Guillaume de Heudicourt, qui, chose étrange, l'avait sculptée dans un bateau sur la Seine. Du bateau elle avait été portée en procession jusqu'à l'église. Nous devinons là le désir de rappeler symboliquement l'arrivée du corps de saint Jacques en Espagne, et le transport de ses reliques du rivage de la mer à Compostelle. Cette œuvre si intéressante a malheureusement disparu ; mais le musée de Beauvais conserve un saint Jacques de la même époque qui peut nous en donner une idée. Assis, comme le saint Jacques de Paris, le saint Jacques de Beauvais était, sans aucun doute, placé sur un autel. Il s'inspirait évidemment de la statue de Compostelle, mais la solennité hiératique de l'original s'était ici métamorphosée en noblesse.

Jusqu'au XVIe siècle, on retrouve des images de saint Jacques assis qui perpétuent le souvenir d'une statue vénérée.

C'est à Compostelle encore que nous voyons apparaître, dès le XIIe siècle, un épisode de la légende de saint Jacques qui eut une longue fortune. Une des portes de la basilique nous montre, dans son tympan, l'apôtre à cheval, tenant d'une main une épée, de l'autre une bannière. On racontait, en effet, qu'en 834, pendant la bataille de Clavijo, don Ramire reconnut dans la mêlée saint Jacques monté sur un cheval blanc. Il le vit, l'épée à la main, mettre en déroute

les infidèles en brandissant son étendard. Ces apparitions se renouvelèrent dans d'autres rencontres, si bien que l'apôtre, métamorphosé en chevalier, devint le champion de l'Espagne. On l'appela le « matamoro », le tueur de Maures.

Il sembla naturel de représenter saint Jacques sous l'aspect d'un soldat, dans une église où le pèlerin devenait souvent un croisé. La légende, toutefois, resta longtemps enfermée en Espagne : il serait intéressant de l'y suivre. La France en préféra une autre : elle représenta saint Jacques apparaissant à Charlemagne et montrant au grand empereur le chemin de la Galice. Ce fut seulement à la fin du moyen âge que l'on vit apparaître dans nos vitraux saint Jacques chargeant les infidèles à la bataille de Clavijo. Déjà moins fréquenté, le vieux sanctuaire agissait encore sur l'art.

IV

Ainsi s'enrichit peu à peu l'iconographie de saint Jacques. Mais le pèlerinage de Compostelle eut sur l'art une autre sorte d'influence qu'il faut brièvement indiquer ici. Il propagea un admirable type d'église.

On rencontre, en effet, sur les routes des pèlerins plusieurs grandes basiliques qui se ressemblent. Voici, sur la route du Languedoc, Saint-Sernin de Toulouse, une des plus magnifiques églises romanes de la France. Il y a un profond passé dans cette belle église de Saint-Sernin. Le chœur est plus vieux que la première croisade, plus vieux que la *Chanson de Roland*. Quand s'élevèrent les colonnes du sanctuaire, le Cid était encore vivant.

Où réside l'originalité de Saint-Sernin? Dans le chœur d'abord, entouré d'un beau déambulatoire sur lequel s'ouvrent des chapelles rayonnantes ; dans le transept ensuite, si large qu'il a reçu comme une nef des bas-côtés surmontés d'une tribune ; dans la nef enfin, que de doubles bas-côtes accompagnent, que de vastes tribunes éclairent d'un jour diffus. Ce clair-obscur fait paraître plus légère la voûte en berceau, où ne s'ouvre aucune fenêtre. A l'extérieur, le crescendo

des chapelles rayonnantes, du chœur et enfin du haut clocher s'élevant au carré du transept donne au chevet un admirable élan.

Suivons maintenant la route du Puy à Moissac : à Sainte-Foy de Conques nous retrouvons Saint-Sernin. Au lieu d'être, comme la basilique de Toulouse, bâtie en briques roses dont la couleur enchante sous ce ciel lumineux, l'église de Conques est bâtie en pierres. Fille d'une âpre contrée, elle semble plus rude. Mais il ne faut pas s'arrêter aux apparences; on retrouve, à Conques, tout ce qui fait l'originalité de Saint-Sernin : le déambulatoire à chapelles rayonnantes, le vaste transept avec ses bas-côtés, la nef avec ses tribunes [1]. C'est le même plan, la même élévation, la même silhouette extérieure.

Nous voici maintenant sur la route de Vézelay à Saint-Léonard et à Périgueux. Limoges était une des étapes de cette route : on voit encore au musée le tombeau de deux époux qui allaient à Compostelle et qui moururent à Limoges. Les pèlerins ne manquaient pas de s'y arrêter pour prier au tombeau de saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine. L'église de Saint-Martial de Limoges, détruite pendant la Révolution, ne nous est connue que par d'anciens plans et d'anciens dessins. C'en est assez pour que l'on puisse affirmer que Saint-Martial ressemblait trait pour trait à Sainte-Foy de Conques et à Saint-Sernin de Toulouse.

Allons tout droit à l'extrémité du chemin. Qu'est-ce que la fameuse basilique de Saint-Jacques de Compostelle? Une église dont le plan est presque exactement celui de Saint-Sernin de Toulouse. L'élévation est pareille, les dimensions des deux édifices sont elles-mêmes à peu près identiques; si Saint-Jacques avait, comme Saint-Sernin, des bas-côtés doubles, les deux plans pourraient se superposer.

Toutes ces basiliques ont été entreprises au XIe siècle à peu d'années de distance. L'église de Sainte-Foy de Conques fut commencée sous l'abbé Odolric vers 1050; celle de Saint-Martial de Limoges sous l'abbé Adémar vers 1063; celle de Saint-Jacques de Compostelle entre 1075 et 1078 ; celle de

1. Il n'y a qu'une différence : la nef de Conques a des bas-côtés simples au lieu d'avoir des bas-côtés doubles.

Saint-Sernin de Toulouse vers la même époque, car en 1096 le pape Urbain II put en consacrer le chœur.

Où est né ce type d'église, le plus grandiose que l'âge roman ait conçu? Où est l'église-mère? Il y a, dans le Guide du pèlerin du XIIe siècle, une phrase qui est un trait de lumière. On y lit ceci : « Sur le tombeau de saint Martin de Tours s'élève une vaste basilique construite avec un art admirable : *elle ressemble à celle de Saint-Jacques.* » Ainsi l'auteur du Guide avait remarqué que Saint-Martin de Tours ressemblait à Saint-Jacques de Compostelle. On peut se fier à son coup d'œil, car maints passages de son livre prouvent qu'il savait voir. Il semble insinuer que Saint-Jacques est le modèle et Saint-Martin la copie ; mais, en cela, il se trompe, car c'est le contraire qui est vrai.

En détruisant Saint-Martin de Tours, la Révolution française a fait disparaître un de ces monuments-types qui expliquent toute une architecture. Dès le Ve siècle, la basilique de Saint-Martin fut le centre religieux de la Gaule : elle resta celui de la France pendant tout le haut moyen âge. Le sanctuaire de Tours fut pour nos ancêtres ce que le temple de Delphes fut pour les Grecs ; on venait demander à saint Martin non seulement des guérisons mais des oracles. Son église, réédifiée plusieurs fois, resta pendant des siècles la plus belle de toutes.

Un plan levé au moment de la destruction de la basilique, une vue des nefs en ruines dessinée en 1798, voilà, avec deux tours encore debout, tout ce qui nous reste aujourd'hui de Saint-Martin. Il suffit d'étudier un instant ce plan, pour reconnaître que le vieil auteur du Guide des pèlerins avait raison. Voici, comme à Saint-Jacques de Compostelle, le chœur avec son déambulatoire et ses cinq chapelles rayonnantes ; voici, comme à Saint-Jacques, le transept pareil à une nef avec ses bas-côtés ; quant à la nef elle-même, c'est celle de Saint-Sernin de Toulouse, car elle a des bas-côtés doubles. L'examen du médiocre dessin qui représente les ruines nous apporte de nouvelles certitudes. La nef avec ses arcades en plein cintre, sa haute tribune romane rappelle de tout point celle de Saint-Sernin ou celle de Saint-Jacques. Le transept à moitié démoli nous laisse voir, comme dans une coupe d'archi-

tecture, ses bas-côtés et les tribunes qui les surmontent. Il devient évident pour nous que Saint-Martin de Tours ressemblait aux autres grandes églises des routes de Saint-Jacques.

Mais quelle était la date de l'église Saint-Martin? Quelques archéologues ont pensé qu'elle avait été reconstruite après l'incendie de 1202. Notre dessin prouve le contraire. Tout le corps de l'édifice fut conservé, on se contenta de refaire les voûtes. La nef romane reçut alors une voûte gothique, une voûte à croisée d'ogives soutenue par des arcs-boutants. Ce fut alors que des fenêtres furent ouvertes dans la nef. Ce fut alors aussi que fut agrandi le déambulatoire avec ses chapelles rayonnantes. Les fouilles de 1886 ont fait retrouver l'ancien ; moins vaste, il avait la forme et les dimensions du déambulatoire de Saint-Sernin de Toulouse et de Saint-Jacques de Compostelle.

L'église Saint-Martin dont nous avons le plan et le dessin est, j'en suis convaincu, celle que le trésorier Hervé fit reconstruire de 997 à 1014. Elle a pu être retouchée au cours du XIe siècle, à la suite d'incendies partiels, mais ses grandes lignes ne changèrent pas. Il est même probable que la basilique d'Hervé reproduisait la forme d'une basilique antérieure, car, sous le déambulatoire à chapelles rayonnantes d'Hervé, on en a retrouvé un autre beaucoup plus antique. De même le transept à bas-côtés et à tribunes qui date du temps d'Hervé reproduisait probablement un transept pareil, mais beaucoup plus ancien, car cette belle disposition du transept à collatéraux surmontés de tribunes remonte jusqu'aux premiers siècles du christianisme. La basilique de Saint-Menas, récemment découverte dans la Basse-Égypte, en a fourni un exemple qui est du temps de l'empereur Arcadius.

On ne s'étonne nullement de voir apparaître ces grandes conceptions à Saint-Martin de Tours, c'est-à-dire dans la plus antique et la plus belle de toutes les églises de pèlerinage de France. Elles convenaient à une basilique qui recevait des milliers de pèlerins. Les doubles bas-côtés de la nef, ceux du transept, divisaient la foule, y introduisaient l'ordre, tandis que le déambulatoire lui permettait de faire le tour du saint tombeau. C'est donc le sanctuaire de Saint-Martin qui a été le

modèle de toutes les églises de la route de Compostelle. On jugeait qu'on ne pouvait rien inventer de plus parfait.

Ces imitations de Saint-Martin étaient plus nombreuses que nous ne pensons. Des fouilles faites, il y a quelques années, ont fait retrouver le plan de la nef et du transept de la cathédrale romane d'Orléans. La nef a de doubles bas-côtés et les transepts des collatéraux, comme la nef et les transepts du Saint-Martin d'Hervé. Les deux édifices étaient presque contemporains. Des fouilles nouvelles nous rendront peut-être un jour le plan du chœur de la cathédrale d'Orléans : on peut annoncer d'avance, je crois, qu'il apparaîtra avec un déambulatoire et des chapelles rayonnantes. Dès maintenant nous devinons que la cathédrale d'Orléans, station de la route de Saint-Jacques, était de la famille des grandes églises de pèlerinage.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher tout ce que l'architecture romane doit à Saint-Martin de Tours. Qu'il me suffise de dire que les belles églises romanes de l'Auvergne en dérivent suivant toutes les vraisemblances, et que la magnifique église de Cluny en reproduisait maint détail. Mais nous ne voulons parler ici que des églises de pèlerinage. Ces belles basiliques, dressant leurs silhouettes pareilles de Saint-Martin de Tours à Saint-Jacques de Galice, font merveilleusement comprendre que les chemins de Compostelle ont été les grandes routes de l'art.

On le sent bien vivement en Espagne, car on y retrouve aux principales étapes de la route de Saint-Jacques la sculpture romane de la France.

Quand on descend par le col de Somport, on rencontre des chapiteaux toulousains à Saint-Juan de la Peña et à Jaca ; quand on descend par Roncevaux, on en rencontre à Pampelune. Les deux routes se réunissent à Puente la Reina où l'on retrouve l'art de la France. On le retrouve presque à chaque étape : aux beaux bas-reliefs de l'église d'Estella, aux chapiteaux de Fromista, à la façade de Carrion, au bas-relief de l'église clunisienne de Sahagun[1], au portail de San-Isidro de Leon, où l'on reconnaît l'art de Toulouse et de Saint-Bertrand de Comminges. On le retrouve enfin à l'extrémité

1. Aujourd'hui au musée de Madrid.

de la route à Saint-Jacques de Compostelle. Les artistes qui couvrirent de bas-reliefs les portails latéraux de la basilique venaient tous de France. La plupart d'entre eux avaient fait leur apprentissage dans les ateliers de Toulouse et de Moissac. La route de Saint-Jacques fut pour l'Espagne la route de la civilisation. C'est par là que lui arrivait ce que la France produisait de plus raffiné : la poésie, l'art, l'orfèvrerie, les émaux de Limoges. C'est par cette route aussi, d'ailleurs, que l'Espagne fit pénétrer chez nous les œuvres de son génie. L'admirable Apocalypse de Saint-Sever (à la Bibliothèque nationale) reproduit les Apocalypses de l'Espagne. L'abbaye de Saint-Sever, où elle fut enluminée, est en France une des stations de la route de Saint-Jacques.

Mais il est un fait, qui n'a jamais été remarqué, et qui est bien plus curieux encore.

La grande sculpture du XIIIe siècle, cet art magnifique dont on suit tous les progrès, de Chartres à Paris, de Paris à Amiens, d'Amiens à Reims, demeura pendant quelques années inconnue du midi de la France. Quand elle y pénétra ce fut par la route de Saint-Jacques.

Au sud de la Loire, c'est à Poitiers qu'on rencontre d'abord la sculpture du XIIIe siècle. Les trois portails de la cathédrale n'ont pas la perfection des grands ensembles de l'Ile-de-France ou de la Champagne, mais ils les imitent. Autour du Christ-juge, la Vierge, saint Jean et les anges, sont disposés exactement comme à Notre-Dame de Paris. Mais au tympan voisin, l'histoire de saint Thomas a été racontée par un artiste qui connaissait Reims : ses personnages sveltes retiennent quelque chose de l'élégance champenoise.

A Bordeaux, on retrouve l'art du Nord. La cathédrale et l'église Saint-Seurin nous montrent toutes les deux le Jugement dernier. Le tympan de la cathédrale est d'une admirable noblesse; c'est l'œuvre d'un artiste fidèle aux grandes traditions de Chartres, de Paris, d'Amiens; ses anges semblent des figures du Ve siècle athénien. Le sculpteur de Saint-Seurin est au delà de ce point de perfection. Il connaissait Paris, dont il imita le Jugement dernier, mais il avait été séduit bien plus encore par la richesse de l'art champenois. Il reproduisit, au-dessous du tympan, les feuillages décoratifs de la cathédrale de Reims.

Au delà de Bordeaux, la route de Saint-Jacques nous amène à Dax : nous y retrouvons la sculpture du Nord. Le portail de l'ancienne cathédrale est encore consacré au Jugement dernier. Cet hymne à la vie éternelle et à l'éternelle Justice éclate tout le long de la route des pèlerins. Le portail de Dax a une ampleur qui étonne : il a six rangs de voussures, comme les grands portails de Notre-Dame de Paris, d'Amiens, de Bourges. Le sculpteur connaissait ces nobles modèles, mais il les a imités sans servilité. Tout en s'inspirant de la composition du maître de Paris (la plus heureuse de toutes), il a disposé les personnages autour du Christ-juge avec une liberté jusque-là sans exemple [1]. Mais dans le détail de son œuvre, il n'est rien qui ne se retrouve ailleurs.

La route des dunes et des étangs doublait, nous l'avons vu, la route de Bordeaux à Dax ; cette route, voisine de la mer, aboutissait à Bayonne. Or, la cathédrale de Bayonne nous montre encore deux beaux portails du XIIIe siècle, qui s'ouvrent aujourd'hui dans une sacristie. On y voit la Vierge, et on y voit le Christ-juge ; des figures d'apôtres sont debout dans les ébrasements. Ces élégantes statues, avec leurs têtes doucement inclinées, nous disent les origines de l'artiste. Il avait vu Reims, il avait été initié à cet art charmant, qui métamorphose l'antique gravité en liberté et en grâce. Il n'avait pas la suprême élégance de ses maîtres, mais il avait retenu quelque chose de leurs leçons.

Deux autres routes traversaient la Gascogne et se réunissaient à Ostabat : celle de la Réole à Bazas et Mont-de-Marsan, et celle de Moissac à Lectoure, Eauze et Aire. Sur ces deux routes ont passé et se sont arrêtés les sculpteurs du Nord.

Trois portails du XIIIe siècle s'ouvrent dans la façade de la cathédrale de Bazas. Dans ce lointain Midi, on croit retrouver une église de la France septentrionale. Les principaux thèmes sont ceux qu'avaient créés les artistes du domaine royal : Jugement dernier, Couronnement de la Vierge. Dans la scène du Jugement dernier, la Vierge, saint Jean et les anges sont rangés aux côtés du juge, dans l'ordre où on les voit au tympan d'Amiens. Mais, à Bazas, l'imitation ne va pas sans quelque gaucherie.

1. La figure du Christ a disparu.

A Aire sur l'Adour, nous retrouvons le Jugement dernier. A quelque distance de l'ancienne cathédrale, sur la colline, s'élève l'église du Mas-d'Aire. Les pèlerins ne manquaient pas de s'y rendre pour prier devant l'antique sarcophage qui contenait les restes de la martyre sainte Quitterie. C'est pourquoi ce fut le portail de l'église du Mas qui fut décoré au XIIIe siècle et non celui de la cathédrale. On y voit, comme à Bazas, comme à Bordeaux, la grande scène du Jugement dernier traitée suivant les traditions de l'art du Nord.

Nos sculpteurs ne se sont pas arrêtés aux Pyrénées; ils les ont franchies avec les pèlerins. Il y a, en Espagne, deux églises où l'on retrouve la sculpture française du XIIIe siècle dans toute sa pureté : ce sont les cathédrales de Burgos et de Léon. Elles sont toutes les deux sur la route de Saint-Jacques.

A Burgos, le portail du Sarmental est une œuvre de la première partie du XIIIe siècle. Le Christ en majesté et les apôtres assis à ses pieds rappellent, par leur style sévère, l'art encore si grave de Notre-Dame de Paris. Mais le charmant portail intérieur, sculpté vers 1260, s'apparente à l'art de Reims. L'ange aux grandes ailes, qui assiste au baptême de Jésus-Christ, et les sveltes figures qui l'acompagnent, ont une grâce toute nouvelle. C'est cette grâce champenoise qui fit, vers 1250, la conquête de l'art français.

Rien n'est plus complexe que l'art de la cathédrale de Léon ; on y retrouve des réminiscences de Chartres, de Paris, de Reims. Le tympan consacré à la Mort et au Couronnement de la Vierge est une imitation libre de l'admirable tympan de Notre-Dame de Paris. La copie, d'ailleurs, est fort au-dessous de l'original. Le groupe principal du Jugement dernier rappelle encore celui de Notre-Dame de Paris, mais le linteau consacré aux félicités des élus est une merveille de poésie. C'est l'œuvre d'un artiste créateur qui s'était formé à Reims: la sveltesse des figures, le léger sourire qui éclaire les visages, disent clairement les origines de l'artiste. De beaux feuillages décoratifs couvrent la pierre, comme au portail intérieur de la cathédrale de Reims. L'art plus austère de Chartres se retrouve aussi à Léon : une statue de sainte, la main levée, reproduit la sainte Modeste du porche septentrional de Chartres.

Après cette brève analyse, que nous ne saurions pousser plus loin ici, il paraîtra évident qu'à partir de la Loire la sculpture du XIIIe siècle s'échelonne le long des routes de Saint-Jacques. De Poitiers à Burgos et à Léon, c'est toujours sur l'une de ces routes que se rencontrent les grands portails sculptés.

Ainsi, depuis le XIIe siècle, les artistes ont sans cesse accompagné les pèlerins. Ils étaient peut-être eux-mêmes des pèlerins, s'en allant, comme les autres, à Compostelle demander le pardon de leurs péchés ; — au retour, ils offraient leurs services dans les chantiers des cathédrales.

V

Les jongleurs, eux aussi, accompagnaient les pèlerins. On les rencontrait non seulement sur les routes de Saint-Jacques, mais auprès de tous les sanctuaires, de toutes les abbayes qui attiraient les foules. C'est devant la porte de l'église qu'ils chantaient les héros : Charlemagne, Roland, Olivier, Ogier le Danois, Renaud de Montauban. Se peut-il que ces légendes, si intimement liées aux pratiques de la dévotion populaire, n'aient laissé aucune trace dans l'art religieux? et la France n'a-t-elle pas, comme l'Italie, accueilli l'épopée dans le sanctuaire?

Ce qu'on peut affirmer d'abord, c'est que certains récits légendaires, conservés dans les abbayes, ont inspiré à la fois les artistes et les poètes. Peu de lieux au monde ont contenu plus de poésie que les abbayes de la France d'autrefois. Tout, dans ces vieilles églises, parlait à l'imagination : d'antiques légendes, le souvenir des anciens rois et des anciens héros ; ici, les bracelets de Waifer donnés par Pépin le Bref, là, le bouclier de Guillaume-au-court-nez suspendu près de l'autel ; des tombeaux s'élevant au-dessus des dalles, des vitraux pleins d'émouvantes histoires, des trésors plus riches que ceux des empereurs, enfin des reliques qui faisaient des miracles. L'abbaye elle-même, avec sa règle, ses moines disciplinés comme des soldats, ses chants alternés, était une poésie vivante. On comprend que nos poètes y aient reçu

ce brusque choc de l'émotion qui fait naître les grandes œuvres.

L'abbaye de Ferrières, dans le Gâtinais, était une des plus vieilles abbayes de France. Une antique légende y avait fait naître un pèlerinage. On racontait que les trois apôtres de Sens, saint Savinien, saint Potentien et saint Altin, se trouvant dans ce lieu, alors désert, y avaient eu une vision. La Vierge leur était apparue portant l'enfant nouveau-né et telle qu'elle était dans l'étable de Bethléem. Une chapelle élevée à cet endroit à Notre-Dame de Bethléem, et enfermée bientôt dans les murs du monastère, y attira les pèlerins pendant des siècles. Les rois venaient à Ferrières. Un récit du vieux chroniqueur appelé l'Astronome limousin rapportait que Pépin le Bref, se trouvant à Ferrières, y avait mis aux prises un lion et un taureau. La lutte se prolongeant : « Qui de vous, avait-il dit à ses leudes, aura le courage de mettre fin au combat? » Comme nul ne répondait, il s'élança dans l'arène et trancha la tête du lion et du taureau. Cette légende, digne de l'épopée, et qu'on y verra bientôt entrer, était connue sans aucun doute des pèlerins de Ferrières. Les artistes ne l'ont pas oubliée.

Deux portes donnent accès dans l'église. L'une d'elles est murée ; c'est la porte papale, qui ne s'ouvrait que pour le souverain pontife. Il y a bien des années que la porte est fermée, car, depuis le temps de saint Louis, le pape n'est pas revenu à Ferrières. Deux chapiteaux historiés décorent cette porte d'honneur. L'un représente un roi, l'épée à la main, combattant contre un lion ; l'autre, des spectateurs qui semblent contempler la lutte. Au portail d'une autre église une pareille scène pourrait passer pour une simple fantaisie d'artiste ; ici, on n'en saurait douter, elle a un sens précis. Nous avons sous les yeux la légende de Pépin sculptée vers la fin du XIIe siècle. L'art a devancé la poésie, car le récit du combat de Pépin et du lion ne se rencontre qu'au XIIIe siècle dans un épisode de *Berte*. Ainsi, les moines, gardiens des vieux souvenirs, n'hésitaient pas à faire représenter au portail de leur église ce qu'ils regardaient comme de l'histoire.

De toutes les abbayes de France, Saint-Denis était la plus riche en grands souvenirs. Au commencement du XIIe siècle,

ses moines l'enrichirent encore de nouvelles merveilles. Sous le titre de *Descriptio* ils racontèrent l'histoire de quelques-unes de leurs reliques. Ils apprirent aux pèlerins que le bois de la croix, le clou de la Passion et la couronne d'épines, qu'on présentait à leur vénération, avaient été rapportés de Constantinople par Charlemagne lui-même. L'empereur Constantin, disait la *Descriptio*, averti par un songe, avait envoyé à Charlemagne des messagers porteurs d'une lettre. Il le suppliait de venir au secours des chrétiens chassés de Jérusalem par les infidèles. Charlemagne avait aussitôt rassemblé une armée et délivré la Terre Sainte. A son retour de Jérusalem, il s'arrêta à Constantinople, et c'est alors que l'empereur d'Orient, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui offrit ce qu'il avait de plus précieux : les reliques de la Passion. Ces insignes reliques, rapportées par Charlemagne, furent conservées dans l'église d'Aix-la-Chapelle, jusqu'au jour où Charles le Chauve en fit présent à l'abbaye de Saint-Denis.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que ce récit est une pure fiction ; mais la légende est souvent plus féconde que l'histoire. C'est ce petit roman qui a fait naître, on le sait, la chanson du *Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem*[1]. L'épopée était récitée par les jongleurs, à Saint-Denis même, pendant les quinze jours que durait l'exposition des reliques et la foire du Lendit. En même temps, la *Descriptio* donnait naissance à une œuvre d'art. L'abbé Suger, adoptant un récit si honorable pour son abbaye, fit représenter dans un vitrail l'histoire du voyage de Charlemagne. Le vitrail n'existe plus aujourd'hui, mais Montfaucon en a reproduit deux panneaux dans ses *Monuments de la Monarchie française :* des inscriptions les accompagnent. L'un représente les envoyés de Constantin devant Charlemagne : l'empereur les accueille assis sur son trône dans son palais de Paris. L'autre nous montre la rencontre des deux empereurs aux portes de Constantinople : Constantin s'avance au-devant de Charlemagne victorieux et lui prend la main. On voyait ensuite, on n'en saurait douter, Constantin donnant les reliques à Charlemagne et

1. Il faut lire sur ce sujet le tome IV des *Légendes épiques* de Joseph Bédier.

Charlemagne les déposant sur l'autel d'Aix-la-Chapelle. Car ce que nous n'avons plus aujourd'hui à Saint-Denis, nous l'avons à Chartres. Toute la partie basse, en effet, du fameux vitrail de Roland raconte l'histoire du voyage de Charlemagne en Orient, et la raconte d'après le vitrail de Saint-Denis : les analogies entre les deux œuvres sont trop grandes pour qu'on puisse les attribuer au hasard. Ainsi, le vitrail de Suger, qui est antérieur à 1145, était encore imité soixante-dix ans après.

Tel fut le prestige de la légende de Saint-Denis : elle inspira à la fois les artistes et les poètes.

Les œuvres d'art que nous venons d'étudier dérivent d'originaux latins, où la poésie épique a cherché, elle aussi, l'inspiration. Nous allons voir maintenant les artistes traduisant directement l'œuvre des poètes.

Meaux fut un des lieux de pèlerinage que les Parisiens fréquentaient le plus volontiers. Ils allaient visiter, à Breuil, aux environs de la ville, la petite maison où avait vécu l'ermite saint Fiacre, et, à Meaux, ils allaient prier au tombeau de saint Faron. Le vieil évêque des temps mérovingiens était enseveli dans l'église de l'abbaye qu'il avait fondée et qui maintenant portait son nom. Dans cette église Saint-Faron, un autre tombeau attirait l'attention des pèlerins ; c'était celui du moine Ogier et de son compagnon Bernard.

Quel était cet Ogier? Si un visiteur interrogeait les moines, ils lui répondaient à peu près ceci : Ogier était un des plus illustres personnages de la cour de Charlemagne, et il n'y avait pas alors de guerrier plus fameux. En pleine gloire, il résolut soudain de fuir le siècle et de se consacrer à Dieu. Il se déguisa en pèlerin, et, accompagné d'un fidèle ami nommé Bernard, il alla de monastère en monastère. Quand il entrait dans l'église d'une abbaye, il laissait tomber sur le pavé le bâton garni de clochettes qu'il portait à la main. Les moines ne manquaient pas d'interrompre leurs prières et de se retourner au bruit. L'épreuve semblait décisive à Ogier : il quittait aussitôt le monastère, persuadé qu'il ne pouvait prononcer ses vœux dans une maison où il y avait si peu de vraie piété. C'est ainsi qu'il arriva à Saint-Faron de Meaux. Une fois de plus il tenta l'épreuve et laissa tomber son bâton ; mais, là,

aucun des moines ne tourna la tête, tous demeurèrent perdus dans leur contemplation intérieure. C'est pourquoi Ogier et son compagnon Bernard vinrent demander à l'abbé de Saint-Faron la robe monastique.

Ce récit pouvait amplement suffire à satisfaire la curiosité des pèlerins, mais, dans le cours du XIIe siècle, il s'enrichit d'une addition merveilleuse. Il fut admis, à Saint-Faron, que le moine Ogier était le fameux Ogier le Danois chanté par les poètes. C'était lui qui s'était révolté contre Charlemagne et qui s'était défendu dans le château de Castel-Fort, seul contre toute une armée ; c'était lui qui avait été emprisonné à Reims, dans la Porte de Mars, et qui en était sorti pour sauver la France envahie. Comment n'être pas ému par ces grands souvenirs? Car les pèlerins savaient l'histoire d'Ogier le Danois et de son écuyer Bernard : les jongleurs la leur chantaient devant la porte de l'abbaye.

Poètes et moines travaillèrent en même temps à exalter cet Ogier inconnu, qui était enseveli depuis trois cents ans dans l'église de Saint-Faron. Dans les dernières années du XIIe siècle, on vit s'élever dans le chœur de Saint-Faron un monument extraordinaire. C'était le tombeau d'Ogier et de Bernard. Les deux amis, vêtus de leur robe de moine, étaient représentés couchés sur le même sarcophage. Un bas-relief les montrait arrivant à l'abbaye : Ogier portait le bâton garni de clochettes. Plus loin, on les voyait prononçant leurs vœux en présence de l'abbé : un moine, les ciseaux à la main, se préparait à leur couper les cheveux, un autre à les revêtir de la robe monastique, un troisième à leur tendre la plume pour signer leur profession.

Jusque-là, il n'y avait rien dans ce tombeau qui pût surprendre. C'est le magnifique encadrement du tombeau qui nous eût étonné. On voyait, en avant du sarcophage, un grandiose portail roman ; trois grandes statues étaient adossées de chaque côté aux colonnes. La première de ces statues, à droite, portait une banderole sur laquelle on lisait :

Audae conjugium tibi do, Rolande, sororis,
Perpetuumque mei socialis fedus amoris.

« Roland, je te donne ma sœur Aude en mariage, gage perpétuel de l'amitié qui m'unit à toi. » Ce personnage était donc Olivier. Près de lui se tenait une jeune femme aux longues tresses et un autre héros. Il n'y avait plus d'inscription, ici, mais il était impossible de ne pas reconnaître la belle Aude et Roland ; c'est à Roland, en effet, qu'Olivier s'adresse en lui présentant sa sœur. Les trois statues du côté gauche étaient plus difficiles à nommer : elles représentaient un souverain avec son sceptre et un évêque avec sa crosse ; entre eux, il y avait une figure de femme. L'évêque, ou plutôt l'archevêque, était certainement Turpin. C'est Turpin qui avait sauvé la vie à Ogier en le nourrissant secrètement dans la prison de la Porte de Mars, où Charlemagne voulait le laisser mourir de faim. Le souverain était sans doute Charlemagne lui-même, l'ami fidèle d'abord, puis l'ennemi irréconciliable d'Ogier, qui à la fin, pourtant, lui pardonne. Quant à la statue de femme, représentait-elle Hildegarde, femme de Charlemagne, comme le voulaient les Bénédictins? Nous l'ignorons. Ainsi le sculpteur avait groupé auprès d'Ogier les plus célèbres héros de nos chansons de gestes : ils lui faisaient une garde d'honneur. Les moines de Saint-Faron ne montraient pas seulement le tombeau d'Ogier, ils montraient aussi son épée : la lame damasquinée était ornée d'un aigle et d'un lion d'or.

Le tombeau d'Ogier a disparu pendant la Révolution en même temps que l'église Saint-Faron. Nous ne le connaissons plus aujourd'hui que par un dessin de Mabillon. Triste ignorance des Vandales qui détruisaient faute de comprendre ! Nous n'avions guère de monument plus précieux que celui-là. Le moyen âge y avait exprimé sa pensée profonde ; il y avait glorifié ce qu'il admirait le plus au monde, le courage du héros uni au renoncement du moine.

Ainsi, la France avait représenté les personnages de ses épopées, non pas seulement à la porte du sanctuaire, mais dans le sanctuaire même, à deux pas de l'autel.

Roland se voyait donc à Saint-Faron de Meaux ; mais ne le rencontrait-on pas sur cette route de Saint-Jacques où sa légende s'était formée?

On le rencontrait d'abord à Roncevaux. Au commencement

du XVIIIe siècle, la chapelle du Saint-Esprit, à Roncevaux, était encore accompagnée d'un cloître qui a disparu aujourd'hui. On voyait, dans ce cloître, trente tombeaux d'un aspect farouche, trente grandes pierres sans inscriptions. Une fresque peinte sur le mur racontait la bataille de Roncevaux ; d'autres fresques représentaient des guerriers illustres ; on pouvait lire quelques noms : Thierry d'Ardennes, Riol du Mans, Gui de Bourgogne, Olivier, Roland. Ainsi les moines du prieuré de Roncevaux avaient voulu rappeler aux pèlerins le souvenir de la grande bataille chantée par les poètes. Ils n'avaient pas oublié Olivier et Roland. Quant aux autres héros, on ne les voit réunis, comme l'a remarqué M. Bédier, que dans la *Chanson des Fierabras*. C'est aussi un poème qui raconte la lutte des chrétiens contre les Sarrasins d'Espagne. *Fierabras* a été composé vers 1170 : les fresques étaient donc postérieures à cette date. Ainsi, le pèlerin qui avait contemplé à Blaye le tombeau de Roland, qui avait admiré son cor d'ivoire à Saint-Seurin, retrouvait son image à Roncevaux, près des pierres anonymes des guerriers morts à ses côtés.

Cette image de Roland, on la trouvait peut-être jadis dans plus d'une église de la route de Saint-Jacques. On voit aujourd'hui au musée de Limoges de petits bas-reliefs, qui décoraient autrefois la façade de Notre-Dame de la Règle. L'un représente un chevalier coiffé d'un casque conique et vêtu d'un haubert fait de plaques cousues sur sa tunique de cuir ; il est à pied et s'avance le bouclier au bras, l'épée à la main. Un second bas-relief montre un cheval, blessé sans doute, car il vient de s'affaisser. Une troisième plaque plus petite est décorée d'une figure d'homme sonnant de l'olifant. La tentation est grande de reconnaître dans cet ensemble, qui date de la première partie du XIIe siècle, deux épisodes de la *Chanson de Roland*. Ici, le héros sonnerait du cor, là, il viendrait d'abandonner son cheval Vaillantif, blessé à mort, et combattrait à pied. « Vaillantif, dit la *Chanson*, a été navré en trente places ; sur le comte il est tombé mort. Les païens s'enfuient ; le comte Roland reste à pied. » Si le personnage qui sonne du cor portait lui aussi le haubert du chevalier, nous atteindrions à la certitude ; mais cette étrange figure, qui semble presque nue, étonne. Est-ce bien Roland? Le doute reste permis.

Ce doute nous poursuivra sans cesse, partout où nous irons. Nous sommes convaincu que l'on rencontre plusieurs fois des scènes d'épopées dans nos églises romanes, mais jamais nous ne pouvons dire avec certitude à quel poème elles sont empruntées. C'est que les inscriptions font toujours défaut. Quels sont ces chevaliers que l'on voit aux prises sur les chapiteaux de Conques ? Quels sont ces sonneurs de cor? Malgré soi, on pense encore à Roland. Conjecture très vraisemblable, car l'abbaye de Conques, étape du pèlerinage de Saint-Jacques, possédait, au passage des Pyrénées, le prieuré de Roncevaux. Quels sont, à Brioude, sur un chapiteau, ces deux cavaliers revêtus du haubert qui s'attaquent à la lance? L'un d'eux ne serait-il pas le fameux Guillaume de Gellone, le héros du *Charroi de Nîmes* et de la *Prise d'Orange*? C'est qu'en effet, suivant la légende, Guillaume était venu à Brioude et avait déposé son bouclier sur l'autel de Saint-Julien, avant de se faire moine au monastère de Gellone. Voilà ce que savaient les pèlerins du Midi qui montaient vers Brioude, en suivant l'antique voie Régordane.

A Conques, à Brioude, nous entrevoyons, sinon une vérité, au moins une vraisemblance. Mais que signifie, au portail de l'Abbaye-aux-Dames de Saintes, cette scène romanesque : deux chevaliers s'élancent l'un contre l'autre, pendant que des femmes se désolent ou essaient de les retenir? Quel poème a inspiré l'artiste? quelle chanson chantée par les jongleurs pour les pèlerins de Saint-Jacques qui s'arrêtaient à Saintes? Nous ne le saurons peut-être jamais. Quels sont, à la cathédrale d'Angoulême, ces cavaliers qui attaquent un château et qui font penser aux chevaliers de la Table Ronde de Modène? Quel est ce Sarrasin qu'on voit jouer aux échecs avec un roi chrétien dans une fresque de Notre-Dame du Puy? Nous sentons que tous ces sujets sont empruntés à l'épopée, mais nous ne pouvons en expliquer aucun avec certitude.

Parfois, on croit saisir la vérité. Il y a près de l'église Saint-Caprais, à Agen, une salle capitulaire du XIIe siècle, qui s'ouvre par un beau portail. Rien de plus mystérieux que les chapiteaux de ce portail. L'un d'eux nous montre quatre guerriers s'avançant la tête basse, leur écu suspendu au cou; une malédiction semble peser sur eux. On pense aussitôt aux quatre

fameux bannis de l'épopée, aux quatre fils Aymon. Mais quelle apparence que ces héros légendaires aient été représentés à Agen? Jusqu'au XVIIe siècle, on put voir, dans le cloître où s'ouvrait la salle capitulaire, le tombeau du duc Renowaldus, l'adversaire du roi Chilpéric. Renowaldus c'est Renaud. Dès le XIIe siècle on a pu croire que ce Renaud était le plus célèbre des quatre fils Aymon. La chanson de *Renaud de Montauban*, dans sa forme primitive, ne semble pas remonter plus haut que 1160; les chapiteaux du portail peuvent avoir été sculptés quelques années après cette date. Agen, qui était une étape du pèlerinage de Compostelle, qui avait un hôpital de Saint-Jacques, a pu entendre les jongleurs chanter la chanson de *Renaud de Montauban* dans sa nouveauté. Et l'on se demande si le chapiteau qui fait pendant à celui des quatre guerriers ne raconterait pas encore un épisode de l'épopée. Autour d'une figure de femme à moitié détruite se groupent quatre personnages, qui n'ont ni armes, ni armure. Ne serait-ce pas encore les quatre fils Aymon revenant voir leur mère qui les pleure depuis sept ans et qui d'abord ne les reconnaît pas? Il ne sera malheureusement jamais possible, sans doute, de changer ces vraisemblances en certitudes. Le sculpteur a emporté son secret.

Ce n'est pas seulement le souvenir de nos graves épopées que l'on retrouve sur les chapiteaux, c'est aussi celui de nos poèmes héroï-comiques. Les jongleurs chantaient aux pèlerins Renart tout aussi volontiers que Roland.

Amboise était une des stations de la grande route de Compostelle qui passait par Orléans, Tours et Poitiers. Or, on remarque sur les curieux chapiteaux de Saint-Denis d'Amboise, non loin du massacre des Innocents, un épisode du *Roman de Renart*. Quel est cet épisode? Deux animaux, loups ou renards, debout sur leurs pattes de derrière, un petit sac en bandoulière, s'avancent appuyés sur le bâton de voyage. C'est Renart partant pour son pèlerinage, dit le P. Cahier. Explication qui séduit d'abord, mais que l'étude du poème fait paraître douteuse. Car Renart s'en va en pèlerinage, non pas avec un autre goupil, mais avec le mouton et l'âne. C'est M. Duchalais qui me semble avoir vu la vérité. Les deux voyageurs sont le loup Ysengrin et dame Hersent, sa femme, quittant leur

château et se rendant à la cour du lion, pour lui demander justice.

Ainsi, on n'en saurait douter, la poésie populaire, qui ne trouvera guère accès dans la cathédrale du XIIIe siècle, fut reçue avec complaisance dans l'église du XIIe. Le XIIe siècle est le grand siècle épique ; déjà la sève tarit au XIIIe. Il n'est pas surprenant que les clercs aient accueilli les beaux récits qu'ils entendaient chanter sans cesse devant la porte de leur église. Eux-mêmes, comme l'a si bien montré M. Bédier, ils avaient collaboré en quelque mesure avec les poètes en leur racontant les vieilles histoires de leur abbaye, en leur traduisant les inscriptions des anciens tombeaux.

Nées sur les routes de pèlerinage, récitées aux principales étapes du voyage, nos grandes épopées enchantèrent les pèlerins pendant plus d'un siècle. Les jongleurs faisaient route avec eux ; et rien n'est plus curieux que de retrouver ces jongleurs eux-mêmes sculptés aux chapiteaux de nos églises romanes. Ils sont au grand portail de l'église de Ferrières, non loin du combat de Pépin avec le lion ; ils s'accompagnent sur la viole et semblent chanter l'héroïque épisode sculpté au portail voisin. On les retrouve à l'église de Souvigny en Bourbonnais, où les pèlerins venaient en foule prier au tombeau de saint Maieul et de saint Odilon. Un chapiteau curieux, mais d'un art un peu barbare, nous montre deux personnages jouant de la viole et de la harpe, pendant qu'un troisième, la main levée, semble réciter.

A l'église de Bourbon-l'Archambault nous retrouvons les jongleurs. Un chapiteau les représente jouant de la viole, du fifre, de la syrinx. Ils perpétuent le souvenir des belles fêtes données par les sires de Bourbon dans le château qui domine la ville. Le charmant roman de *Flamenca* nous raconte une de ces fêtes. Aucun livre ne fait mieux comprendre ce qu'étaient les jongleurs. « Alors, dit le poète, se lèvent les jongleurs... L'un joue de la harpe, l'autre de la viole, l'un de la flûte, l'autre du fifre, l'un de la gigue, l'autre de la rote, l'un dit les paroles, l'autre les accompagne... Il en est qui jonglent avec des couteaux, l'un rampe à terre et l'autre fait la culbute, un autre danse en faisant la cabriole... Ceux qui voulurent entendre des histoires de rois, de marquis

et de comtes purent satisfaire leur envie, car l'un conte de Priam, l'autre de Pyrame... L'un dit de la Table Ronde où la vaillance fut toujours en honneur... l'autre raconte comment Charlemagne gouverna la France, jusqu'au moment où il la divisa. » Ainsi dans ces troupes de jongleurs qui s'en allaient le long des grandes routes, il y avait des musiciens, des chanteurs, des rhapsodes, peut-être même des poètes, mais il y avait aussi des danseurs et des acrobates. C'est pourquoi un chapiteau de Saint-Georges de Bocherville représente, au milieu de jongleurs jouant de toute sorte d'instruments une femme qui se tient en équilibre sur la tête.

Ces musiciens, ces interprètes des poètes, ces équilibristes même, tenaient tant de place dans la vie des hommes d'alors qu'on les rencontre assez souvent dans nos églises romanes. On voit, à Amboise, dans l'église Saint-Denis, la « jongleresse » qui marche sur les mains. Jadis, au portail septentrional de Saint-Martin de Tours, on voyait un jongleur, la tête entre les jambes. Ainsi, à la porte d'une des églises les plus saintes de France, on avait représenté un acrobate. Les pèlerins qui rencontraient sans cesse les jongleurs dans les parvis ne s'étonnaient pas de les voir sculptés au mur du sanctuaire.

Les pèlerinages, on le voit, n'ont pas été sans influence sur l'art. De grandes églises d'un type uniforme, de beaux portails sculptés d'après les modèles de la France du Midi, puis de la France du Nord, quelques curieuses figures de la Vierge et de saint Jacques, quelques souvenirs de nos épopées et de ceux qui les chantaient, voilà les traces du passage de tant de milliers d'hommes, — derniers souvenirs d'un passé disparu: Ce sont les sillons qu'a laissés le char antique sur le pavé romain.

ÉMILE MALE

UN CHANT DANS L'ORAGE

Pendant l'hiver de l'année 1918, le hasard me fit rencontrer à Nice un certain nombre de Russes que la révolution avait chassés de leur pays et qui, venus les uns de Moscou, les autres de Pétrograd, ceux-ci de l'Ukraine, ceux-là de l'Oural ou de la Crimée, s'étaient groupés dans un même quartier de la ville cosmopolite, accueillante aux passants et aux exilés.

Ces gens, différents par l'origine sociale, par la culture intellectuelle, par l'éducation, — la castastrophe qui bouleversait leur pays les avait tous faits à peu près pareillement pauvres ; toute distinction de classe était abolie entre eux ; d'ailleurs la résignation fataliste de leur race égalisait leur caractère : tous acceptaient le malheur présent avec une réelle philosophie, avec le désir sincère de s'entr'aider, avec le même espoir secret de l'avenir meilleur.

Ils m'ont raconté et expliqué, touchant le tsarisme et la révolution, beaucoup de choses fort curieuses, fort peu connues ; ce n'est pas le lieu ni le moment de les publier. Parmi les conversations que j'eus avec eux, je n'en veux rapporter aujourd'hui qu'une seule. Nous étions venus à parler de litté-

rature et, je ne sais trop pourquoi, j'eus la fantaisie de demander :

— Est-ce que votre révolution a déjà sa littérature? N'est-il né aucun écrivain, conteur ou poète, de ce bouillonnement?

Ils se consultèrent, citèrent des noms, se contredirent et enfin parurent tomber d'accord sur un nom : Ilia Grigorieff.

Un conteur? Non, plutôt un poète, affirmaient-ils, bien que la plus grande partie de son œuvre fût en prose, mais en prose cadencée et rythmée...

— Et où est-il, à présent?

— Qui sait? — firent-ils.

Disparu, mort probablement : on n'entendait plus parler de lui depuis la fin de 1917 ; mais, là-bas, qui pourrait dire ce qui vit ou ce qui meurt? Le tsar lui-même est-il mort? Nul ne peut l'affirmer.

Environ deux mois plus tard, je remarquai le nom d'Ilia Grigorieff au bas d'un article, dans un journal enveloppant un paquet de livres que j'avais prêtés à l'un de ces exilés, et qu'il me renvoyait. Je me le fis traduire et j'en notai le sens.

Étrange poème où le rêve prend sa racine dans la réalité la plus brutale, et qui me semble un témoignage assez curieux de l'état d'esprit du peuple russe pendant ces heures formidables.

Le voici, ce poème, non pas traduit — ces sortes d'hallucinations sont intraduisibles — mais tel qu'il me fut possible de le commenter en lui conservant son titre énigmatique, ses ellipses téméraires, ses images outrancières, voire ses bizarreries...

AMOUR, BALANCIER DU MONDE

« Drôles de corps... Nourrissons que vous êtes... Mie de pain !... On vous a donc secoué l'âme de la peau ?... Poupées du diable!... »

Dans le ressac des protestations que provoquent ses rudes

apostrophes, la voix rouillée de Tcherkmarier, le doctrinaire, oscille et s'engloutit comme noyée.

Alors, pour un moment, c'est dans toute l'assistance les ahans oppressés des ivrognes, les meuglements sourds des dormeurs stupéfiés sous les bancs, la vocifération confuse de quelques centaines de néophytes, que, dans cette cave empestée, sous l'échoppe du charcutier Elisseïeff, la révolution réunit pour l'œuvre proche, et qu'elle contamine d'un poison fait de tabac, de vodka, de paroles ivres, de relents de crime.

« Sacs d'os secs !... Dvorovi ! — Fils de pope ! »

Par moment, c'est un autre bruit, venu du dehors, d'en haut, qui coupe brusquement le fil sonore entre la foule et l'orateur aviné ; un bruit saccadé : crépitement assassin, fusillade... Un bruit qui va, vient, rôde, infernal, sous le ciel harcelé, et déchire l'étoffe de l'espace d'un crissement sinistre semblable au rire ou au râle. Bruit doux à l'oreille des apprentis d'ici, qui clame que, là-haut, dans la rue, des frères osent, attaquent, triomphent, tuent.

Un bruit enfin qui roule sur lui-même et dévale la pente du silence, pierre sépulcrale jetée vers l'abîme.

« Tous ces barines, des voleurs ! Aussi maudissant le travail, nous... »

Un bruit qui peu à peu s'imbibe de distance comme la voix s'amortit d'alcool :

« Car nous aussi, les compagnons... on est... leurs frères... leurs frères... »

***

Cependant, hors du passé, du présent, ancré dans une sensation immuable, un homme va du quartier d'Ockt au pont Troïtsky. On dirait qu'il suit un chemin sans but, sans fin ; l'unique expression de son visage est l'indifférence à ce qui l'environne.

Et c'est en vain que l'atmosphère autour de lui, lourde et crispée, croule, par instants crevée de cris; en vain que ces cris giclant des poitrines humaines montent droit vers le ciel,

fusées de douleurs délivrées de leurs gaines vives ; en vain qu'au-dessus des rumeurs, le soir clair flotte mollement comme un voile frangé d'astres.

Pâle, les yeux fixes, mais tranquille comme quelqu'un qui ne songe qu'à émietter le temps, Grichenka marche, marche...

Les clameurs de la rue, malgré lui, emplissent ses oreilles, mais son cœur intact, pur, émerge pareil à une fleur éclose au-dessus des tumultes et du malheur, au-dessus de lui-même.

Sur la Morskaïa, voici des barricades.

Plus loin, contre la Vetchernoïe Vremia, un soviet discourt.

Ses paroles tombent dans chaque poitrine comme des étincelles et le groupe crépite alentour, enthousiasmé.

Enthousiasme enfantin, désordonné, maladif.

Exaspération de la foule vociférant la liberté, mais dont chaque parcelle demeure tiraillée par le désir de jouissance, demeure obstinément l'esclave de sa rapacité, de son appétit, de sa haine.

Éruption séculaire, balancement fatal semblable à la gravitation. Au-dessus de tout ce mouvement, l'étendard rouge et le noir s'agitent et s'emmêlent comme les emblêmes narquois de cette plaie éternelle, saignante, au flanc de l'éternel néant.

Mais à l'heure où Grichenka approche du pont Ocktienska, la lutte fratricide s'envenime autour du palais d'hiver.

Rampant en effet derrière une étrange digue faite de statues fauchées, de larges kibitka bousculées et juxtaposées roues à roues, et des corps aussi de ceux-là qui n'ont plus d'autre rôle que d'arrêter la mort avec leur mort entassée, les insurgés mitraillent, hurlent, progressent.

Et devant eux, dans le palais assiégé, par les fenêtres transformées en créneaux, en meurtrières, les éléments cosaques de la résistance déclenchent une mousqueterie dont le bruit et l'éclat martèlent l'atmosphère.

Une double fureur sillonne l'espace dans le double sillage des balles.

De part et d'autre on sent que mille mains féroces cherchent mille corps adverses à détruire, comme pour les purifier de cette gangrène honteuse que semble être devenue la vie.

Puis un instant la lutte se tait : le fauve se contracte, ayant vu sa proie.

En effet, à la plus haute fenêtre du palais une opulente silhouette imprévue se dessine : un chef, l'âme de la résistance. Il apparaît vêtu du large tcherkmen rouge bordé de renard bleu.

Veut-il parler?...

On le signale...

Ce n'est qu'un instant. Du pont Ocktienska, aux côtés mêmes de Grichenka, quelqu'un vise. Un coup part vers la fenêtre élevée. Le chef, atteint, bascule vers le vide et de toute la hauteur de l'édifice, c'est l'horrible chute du corps contorsionné qui vient s'écraser sur le sol, dans un abject jaillissement d'organes, de sang, de boue.

Grichenka voit la chose..., mais pourtant, calme, il avance quand même.

Inconscience... désespoir... héroïsme?...

Car, aux lueurs des déflagrations on peut le voir, Grichenka porte un tcherkmen sur ses épaules..., le tcherkmen des cosaques, bordé de renard bleu.

La mort du chef propage chez l'adversaire la sensation du triomphe.

La lutte rebondit, s'exalte.

Insouciant, Grichenka marche quand même. Il va contourner le pont, mais, devant lui, une figure étrange, cynique, surgit soudain, barrant sa route...

— Grichenka... Reconnais-moi, Grichenka... Gavrilo, je suis Gavrilo !...

Mais Grichenka écoute à peine.

— Je suis Gavrilo... rappelle-toi... Gavrilo... chez ta grand'mère la Barichnia de Tcherek, dans le gouvernement Pskow, je labourais, on m'a chassé.

Gavrilo s'arrête.

— Suis-moi donc, frère, — reprend l'homme. — Je ne veux pas ton malheur, moi. Je sais où tu seras en paix, en sûreté. Mais prends vivement mon manteau sur ton tcherkmen, car tu ne veux pas ta perte, Grichenka, ni celle de Gavrilo, du bon Gavrilo, qui labourait si ferme à Tcherek, souviens-toi, chez ta grand'mère?

Et l'homme satanique jette son manteau troué sur les épaules de Grichenka qui le laisse faire.

Puis il se met en route courbé le long du parapet pour s'abriter, rampant et sursautant à chaque pas, tandis que Grichenka le suit, mais droit, lui, dressé de toute sa taille.

Et les deux hommes vont ainsi contournant des épaves, enjambant l'agonie, à travers la ville qui se suicide.

Ils arrivèrent ainsi à Vassili-Ostrov, devant la boutique du charcutier Elisseieff; Gavrilo s'arrête; il écoute, va vers une porte basse, une vague rumeur semble ici monter du fond de la terre et se répand dehors, par bouffées épaisses.

Gavrilo frappe à la porte. La porte s'entre-bâille; des mots s'échangent.

Grichenka se tient là, impassible, indifférent à tout, comme le flot que pousse la marée, ou le rocher battu par le flot.

Gavrilo fait un pas, puis pousse Grichenka, qui pénètre d'abord.

Les cris sont plus distincts, plus significatifs... Grichenka, sans émotion, les perçoit, mais il n'a qu'un geste : il regarde l'heure à son poignet.

Puis d'un pas calme, l'esprit ailleurs, il descend posément l'escalier tout glissant d'immondices.

***

Au moment même où Grichenka entra dans la salle basse où se tenait l'assemblée, il s'y faisait un grand tumulte autour de l'orateur.

Gavrilo put disparaître, sans que Grichenka sût ni comment, ni par où. Et Grichenka, sans être remarqué d'aucun, put s'adosser au mur, au fond, derrière tous.

A la lueur blafarde du gaz, obliquement éclairés, les visages des auditeurs avaient une expression de cauchemar, et leurs gestes sur la muraille projetaient des formes cassées, mouvantes et grotesques.

Leur voix tranchait le discours en tous sens comme leur férocité déjà tranchait des vies.

Spectacle repoussant de la complicité de l'homme avec la fatalité. L'orateur continuait, exaspérant son effort.

Sans répit, le long du silence, des rugissements montaient qui mutilaient ses apostrophes...

Grichenka, seul, demeurait sans une parole, sans un geste, les yeux vagues.

Autour de lui, à ses pieds, dans l'atmosphère épaissie de fureur et de fumée, la masse humaine grouillait et répandait sa puanteur.

Grichenka rêvait hors de lui-même... hors de la masse.

D'en haut, par les soupiraux, descendait vers ce caveau étroit le glapissement vésanique des foules injuriant la foule des vivants, insultant la vie, des corps s'acharnant aux squelettes...

Grichenka, lui, flottait dans un étrange silence... dans une étrange paix...

Mais bientôt voici que son silence même et cette paix provoquent dans l'assemblée une surprise, une méfiance, puis l'hostilité.

Grichenka la pressent; il la subit; il est là et tous les visages sont tournés vers lui... et les stupeurs et les regards qui le sondent, les provocations qui l'égratignent déjà...

Mais pour lui, même à ce moment, une seule chose semble importer encore, entre toutes les choses : l'heure... et le souvenir du temps qu'il faut tuer pour qu'une *certaine heure* arrive.

Dans la salle envahie d'orage, les hommes se concertent; et dès maintenant, mises en commun, leurs fureurs s'étalent, s'amplifient, s'expriment.

Grichenka n'a pourtant qu'une pensée. De nouveau, il regarde sa montre à son poignet. Mais, si bref qu'il soit, le geste qu'il fait alors est suffisant pour que sous son manteau d'emprunt un instant écarté apparaisse, vif, provocant, accusateur, le tcherkmen rouge qu'il porte, le tcherkmen des cosaques bordé de renard bleu.

Une clameur éclate, incendiant de haine cette forêt

d'hommes. Et déjà les plus forcenés se ruent, les yeux noyés de crimes.

Mais Grichenka sait l'heure ; Grichenka reste. On va le saisir... Soudain, voici des clameurs plus rageuses au dehors, un remous plus sauvage qui entraîne Grichenka avec ceux qui le menacent...

***

Un peu plus tard, dehors, la nuit s'épaissit et le bruit va s'étouffant...

Sur les rues désertes, le palais de Tauride qui brûle projette l'éclairement vacillant d'une torche brandie par une main ivre ; et c'est sur le ciel glauque une écorchure rouge. Puis les maisons, suivant l'obscurité, ou la lumière, semblent se rétracter dans le sol ou en jaillir.

Solitaire, parmi tant de désarroi, un homme avance ; son vêtement est défait, sa face est contuse, où brillent des yeux d'au-delà, et ses gestes las meuvent des membres contrariés de réflexes fiévreux.

Grichenka.

Par quelle fatalité?

Par quelle fatalité ici, presque sauf ?

Par quel miracle, sinon l'intrusion subite de l'ennemi parmi ses assaillants, sinon le corps-à-corps étendant le tumulte comme un manteau sauveur au-dessus de sa fuite.

Grichenka, toujours ce même homme placide, insensible à l'aspect précis des choses, et comme enclos de murailles de cristal qui lui laissent entrevoir les événements mais ne leur permettent pas de l'atteindre.

Grichenka maintenant se hâte.

Minuit.

Minuit qui sonne, là où le temps est encore une chanson.

Et l'heure tombe en grêle de coups fluides dans l'atmosphère irisée d'incendie, de douceur nocturne et de malédiction.

Grichenka se hâte...

Au détour de Sergentskaïa, un homme veut s'interposer. Grichenka n'a plus le temps de ne pas vouloir, et il le

bouscule de toute sa vigueur magnifique, soudaine, resurgie ; Gavrilo roule lourdement, mordant le sol, écumant de rancune vaine.

Un court espace encore, et puis... et puis voici l'entrée, enfin, du jardin.

Le jardin Fontanka.

Grichenka s'arrête un instant sur le seuil et soudain il n'est plus le même homme.

Son courage comme de l'eau fuyante s'échappe de lui. Il voudrait fuir. Des cris écorchent sa gorge, son âme est chancelante en sa chair. Sa volonté, comme un épi fauché par l'acier, gît morte à ses pieds. Mais malgré lui Grichenka pénètre dans le jardin, dans le jardin paisible et plein d'émoi.

Ardeur vive du soir qui éclate dans les nerfs.

Remous de senteurs éparpillées dans l'air.

Communion végétale de l'arbre et de l'herbe et du sol.

Bondissante lune qui, d'angle en angle, rejaillit.

Tiède scission de l'âme avec le sang.

Été rapide qui, de moiteur, imbibe la volonté.

Immobile, poignardé de désir, sous l'ombre diminuée d'une aube naissante, loin du monde batailleur, de la ville humaine, il est là, Grichenka, dans le jardin de Dieu, paisible, attendant face à face avec l'éternité.

Son instinct, pareil à une plante parcourue de sève, enracinée à la genèse du monde, éclate en aspiration de vie.

Courbe parallèle, éternelle de la destruction et de l'enfantement, où l'amour, entre les dalles du monde disjoint, pousse comme la force la plus forte.

Enfin, sur le jardin une ombre glisse, émeut le silence, se précise.

— Natacha... Natacha... C'est toi ?

Elle est là, chaude et défaillante, offerte et pudique, intacte et déjà vaincue, comme l'apparence du bonheur.

— Natacha, je suis venu.

Il la presse, elle s'étend là, devant lui, comme un voile transparent d'illusion.

Et il la frôle, avec l'extase de son cœur.

Alors, ivres de vie, sur le sol de la cité morte, ils s'enlacent.

Chaude étreinte élancée dans l'espace. Bonheur intrépide

et rude qui de la terre rejaillit intact et identique à lui-même depuis le commencement du monde.

Amour, magnifique démence, qui dans la démence universelle reste comme la seule raison, profonde et régulatrice. De tous deux, sans répit, la volupté monte, monte, subtile et forte, qui multiplie l'espace jusqu'à l'anéantir...

Et le temps aussi est mort, pour lui qui a retrouvé l'amour. Maîtres de l'univers, sous le silence mutilé, aux portes de l'éternel, ils restent confondus, gardiens de l'immortalité.

Recueilli et publié par :

MARCELLE PRAT

CHOSES VUES EN MACÉDOINE

Les journaux ont annoncé, en juillet, le rétablissement des communications normales entre Belgrade et Salonique ; c'est donc que l'on peut, en partant de Belgrade, parcourir la région la plus dévastée de la Serbie et aussi cette Macédoine où l'article 37 sur la protection des minorités risque, dit-on, de rouvrir une ère de troubles. Mais quand nous sommes partis en octobre, un ami serbe et moi, nous n'avons pas tardé à constater que c'était encore trop tôt. « L'express de Salonique » fait douze kilomètres à l'heure; à tous les cours d'eau qu'il rencontre, il s'arrête et réfléchit; dans les gares ses réflexions sont interminables. Comme, d'autre part, ses wagons sont tous de troisième ou de quatrième classe, et que rarement ils ont des vitres, on maudirait les chemins de fer serbes si l'on ne se rappelait que, dans leur retraite de l'an dernier, les Allemands ont détruit tous les ponts, tous les tunnels, toutes les gares et aussi une bonne partie de la voie. Il a fallu tout refaire, en un pays où manquaient matériaux et main-d'œuvre, et vraiment, devant le travail déjà fait, on aurait mauvaise grâce à se plaindre trop haut.

La lenteur des trains a d'ailleurs son bon côté. Dans ces wagons où passagers de toute origine sont démocratiquement entassés, il faut bien que l'on cause, et nos compagnons ont beaucoup à dire sur la vallée de la Morava que nous remontons tout doucement. La conversation roule d'abord sur la cherté de la vie; puis, par une pente naturelle, elle arrive aux dépré-

dations des Bulgares qui ont occupé ce pays pendant trois ans. Chacun parle du traitement qu'a subi sa ville ou son village, des réquisitions, des perquisitions, des vols, des meurtres commandés ou autorisés par les autorités. Nos interlocuteurs brodent-ils? Je leur cite un livre d'un dignitaire du Saint-Synode bulgare, M. Michef, qui décrit l'heureuse vie de ce pays pendant l'occupation, les villageois dansant le *kolo*, le dimanche, sous l'œil attendri des vainqueurs, et puis acclamant le tsar Ferdinand et maudissant le roi Pierre! A ce tableau, qu'ils n'ont jamais vu, nos interlocuteurs ouvrent de grands yeux, mais ils se reprennent quand j'en viens à l'article récent où le professeur Saranof, de l'Université de Sofia, expose que les Bulgares auraient eu horreur de piller « leurs frères de la Morava ».

— Leurs frères! c'est trop fort!

Et l'on me raconte, pêle-mêle, les efforts faits pour maquiller les gens du pays en Bulgares, les extorsions de signatures, la destruction par le feu des livres et des manuscrits, tous serbes, trouvés dans les écoles ou les maisons, l'ouverture d'écoles bulgares, les prêches où des popes venus de Bulgarie haranguaient la population : « Descendants des Bulgares de la Morava!... » Le tout pour aboutir à un document que M. Michef a négligé de reproduire, la circulaire où le chef de l'État-major bulgare, à Nich, constate qu'il n'y a chance de bulgariser, dans ce pays, que les tout petits enfants, à condition, bien entendu, de les soustraire à l'influence de leurs pères et surtout de leurs mères.

— Nous, des Bulgares! — répètent nos voisins, — ils vous le disent, à vous autres, mais ce qu'ils en pensent, ils nous l'ont bien fait voir!

Le lendemain, toujours remontant la Morava, nous sommes dans les gorges fameuses de Guerdélitsa. La pluie a cessé; aux arrêts, on peut aller et venir, acheter du raisin, du pain, de la viande fumée, voire du poulet — les Bulgares n'ont pas tout emporté — et même dîner en musique; voici des tziganes qu'il faut fuir pour causer en paix avec les voyageurs descendus des wagons et les campagnards qui attendent notre départ. Mon compagnon interroge des gamins, nos marchands de raisin de tout à l'heure :

— Êtes-vous allés à l'école bulgare?

— Il le fallait bien ! Sans cela nous aurions été rossés.

— Alors, vous savez le bulgare?

A cette question les réponses sont évasives ; pourtant on nous cite un camarade, fort travailleur, qui parle très bien, mais par malheur n'est pas là. Et cette conversation m'en rappelle une autre, à Paris, avec un slaviste qui a laissé un nom illustre et vénéré, Anatole Leroy-Beaulieu : « Comment, me disait-il, dans ce pays de la haute Morava, on ne parle pas bulgare? En êtes-vous bien sûr? Toutes les cartes allemandes teintent ce pays de la couleur bulgare. »

Ailleurs, nous causons avec des permissionnaires. L'un d'eux fume une pipe qui nous semble de style macédonien. Le soldat sourit :

— C'est à Bizerte que je l'ai achetée.

De Bizerte, la conversation tourne sur les Français, leurs cuirassés, l'accueil qu'ils y ont fait aux Serbes, après la retraite d'Albanie, enfin sur les batailles où les deux armées ont combattu côte à côte, et je dois constater que si nos marins, nos fantassins et nos artilleurs jouissent d'une légitime popularité, la légende se formera moins sur eux que sur nos soldats noirs. Que d'histoires j'entendrai, jusqu'à la fin de mon voyage, sur leur bravoure et leur humeur facile ! Les Allemands et les Bulgares avaient dit partout que, si nos coloniaux entraient jamais en Serbie, ils y tueraient tout le monde ; aussi, le premier jour, femmes et enfants se sauvaient-ils devant eux ; le deuxième, chaque noir avait son cortège de bambins ; le troisième, les bonnes femmes se répétaient que ce n'était vraiment pas possible ! Ces soldats si peu féroces devaient être des Serbes qui, honteux d'avoir noirci au soleil d'Afrique, n'osaient plus se faire reconnaître !

Le soir, nous nous arrêtons dans la petite ville de Vranié, où je retrouve une vieille amie, jadis connue fillette à Semendria et qui a vingt ans maintenant. Je savais que son père, le docteur Vélimirovitch, avait été mobilisé en 1912, puis en 1913, puis en 1914 ; que sa fille avait dû fuir de Semendria bombardée, sous la protection de la famille du président du tribunal, jusqu'à Vranié ; qu'en novembre 1914, le docteur Vélimirovitch avait pu venir y embrasser sa fille, et que, quinze

jours après, il était mort du typhus qui a enlevé à la Serbie les deux tiers de ses médecins. Mais la suite de l'histoire, je la connaissais mal. Restée aux soins de ses amis Djourdjévitch, l'orpheline avait vécu à Vranié jusqu'au jour où, en octobre 1915, les Bulgares en approchèrent. Il fallut fuir, sous la pluie, sans abri nulle part et presque sans nourriture, jusqu'à Prichtina ; puis, la vie y étant décidément impossible, revenir à Vranié où, semblait-il, tout était tranquille. Mais là aussi il était difficile de se loger :

— Figurez-vous, monsieur, que de toutes nos fenêtres des chevaux et des bœufs regardaient dans la rue !

Dans ce dépôt de bétail volé, il n'y avait naturellement plus de meubles — ils étaient partis pour Sofia — et les Djourdjévitch, obligés d'avoir recours au commandant de place, durent s'entasser, avec leur protégée, dans une chambrette où ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient prisonniers. Presque chaque jour, M. Djourdjévitch était appelé chez le commandant, le fameux major Ilkof, qui aurait bien voulu de lui des renseignements sur l'organisation, jadis, de certaines bandes serbes, et M. Djourdjévitch protestant n'en rien savoir, son affaire se gâtait chaque jour ; au surplus, son influence restait trop grande dans un pays qu'on voulait bulgariser. Bref, un soir, des soldats vinrent le chercher ; après avoir repoussé madame Djourdjévitch, ils l'emmenèrent dans la nuit, et sa famille ne sut son sort que longtemps après. Avec trois autres notables, dont un ancien député, il avait été emmené à Sourdoulitsa, une petite ville au nord de Vranié. La marche avait été pénible ; l'ancien député, malade, tombait souvent ; des Allemands du train des équipages, rencontrés sur la route, eurent pitié de lui et le prirent dans un de leurs camions. Arrivés, les quatre prisonniers furent enfermés dans une masure où beaucoup d'autres Serbes les avaient précédés. Ils y restèrent deux jours, puis on revint les chercher, encore de nuit, pour les conduire, leur dit-on, à Sofia. En fait, ils ne dépassèrent pas le vallon qui commence aux portes de la ville ; c'est là que, trois ans plus tard, madame Djourdjévitch retrouva le corps de son mari et ceux de ses compagnons.

Cette histoire, on me l'a racontée d'un ton posé, sans apparence de colère, avec le souci constant d'être exact et le désir,

que j'ai souvent remarqué dans les récits serbes, de mettre hors de cause certains Bulgares moins cruels que les autres, et si je la répète, ce n'est pas qu'elle soit exceptionnelle — il y en a eu beaucoup d'aussi tragiques —, mais parce qu'il faut bien dire de quels souvenirs on vit en Serbie, et aussi parce que les massacres de Sourdoulitza, voulus et ordonnés par Sofia, sont la suite naturelle d'une politique dont nous retrouverons la marque partout en Macédoine.

De Vranié nous descendons vers Uskub, ou, plus exactement, Skoplyé : il faut bien nous habituer au nom serbe de cette ville serbe. Après la frontière de 1912, à Ristovats, les aspects restent les mêmes, à cela près que, comme partout en pays récemment turc, les villages sont plus disséminés et les arbres plus rares ; mais c'est toujours la Serbie et même, selon l'appellation aujourd'hui officielle, la Vieille Serbie. Il faut dire, d'ailleurs, que d'autres l'appellent Macédoine du Nord et que ces termes ont donné lieu à de longues polémiques. Pour les Bulgares, en effet, cette haute vallée du Vardar faisait partie de la Macédoine et devait donc leur revenir avec le reste de celle-ci ; pour les Serbes, comme elle avait été le berceau de leur État au Moyen Age, elle ne pouvait être assimilée à des régions qui, peut-être, iraient aux Bulgares. Aujourd'hui, ces discussions sont périmées, mais il est bon d'en retenir qu'en Balkanie tout terme historique ou géographique a sa tendance.

Nous arrivons à Skoplyé tard dans la nuit. En dépit du manque de charbon dont on se plaint ici comme ailleurs, la rue du Roi-Pierre, qui va de la gare au Vardar, est encore éclairée et nous entrevoyons des rues régulières, un pont qu'a construit, dit-on, l'empereur Douchan, un fleuve qui semble immense. Cette première impression, nous la gardons le lendemain. Le Vardar est large et rapide ; à sa droite, la ville moderne a l'allure européenne ; à sa gauche, sur un roc, la vieille citadelle a grand air, bien que démantelée et sans souvenirs de Douchan. Derrière elle, il est vrai, ce sont de vieilles rues, des échoppes sordides, des monuments ruinés, un pavé invraisemblablement turc, une saleté tout orientale, mais quel enchantement ensuite quand, de la mosquée juchée en haut

de la montagne, la vue redescend sur la mer des toits gris qui dégringolent les pentes et des toits verts de la ville nouvelle étalée dans la plaine fertile qu'encadrent des monts depuis hier couverts de neige. Ce tableau fait oublier des taches que nous avons peut-être eu tort de reprocher à l'Orient. L'archéologue russe Kondakof, dans son livre classique sur la Macédoine, explique la décadence de Skoplyé par sa position au cœur des Balkans et son éloignement des influences méditerranéennes et de l'influence allemande venue par le Danube. Soit ! Il ne faut pas oublier pourtant qu'au XVIIe siècle, les Autrichiens ont atteint Skoplyé, alors florissante, et qu'ils l'ont pillée et brûlée.

Les Serbes la relèveront peut-être; en attendant, grâce à eux, on y trouve avec qui causer. Voici un aimable préfet, jadis élève de MM. Lépine et Laurent ; des officiers, des professeurs, des journalistes, des familles qui ont passé chez nous tout ou partie des années d'exil. On se rappelle nos collèges, Saint-Germain, la Sorbonne où de charmantes jeunes filles rêvent de revenir ; puis, des Français de France on passe à ceux d'Orient, aux cavaliers du général Jouinot-Gambetta, à leur entrée dans la ville, en octobre 1918 ; aux régiments qui les ont suivis, blancs ou noirs ; aux détachements qui passent encore, venant de Hongrie ou de Bulgarie, et ce dernier mot nous ramène au sujet qui nous poursuit depuis Belgrade.

Skoplyé n'a pas connu de massacres semblables à ceux de Sourdoulitsa, mais il y a eu des meurtres dans la ville et aux alentours, et aussi des incendies, des pillages, des exactions dont ont souffert même les partisans des Bulgares, ou, comme on dit ici, des *Bougaraches*. L'un d'eux, fort riche, nous raconte n'avoir évité l'internement en Bulgarie et les accidents possibles de la route que moyennant un bakchich de 100 000 francs. Du coup, il s'est découvert Serbe, et par suite, son témoignage perd de sa valeur. Dans cette ville que la propagande bulgare nous peint frémissante sous le joug des vainqueurs, je voudrais retrouver les vaincus qui frémissent, et je ne tarde pas à voir que ce n'est pas très facile.

Interroger « l'homme de la rue », c'est perdre son temps ; outre qu'ici il est souvent Turc ou Albanais, il ne confiera jamais ses sentiments à un inconnu ; à travers leurs épreuves, Macédoniens ou « Vieux-Serbes » ont acquis la prudence du

serpent. J'omets donc des professions de serbisme entendues çà et là, mais je constate qu'au théâtre les représentations d'une troupe serbe attirent une foule qui est évidemment formée, en grande majorité, de gens de Skoplyé; c'est donc que la langue et la culture serbes ne leur sont ni étrangères ni antipathiques. Un ami me fait même remarquer, au parterre, des musulmans qui, nulle part ailleurs, ne frayeraient avec les giaours :

— C'était déjà comme cela en 1914, et les Bougaraches en ont eu tant de dépit qu'ils ont mis le feu au théâtre ! Nous venons seulement de le restaurer.

Interroger des notables, des « intelligents », n'est pas aisé non plus, du moins pour le voyageur qui tient à des réponses sincères. Les militants du bulgarisme, plus ou moins compromis dans les méfaits de l'occupation, ne sont plus ici, mais à Sofia; d'autres les ont suivis en exil qui ont eu peur de l'armée victorieuse et de nos noirs « anthropophages ». Tous les jours il revient de ces fuyards, et généralement leur premier soin est d'inscrire leurs enfants, soit au lycée, soit dans une école serbe. Est-ce avance au serbisme, assurance contre des ennuis possibles, ou moitié l'un, moitié l'autre? En tout cas, il y a peu de doute sur ce que diraient ou ne diraient pas les parents de ces enfants « ralliés », et je trouve mieux en la personne d'un bulgarisant notable, M. Z..., qui a joué un rôle important avant et pendant la guerre, et a pourtant osé rester à Skoplyé. Je l'aborde en l'interrogeant sur la situation économique du pays, et sur ce chapitre, il parle comme tout le monde en Serbie. La poste va mal, les trains de même ; rien n'arrive plus de l'étranger ; on croirait Salonique fermée, et dans ce mot, jeté en passant, c'est peut-être le Bulgare qui perce. On sait, en effet, que beaucoup de sympathies macédoniennes sont allées à la Bulgarie parce qu'en un temps, elle a semblé seule assez forte pour affranchir la Macédoine sans la partager avec les voisins. Aujourd'hui que ce partage est fait, il reste un des griefs du parti bulgare contre les Serbes.

Nous passons à l'état du pays, en général.

— Avez-vous à en souffrir?

— Non, pas du tout. Je suis très content... pour le moment.

Cette réserve inquiétante, après quelques détours j'en ai

l'explication plutôt inattendue. Mon interlocuteur se méfie de l'article sur la protection des minorités. Si elle est organisée, en effet, de la façon large qu'on réclame à Sofia, les émigrés rentreront avec leurs organisations plus ou moins secrètes. Ils s'efforceront de reprendre les écoles et les églises, et cela sans choisir leurs moyens ; les Serbes se défendront et la vie redeviendra ce qu'elle a été un quart de siècle, un enfer.

Or, M. Z... désire avant tout la paix du pays, et c'est là le vœu d'un bon Macédonien, mais non d'un bon Bulgare. Pour une foule de raisons que chaque jour passé en Macédoine nous rendra plus sensibles, la paix sous l'autorité serbe y sera l'effondrement du bulgarisme. M. Z... en prend-il son parti? Je crois bien deviner sa tendance par la suite de la conversation. Nous parlons du passé de Skoplyé :

— Autrefois, — me dit-il, — avant que nous eussions une église bulgare, nous nous considérions comme Serbes.

Il est incontestable, en effet, que depuis l'institution de l'Exarchat bulgare, en 1870, et surtout depuis le traité de San-Stéfano, il y a eu dans ce pays, sous l'action des Bulgares, de gré ou de force, dénationalisation des éléments qui précédemment regardaient vers Belgrade; mais, si loin qu'elle ait été poussée, cette dénationalisation n'a pu abolir les souvenirs d'un passé récent. Or, l'homme qui convient que ces souvenirs étaient serbes, ne peut répugner profondément à la foi nationale de ses parents ou grands-parents; d'autant moins que ce retour n'entraîne guère — politique mise à part — qu'un changement de grammaire pour les écoliers, et puis, pour tout le monde, à l'office, dans la prière pour le souverain, la substitution d'un nom à un autre.

— Après tout, — me dit M. Z... quand nous nous quittons, — Serbes et Bulgares, nous ne sommes en réalité qu'un seul peuple, et notre guerre civile n'a profité qu'à nos voisins.

Auxquels de ces voisins il songe, il n'y a pas à le demander; pour le Slave d'ici, l'ennemi est d'abord le Grec. C'est dans la lutte contre le Patriarcat de Constantinople, ses évêques et sa liturgie, qu'est né, vers 1860, le bulgarisme macédonien; quand il aura disparu, il en restera encore, toujours vivace, l'aversion contre les maîtres actuels de Salonique et de la Macédoine du Sud.

Le lendemain de cette conversation, nous partons pour le Kossovo polyé, le « Champ des merles », qui est à cent kilomètres d'ici, et nous espérons que cette échappée en plein Moyen Age, au champ de bataille où la Serbie a succombé en 1389, sous les coups des Turcs, nous arrachera à la hantise bulgare. Hélas ! à la gare, pendant deux heures d'attente, nous avons pour distraction la vue de trois prisonniers bulgares dont l'un pousse une brouette, l'autre porte une énorme pelle qui lui sert à ramasser, de temps en temps, un bout de papier, et le troisième vend des « souvenirs de Skoplyé », jouets ou gobelets d'aluminium. Quand enfin nous partons, nous longeons tout un camp de ces prisonniers ; puis, quand notre compartiment s'est empli de Turcs et d'Albanais, la conversation tombe aussitôt sur les réquisitions bulgares, dont nos compagnons, en dépit de leur impassibilité musulmane, gardent un souvenir amer. Cependant le train suit les gorges de Katchanik où, depuis le combat légendaire de Marko Kraliévitch contre Moussa, le brigand aux trois cœurs héroïques, Turcs, Albanais et Slaves se sont heurtés si souvent ; vers trois heures nous en sortons, près d'une antique forteresse qui a sa place, elle aussi, dans la légende et même dans l'histoire ; le ciel s'éclaircit, la masse abrupte du Char Dagh surgit, en apparence toute proche, et devant elle, le Kossovo polyé, gras et riant, nullement semblable à l'image qu'on se fait involontairement du théâtre d'une catastrophe historique. D'ailleurs nous sommes encore loin du vrai champ de bataille, qui se trouve au nord de Prichtina et que nous ne verrons pas. Quand nous en approchons, le lendemain matin, une tempête de neige nous arrête ; notre point de repère, le monument où repose le sultan Mourad poignardé, le soir de sa victoire, par Miloch Obilitch, disparaît dans les tourbillons et force nous est de chercher un refuge qui sera, à quelques kilomètres du champ de bataille, l'église fondée au XIIIe siècle par le roi Miloutine, Gratchanitsa.

Elle a été souvent décrite, et je n'entreprendrai pas de dire ici pourquoi elle est un des chefs-d'œuvre de l'art serbe du Moyen Age, mais comment passer sous silence les peintures qui en font un musée de l'histoire nationale? Voici, à l'entrée, le roi Miloutine, couronne en tête et sceptre au poing ; en face

de lui sa femme, la Grecque Simonida, puis, le long des murs, ses ancêtres, depuis Hélène d'Anjou, sa mère, jusqu'à saint Siméon, le fondateur de l'État serbe, que l'histoire connaît mieux sous le nom de Némanya; enfin la niche où la légende veut qu'ait reposé le corps décapité du vaincu de Kossovo, le tsar Lazare. Tout cela est dégradé; les figures royales n'ont plus d'yeux — des Turcs ou des Albanais les ont grattés — mais elles n'en étaient que plus touchantes pour le pèlerin qui, devant elles, percevait à la fois la grandeur passée de la patrie et la profondeur de sa chute. Nous sommes ici dans un des lieux sacrés où s'est maintenu le sentiment national et l'espoir de la délivrance, et nous comprenons mieux, en le parcourant, cette renaissance de la Serbie qui étonne encore tant d'hommes politiques.

Avec ces souvenirs nous sommes loin des Bulgares, mais nous les retrouvons quand nous acceptons, chez l'institutrice, la traditionnelle tasse de café noir. Ils ont occupé Gratchanitsa et — mérite qu'ils n'ont pas eu partout — ils ne l'ont pas dégradée davantage ; ils se sont contentés d'en déporter les moines dont on ne sait ce qu'ils sont devenus. Cette modération vient-elle du fait que, dans leurs plans, le Kossovo polyé devait leur appartenir, sa population slave parlant un dialecte que les philologues de Sofia avaient baptisé bulgare occidental? Une certaine science, au XIXe siècle, a été coutumière de ces mystifications ; pour elle, la nationalité était déterminée — nous ne dirons même pas par la langue — mais par des particularités de dialectes, l'usage ou l'oubli de tel cas, ou l'inversion du son *dj* en *jd*. Une population pouvait avoir pendant des siècles, partagé toutes les joies et toutes les souffrances d'une autre, la science proclamait que tel détail de grammaire la condamnait à tourner le dos à son passé. Kossovo était bulgare comme Crécy devrait être belge, si des philologues wallons s'avisaient d'annexer le patois picard.

*
* *

Après cet écart, nous prenons la route, cette fois, de la Macédoine incontestable, et sur ses aspects il y aurait beaucoup à dire. Il faudrait décrire ses montagnes dénudées qu'à la vérité

nous n'avons entrevues qu'à travers la pluie ou la neige ; ses vallées fertiles, mais presque désertes ; ses gorges sauvages, et surtout ce col de la Babouna, d'où la vue est si belle et la descente si vertigineuse, avec les angles aigus de sa route turque, tous les cent mètres, entre le précipice et la muraille du roc, et le risque toujours menaçant d'écraser les villageois et leurs ânes qui, revenant de quelque marché, font la sieste juste au milieu de la route. Mais ces tableaux sont familiers à quiconque a entendu les récits de nos soldats d'Orient, et ce qui nous intéresse avant tout, ce sont les traces de la guerre et les sentiments des habitants. A Velès, où nous nous arrêtons peu, nous ne pouvons les observer, et c'est dommage. A Skoplyé on nous avait dit :

— C'est à Velès que vous verrez des *bougaraches* !

A Velès, quand nous les réclamons, on nous répond :

— Nous n'en avons plus ; ce n'est pas ici comme à Skoplyé !

Et libre à nous de croire, ou que les Serbes les gardent sous le boisseau, ou que le bougarache, c'est le loup-garou dont chacun parle sans l'avoir vu.

De cette déception nous nous dédommagerons peut-être à Prilep. Nous y arrivons à la nuit, toujours sous la neige, et comme l'hôtel peu engageant qui veut bien nous recevoir n'est pas en mesure de nous nourrir, nous repartons, à tâtons, pour le grand restaurant de l'endroit. Sans doute l'heure fashionable y est passée, car il n'y a plus, dans sa grande salle, qu'un soldat devant une chandelle et un verre de vin, et dans un coin, autour d'un *mangal*, un brasero, des ombres confuses qui chantaient tout à l'heure, mais que notre entrée a fait taire. Nous nous installons, et soudain, à côté du mangal, éclate la *Marseillaise*; puis une ombre sort des ténèbres, vient à nous la main tendue, et je reconnais un ancien familier de la Sorbonne, maintenant juge à Prilep. Si le monde est petit, le Quartier latin est grand !

Le lendemain, sous la conduite de notre nouvel ami, nous parcourons la ville. Comme Skoplyé, elle a jadis été capitale ; elle a vu régner le héros à demi légendaire de tous les pays serbes, Marko Kraliévitch, et son château se montre encore sur la montagne qui domine le Prilep moderne. Ce château, le *Markovgrad*, n'est en réalité qu'un formidable éboulis de

roches désagrégées, mais sa position au-dessus de la plaine la plus riche de la Macédoine, les pointes menaçantes qui se hérissent derrière lui et qu'on voit presque depuis Monastir, les fantaisies enfin de ses rocs hasardeux, tout cela en fait un site voué à la légende, et nul doute qu'elle n'ait fleuri ici avant la vie et la mort du réel Marko. Mais ce sera l'œuvre des érudits serbes de débrouiller les personnages qui se meuvent dans l'ombre du héros ; nous devons revenir, nous, au Prilep d'après-guerre.

Quelques maisons y ont été détruites par les bombes de nos aviateurs, en quête de l'état-major de la XIe armée allemande, mais ces dégâts n'ont pas enlevé à la ville l'aspect riant d'autrefois. Elle a toujours des rues presque droites, une place avec un beffroi qui porte l'horloge municipale, arrêtée, des maisons avenantes sous les guirlandes du tabac qui sèche, deux cathédrales dont l'une, hier encore, était bulgare, et de nombreuses écoles, vestiges des propagandes qui se sont disputé ce pays. Grecques, serbes, bulgares, voire roumaines, toutes vidées, pendant la guerre, de leurs maîtres et de leurs élèves, elles ont été les casinos des Allemands du front de Monastir, qui les ont ornées de fresques humoristiques où ils n'ont pas épargné leurs bons amis bulgares. Elles contrastent fort, ces fresques, avec celles qui, à deux pas, sous le porche de la cathédrale ex-bulgare, montrent les tourments des damnés, à peu près tels qu'on les voit dans des peintures bouddhiques du musée Guimet.

Qu'ont fait les Bulgares ici? D'abord des économies — on me parle des fortunes réalisées par certains de leurs fonctionnaires; — puis ils ont travaillé, comme ailleurs, à mettre la réalité d'accord avec les statistiques dont ils avaient à l'avance éliminé les Serbes. On a fait, près de la ville, des trouvailles analogues à celles de Sourdoulitsa, moins nombreuses pourtant et qui ont moins frappé l'imagination populaire. Le fait est qu'ici on est blasé sur les assassinats. De longue date, et surtout en 1903 et 1904, au beau temps des *Komitadji*, il y en a eu des séries, et l'on me cite, au nombre des victimes, le père et le frère du sous-préfet actuel, M. Djambassovitch. Il s'agissait, disaient les Bulgares, de punir des actes d'espionnage; en réalité, de supprimer de la ville, pour le moment où

l'Europe interviendrait, tout ce qui rappelait la Serbie, et jusqu'à un certain point, ce but avait été atteint. M. Djambassovitch me raconte qu'il dut, pour échapper au sort de son frère, commencer ses études chez les Roumains et les finir chez les Turcs. Et cependant les Bulgares vantaient à l'Europe le travail civilisateur qu'ils poursuivaient en Macédoine.

En reste-t-il des traces? Certes ces années de terreur ont porté des fruits, et l'action des gens du pays établis à Sofia se fait sentir, mais que Prilep « frémisse sous le joug », il n'y paraît guère. En réalité, ici comme ailleurs, le bulgarisme était moins l'école que l'Église. Du jour où les prêtres du pays s'étaient ralliés, par haine de leur évêque grec, à l'Exarchat bulgare, ils avaient été étiquetés bulgares, et avec eux les fidèles qui voulaient, aux offices, la liturgie slave. Mais bien des indices faisaient douter de la profondeur de ce bulgarisme, et le fait est qu'en 1913, le clergé macédonien s'est rallié à l'Église serbe qui prie en slave, elle aussi, et se réclame, non moins que les Bulgares, des apôtres slaves Cyrille et Méthode. Ce ralliement n'a pas été obtenu sans l'expulsion préalable de quelques évêques, il faut le dire, mais ajouter aussitôt que la masse des prêtres ne s'en est pas autrement émue. La concurrence des deux clergés, exarchiste et patriarchiste, les ruinait tous deux; maintenant que, l'unité rétablie, les prêtres n'offrent plus l'office au rabais, ils peuvent vivre, et c'est là pour eux une raison, bonne ou mauvaise, de s'accommoder du nouveau régime.

Je fais connaissance de deux d'entre eux, le P. Chivatchévitch et le P. Hadgitch — ils m'ont demandé de citer leurs noms — tous deux anciens dans le pays et tous deux ex-exarchistes ; le P. Chivatchévitch, quoique ancien élève d'un séminaire serbe, a même été un propagandiste bulgare fort actif. Mais en 1913 ils se sont ralliés — de leur plein gré, me disent-ils — à l'Église serbe; en 1915, ils sont retombés sous le joug de l'Exarque et se sont bien gardés de souffler mot, ce qui ne les a pas empêchés de se trouver, un matin, avec beaucoup de leurs confrères, dans une longue colonne de déportés. Plus heureux que d'autres, ils ont atteint la Bulgarie et en sont revenus. « Mais quelle vie nous y avons menée ! » disent-ils, et ils énumèrent avec véhémence les privations, les coups et les

injures qu'on ne leur a pas ménagés ; évidemment, leur serbisme, jadis nul ou flottant, a cristallisé au contact intime des Bulgares. Et les cas de ce genre sont innombrables.

Un peu plus tard, nous nous retrouvons, en nombreuse société, dans le cabinet de notre ami, le juge. Pauvre cabinet, car les Bulgares en ont emporté la bibliothèque et la plupart des meubles, mais tout de même heureux magistrat, car, en ce pays patriarcal, il n'y a pas de délinquants !

— Pourtant, — lui dis-je, — vous avez parfois des affaires politiques ?

— Moi, — répond-il, — jamais !

J'insiste et cite certaines ordonnances draconiennes du gouvernement serbe, en 1913. Sur quel guêpier ai-je marché ! Le docteur de l'arrondissement, jusqu'alors le plus conciliant des causeurs, bondit et flétrit le « terrorisme » de 1913.

— Ce sont ces ordonnances, — clame-t-il, — qui ont empêché la Macédoine de se rallier à nous tout entière ! Ce sont elles qui, en 1915, ont causé la désertion des recrues macédoniennes ! Elles nous ont coûté cent mille hommes !...

Le juge riposte que, d'abord, elles sont mortes ; ensuite qu'on les a peu ou pas appliquées ; qu'on avait cru bon, en ce temps, d'opposer à une terreur réelle une menace de terreur ; et qu'enfin, pour ce qui est des désertions, elles s'expliquent sans les ordonnances, les Macédoniens, d'ailleurs braves sur le champ de bataille, ayant une forte tendance à se démobiliser d'eux-mêmes quand les affaires vont mal pour l'armée où on les a incorporés, quelle qu'elle soit. Il n'en conclut pas moins, lui aussi, en condamnant ce régime malencontreux :

— L'Europe nous reproche encore en 1919, — dit-il, — cette erreur de 1913. Et pourtant les temps sont changés, et les Bougaraches aussi, et nous aussi !

— Sans doute, — appuie le docteur, — il n'y a plus que la question sociale qui compte !

Et la discussion repart de plus belle, cette fois sur la réforme agraire qui s'élabore à Belgrade. Faut-il dépecer tous les domaines, grands et moyens, y joindre les biens religieux, les *vakoufs*, et les distribuer aux paysans macédoniens seuls, ou faire une part à des immigrants venus des pays du Nord? Tout compte fait, le docteur a raison, en ce qui touche l'im-

portance du problème. La question agraire, que M. René Pinon entrevoyait en Macédoine, il y a déjà longtemps, au-dessous de la lutte nationale, va prendre le pas sur elle et peut-être la faire oublier.

*
* *

Au sortir de Prilep, nous prenons la direction de Monastir, et cette fois en automobile militaire, nous filons à toute vitesse sur une belle route, un peu marécageuse dans les fonds, la plupart du temps à côté d'un Decauville allemand que les Serbes utilisent de leur mieux. A la nuit tombante, tandis que le Markovgrad s'efface derrière nous, nous passons l'ancien front dont il ne reste plus trace en plaine, et bientôt des piétons plus nombreux, des cimetières, des ruines nous annoncent que nous approchons du but. A côté des débris d'une immense caserne turque, nous passons entre des échoppes qu'emplit une foule en fez, puis dans une rue large mais si noire que nous n'y distinguons pas de maisons. Nous saurons pourquoi le lendemain. Monastir est une des Pompéi de la guerre ; pendant dix-huit mois, les Bulgares l'ont soumise à un bombardement qui devait en interdire le passage à nos automobiles, et dont le seul effet a été de ruiner, pour longtemps, les habitants dont ils vantent le bulgarisme irréductible.

Pendant que nous allons de maison ruinée en maison ruinée, le maire me décrit sa vie sous le feu, à côté de quelques officiers et soldats français ou serbes

— On y était fait, — me dit-il, — le difficile, c'était de lutter contre l'insouciance des musulmans et aussi de les nourrir, eux et les quelques milliers de chrétiens qui nous restaient. Jamais nous n'y serions parvenus sans vos autorités et vos soldats. Tandis qu'on n'avait jamais vu Allemand ou Bulgare donner quoi que ce fût à n'importe qui, vos hommes, à l'heure de la soupe, étaient entourés d'une nuée de gamins. Tout ce monde mangeait et s'entendait à merveille, pas en français académique, bien sûr, mais tout de même en français.

Et, en effet, je m'aperçois, dans les boutiques, que la connaissance du serbe n'y est pas indispensable, et dans les

rues, que la *Madelon*, air et paroles, est toujours populaire.

A vrai dire, il est heureux que l'éducation française distribuée par nos poilus ait été complétée et parfois même rectifiée par nos missions. La maison des Lazaristes a été fermée longtemps — ses maîtres avaient été déportés en Bulgarie, tout comme les popes de Prilep, — mais l'activité des sœurs de Saint-Vincent de Paul n'a jamais cessé. Prisonnières des Allemands en 1916, elles n'ont pas été maltraitées — leur hôpital rendait trop de services pour cela ! — mais elles ont eu des moments durs pendant le bombardement, et encore aujourd'hui leur tâche est difficile, sans d'ailleurs les décourager. Elles me font admirer leur mobilier médical, qu'elles ont retrouvé et rassemblé à grand'peine, des quatre coins de la ville, puis leur pharmacie, que d'opportuns envois de France ont faite la plus riche de Monastir, et j'admire encore plus leur patience avec l'humanité hétéroclite, slave, turque, zinzare et tzigane, qui assiège leur dispensaire. Puis je vois les classes, et si je ne rencontre pas les externes — c'est aujourd'hui jeudi, — je fais connaissance avec les pensionnaires, depuis le bébé de dix mois, trouvé dans la rue, qui est la coqueluche de la maison, jusqu'aux grandes fillettes qui parlent français sans faute et presque sans accent. L'une d'elles me chante un cantique patriotique fort gentiment, avec les gestes et les mines appropriées, et vraiment je peux me croire en Lorraine, dans un des pensionnats qui ont accueilli nos officiers avec le même cantique.

Plus tard, je cause de ses soucis avec la mère supérieure. Le succès de l'école est très grand, peut-être trop grand. Pour les internes, il n'y a guère à craindre — presque toutes orphelines, on ne les disputera pas aux sœurs — mais l'affluence des externes a son côté dangereux. Il arrive, en effet, que des familles envoient leurs enfants à l'école française simplement pour faire pièce à l'école serbe. Or, les Serbes ne l'ignorent pas et, d'autre part, ils ne sont pas sans méfiance à l'égard des œuvres catholiques. Ils se rappellent en effet, qu'il y a eu, longtemps, une sorte de flirt entre catholicisme et bulgarisme ; qu'au début de leurs luttes contre le patriarcat grec, les Bulgares ont fait mine de passer au catholicisme ; que, plus tard le tsar Ferdinand était tout sucre et tout miel pour nos mis-

sions, et que, l'intolérance grecque aidant, elles étaient tentées de voir à Sofia le point d'appui du catholicisme balkanique.

La guerre et les internements ont dissipé ces illusions, mais ne pourraient-elles pas renaître? On recommence, dans les milieux bulgares, à parler, comme vers 1860, d'un passage au catholicisme qui ferait échapper les Macédoniens exarchistes à l'emprise de l'Église serbe. Ce n'est là qu'une menace qui ne sera pas réalisée, mais elle n'en crée pas moins un malaise. Les pauvres sœurs de Monastir tremblent qu'on n'en veuille un jour au petit troupeau qu'elles élèvent avec tant d'amour, et sans aucun doute, leurs craintes sont superflues ; n'empêche qu'il faut beaucoup de tact et de prudence pour vivre et prospérer dans des conditions si différentes de celles que faisait à nos œuvres l'insouciance turque.

Au sortir de l'école française, je passe à l'ancien lycée grec, maintenant lycée serbe, dont il se trouve que j'ai connu le directeur, il y a longtemps, sur les bords de la Save. Macédonien lui-même, M. Hadji-Tachkovitch est ici à un poste d'honneur et de responsabilité dont il est fier, tout en regrettant un peu la vie plus tranquille d'autrefois :

— Je comprends bien, — lui dis-je, — que cette mise en train soit difficile. Tenez, par exemple, dans le Livret du Lycée, je ne vois que des noms terminés en *vitch*. Le passage de l'*of* bulgare au *vitch* serbe a dû vous coûter quelque tracas.

Mais mon insinuation n'a aucun succès; M. Hadji-Tachkovitch proteste que ces *vitch*, les élèves les ont apportés eux-mêmes en s'inscrivant; que les instructions de son ministre lui défendaient de les provoquer ; et que, s'il a eu des embarras, ç'a été, non pas avec les terminaisons, mais bien avec les noms eux-mêmes; il y a, en effet, des familles qui n'en ont pas ou en ont deux.

— Et puis, — continue-t-il, — je vous assure que vous vous faites de nos Macédoniens une idée trop européenne. Vous croyez à des noms stables, à des traditions, à des sentiments arrêtés ; la religion mise à part, ce n'est pas souvent le cas, et je pourrais vous citer, sans aller loin, des familles qui ont des branches bulgares, serbes, grecques, restées en

bonne intelligence. La nationalité était ici, hier encore, affaire de circonstance ; sauf quand les komitadjis s'en sont mêlés, elle n'entraîne pas ces oppositions tranchées que l'Europe imagine *a priori*. Vous vous en convaincrez dans nos classes.

A celle d'histoire naturelle je trouve une trentaine d'élèves, garçons et filles ; et faute de questions à poser sur les gastéropodes, j'interroge la première élève venue sur ce qu'elle peut savoir de français. Tout de suite, elle me répond dans ma langue, et si bien que je renonce au serbe pour la complimenter.

— Oh ! — répond-elle modestement, — c'est que j'arrive de Pontoise ; j'y ai passé trois ans !

L'épreuve continue, et je m'aperçois que dans cette classe où il y a, près de Serbes purs, des élèves venus d'écoles grecques ou roumaines, et même, tout récemment, du Ier gymnase de Sofia, le français pourrait servir de langue internationale, si le serbe ne jouait déjà ce rôle. Tous et toutes les élèves le parlent, je ne dis pas avec le pur accent de l'Herzégovine, mais sans difficulté. Je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'il a fallu en habituer quelques-uns à l'emploi correct des cas, que le parler macédonien ne connaît guère, et puis leur apprendre, en serbe, certains mots abstraits que le bulgare littéraire avait introduits en Macédoine sous une forme russe, mais c'est peu de choses, et force est de convenir que la question des langues ne se pose pas ici comme en Occident. Il en est de même des rapports entre élèves des différentes nationalités. Je me souviens de coups de poing échangés en Lorraine annexée, en 1871, et je voudrais savoir si dans « l'Alsace-Lorraine bulgare », il y a des cas semblables. A plusieurs reprises, sous différentes formes et dans tous les milieux, je reviens à ma question. Partout elle étonne ; ces difficultés sont inconnues ici.

Je n'en conclus pas à l'apaisement, dans le serbisme, des luttes d'autrefois. C'est un fait que, dans la région de Monastir, l'élément serbe conscient est moins nombreux que plus au nord ; que, si le mot « vieux-serbe » y est employé souvent pour désigner le dialecte local, il n'est pas appuyé, comme à Skoplyé ou Prilep, par des traditions fermes et des rapports suivis avec la Serbie propre ; que, d'autre part, la lutte contre

les Grecs, particulièrement forts dans la Macédoine du Sud, y a stimulé le bulgarisme. Que celui-ci ait laissé de fortes traces je n'en doute pas, encore que je n'aie entrevu nulle part l'intransigeance patriotique dont nous parlent les publications bulgares. Il y a plutôt ici comme un air de scepticisme ; trop de vocations nationales ont été déterminées par le hasard des propagandes pour qu'on y tienne obstinément. J'entends raconter des histoires de conversions faciles, et l'une d'elles est pour moi une vieille connaissance qu'il me faut saluer au passage. C'est celle d'un lot de petites filles de Prilep, expédiées à Salonique par les Bulgares, vers 1904, pour entrer à leur Lycée, c'est-à-dire à leur École normale d'institutrices. Par suite d'un malentendu, le Lycée ne les avait pas accueillies, et furieuses, elles étaient retournées à Prilep et au serbisme, sauf deux que le consul général bulgare avait repêchées. J'en étais resté là dans l'histoire ; le préfet de Monastir m'en apprend la suite. En 1917, rentré dans sa ville, il y a retrouvé une de ces deux bulgarisantes et si combative qu'il lui fallut l'envoyer à Corfou. Il n'y pensait plus quand, à la fin de 1918, elle reparut devant lui. Elle était revenue d'exil, avec tous les Serbes réfugiés à Corfou, par Raguse et la Bosnie, et partout si bien accueillie, quoique se disant Bulgare, qu'au soleil yougoslave son bulgarisme avait fondu. Elle est maintenant institutrice à Novipazar, au cœur du pays serbe, et reviendra quelque jour en Macédoine.

Devant les récits de ce genre, les Bulgares disent que les convertis ont dû choisir entre leur nationalité et leur pain quotidien. Le cas a pu être, en effet, mais l'administration serbe, en général, aime mieux être indolente que tracassière, et les ralliements sont moins l'effet de son travail que de la situation générale. On me cite une conversation, ces jours-ci, d'un « Bougarache » connu et d'un Hellène.

— Nous allons, — lui disait celui-ci, — profiter de l'article sur les minorités pour rouvrir un Lycée et des écoles, et nous comptons que vous ferez de même.

— Oui-dà ! — répond l'autre, — je vois bien l'intérêt que vous y avez, mais nous, pourquoi nous mettrions-nous dans les minorités, quand nous pouvons mieux faire? Après tout, nous sommes Slaves, comme les Serbes.

Textuelles ou approximatives, ces paroles expriment un état d'esprit qu'on sent partout dans les villes.

Le sent-on de même dans les campagnes? Nous voudrions bien nous en assurer du côté d'Okhrida, mais le mauvais temps fait rage et les routes de la montagne sont défoncées ; une seule nous reste ouverte, celle du retour. Dans une dernière soirée à Monastir, nous sommes les hôtes du colonel Vassitch qui, en 1915, avec une poignée d'hommes, a héroïquement lutté contre les Bulgares, dans l'attente des Français, hélas ! encore loin. L'évocation de ces jours douloureux et de ceux qui les ont suivis nous ramène à cette fraternité d'armes que tout le monde, là-bas, aime à rappeler, du Prince Régent au simple soldat qui parle sans se savoir compris par un Français. Est-il nécessaire de dire qu'ici aussi, personne ne l'oublie et que nous croyons à la durée des liens noués par tant d'épreuves supportées en commun?

Parler ainsi, c'est mal se qualifier pour conclure entre Serbes et Bulgares; je n'ignore pas, d'autre part, que la question qui les divise est un monde, et que j'ai voyagé vite. Je crois pourtant que, de ce que j'ai vu et entendu, il est possible de tirer des prévisions de nature à rassurer les âmes qu'on nous dépeint, dans toute l'Europe, angoissées à la pensée du martyre des Macédoniens.

Mes prévisions ne sont peut-être pas tout à fait aussi optimistes que celles de la plupart des Serbes. Ils comptent, en effet, non seulement sur un éclatant succès aux élections prochaines, mais encore sur la serbisation rapide, complète, intime, des Macédoniens slaves. — Qu'on nous laisse seulement, — disent-ils, — assurer la surveillance rigoureuse de la frontière bulgare, et aussi l'ordre matériel du pays. Nous ne voulons opprimer personne, mais à qui s'en prendra-t-on si des komitadji reparaissent? Puisque nous sommes les responsables, il ne faut pas qu'on nous casse bras et jambes avec la protection des minorités.

Soit, mais c'est n'envisager là qu'un côté de la question. On est enclin, à Belgrade, à ne voir dans le bulgarisme macédonien qu'une suite d'intrigues et de coups de force, et certes ni ceux-ci ni celles-là n'ont manqué dans son histoire, mais elle

est faite aussi d'autres événements. En un temps où la Serbie semblait renoncer à son héritage balkanique, les Slaves de Macédoine les plus pressés de s'affranchir se sont rappelés — non sans suggestions du dehors — que leurs ancêtres, avant d'avoir été Serbes, dans la nuit des temps, avaient été sujets de tsars bulgares. Ils se sont donc associés, assez naturellement, à l'effort contre les Grecs d'abord, puis contre les Turcs, de leurs voisins, les Bulgares de Bulgarie, et pendant près d'un demi-siècle, ils ont partagé leurs espoirs. Il en est résulté des liens que la fermeture de la frontière et l'emploi des moyens de police ne suffiraient pas à desserrer. Une politique de rigueur, comme celle qu'on a voulu instituer un instant en 1913, ne donnerait que des résultats douteux, et les Bulgares auraient trop beau jeu à la dénoncer au monde.

Les Serbes n'ont d'ailleurs aucun désir d'y revenir; par leurs défauts comme par leurs qualités, ils sont portés à laisser faire le temps. Dès à présent, la Macédoine évolue. Le raccourci vers la liberté que le bulgarisme promettait d'être a fini en impasse ; deux fois, en 1913 puis en 1915, les Bulgares ont fait passer l'intérêt proprement macédonien après leur rêve de refaire, autour de Sofia, l'ancienne Turquie d'Europe ; les Macédoniens le savent, et même ceux qui ont encore la foi bulgare ne peuvent guère ne pas en tirer la conclusion que, maintenant, ils ont le droit de miser sur l'autre tableau; il ne leur en coûtera que l'abandon d'une nationalité qui n'était pas celle de leurs pères. Résisteront-ils à la tentation? Quelques-uns, sans doute, mais pas beaucoup; ils ne sont guère idéalistes, et c'est même là, dit-on à Sofia, un de leurs traits bulgares. Que, pour les villageois, les Serbes réalisent la réforme agraire; qu'aux gens des villes ils donnent la sécurité des affaires ; que d'ailleurs ils ne soient pas trop regardants sur le passé, les *Bougaraches* — émigrés mis à part — se diront, d'abord, Macédoniens avant tout, puis Yougoslaves, et finalement ils revendiqueront leurs droits dans l'héritage du tsar serbe Douchan.

Les Serbes seront-ils les bons administrateurs qu'il faut pour ce résultat? C'est là l'inconnue du problème. En sept ans de guerre, ils ont perdu l'élite de leur peuple, et l'ampleur de leur succès final a compliqué la tâche déjà difficile qui se

posait devant eux au lendemain des victoires de Koumanovo et de la Brégalnitsa. Ils ont déjà quelque peine à remettre en ordre la Serbie d'autrefois ; que sera-ce, et avec la Yougoslavie, et avec la Macédoine? Et puis, la paix qui leur est nécessaire, leurs voisins de droite et de gauche feront tout pour la troubler. En somme ils ont à passer devant le monde, avec un programme où l'on a multiplié les difficultés, leur « examen de maturité », leur *matoura*; pour savoir s'ils surprendront l'Europe par leur sens politique autant que par leur valeur militaire, c'est Belgrade et non plus la Macédoine qu'il faut interroger.

ÉMILE HAUMANT

ÉMILE FAGUET INTIME

Il y a plus d'un an que M. Clemenceau a été élu à l'Académie française et qu'on attend avec impatience le jour de sa réception. On sait que M. Clemenceau a succédé à Émile Faguet. Pour un homme comme M. Clemenceau, amoureux de détail et de pittoresque, l'œuvre du spirituel critique est un beau sujet de discours. Émile Faguet a disparu comme il faisait toute chose : modestement, sans bruit, sans avoir, hélas ! assisté à la libération et au triomphe de son pays. Il n'a pas vu la victoire, mais il n'en a jamais douté. Chaque semaine, dans les *Annales*, il résumait les faits de la guerre et confiait aux lecteurs son ferme espoir de l'infaillible succès. C'est un devoir pour ses amis d'entretenir le culte de sa mémoire. Qu'on me permette d'évoquer ici quelques souvenirs familiers sur sa personne et sur sa vie.

A. A.

J'ai connu Émile Faguet au Café Vachette, où il venait tous les jours lire ses journaux, prendre sa demi-tasse et fumer un de ces modestes cigares de deux sous dont le légendaire parfum a si fortement impressionné ses contemporains. Il mangeait à cette époque à la pension Laveur, où passèrent tant d'hommes célèbres, y compris Gambetta et Courbet. La pension Laveur avait encore, en 1895, ses salles pleines d'étudiants, médecins ou futurs magistrats, qui allaient demander à sa saine cuisine l'illusion de la vie provinciale et bourgeoise. Mon désir de connaître Faguet faisait sourire mon ami Doncieux, qui mangeait à la même pension. « Vous le verrez un de ces jours, me dit-il. Vous serez déçu. Il ne

parle jamais littérature. Il déjeune en vingt minutes et s'en va. » C'était vrai. Il n'y avait pas au monde d'homme plus sauvage que Faguet. On obtenait sa confiance : on ne la lui arrachait pas. Il vous eût parfaitement salué pendant des années sans vous adresser la parole. Par exemple, une fois la connaissance faite, c'était l'accueil le plus cordial, la plus aimable égalité d'humeur, des yeux tout pétillants de sympathie, l'allure empressée et familière d'un ami heureux de vous retrouver. Le plus difficile, comme disait Doncieux, était de le faire causer littérature. Cet homme qui ne vivait que pour la littérature avait la coquetterie de n'en jamais parler. Il connaissait trop le néant des discussions pour céder à l'envie d'exposer des idées qu'on aurait pu lui contester par ignorance ou, ce qui est pis, par défaut d'intelligence. Il fallait qu'il fût vraiment sûr d'être en communauté d'opinions avec vous pour se laisser aller à vous communiquer les siennes. Du reste, il ne recherchait pas les esprits distingués : les plus humbles fréquentations suffisaient à l'ordinaire de sa vie.

Mon intention non plus n'est pas de faire ici de la littérature et de juger, après tant d'autres, le talent d'un homme dont les ouvrages sont entre toutes les mains. Je suis de ceux qui croient que depuis Sainte-Beuve nous n'avons pas eu un critique d'une compréhension si universelle, qui ait mis plus de pénétration et de clair génie dans l'étude vulgarisatrice des grands producteurs de la pensée française. Je ne veux, pour l'instant, que rappeler l'homme, évoquer sa présence, ajouter quelques traits aux souvenirs que ses amis ont le devoir de publier pour faire mieux connaître celui qui tint parmi nous une si haute place intellectuelle. Type peut-être unique du bourgeois bohème, Émile Faguet a incarné dans une unité imprévue deux termes disparates que la génération de 1830 se gardait bien de confondre. Il fut à la fois bourgeois dans l'âme et bohème à l'état naturel, bohème naïf, perpétuel étudiant de quinzième année. Il a, non pas méconnu, mais radicalement ignoré les obligations d'attitude et de milieu qui accompagnent ordinairement l'accroissement d'une situation sociale. Les réalisations de la gloire et de la fortune ne donnèrent même pas à Émile Faguet le désir de prendre un appartement un

peu plus convenable. Il continua, quand il fut célèbre, à vivre dans un cabinet de travail où deux personnes auraient eu de la peine à s'asseoir, et il se contenta toujours de sa salle à manger-salon pour répétiteur pauvre. Personne, depuis Gustave Planche, ne poussa plus loin le dédain de l'élégance. Émile Faguet avait à cet égard une inconscience inimaginable. Ses vestons couverts de taches, ses cravates en loques, son linge élimé, légendaires au Café Vachette, n'ont jamais gêné ce diable d'homme jovial et partout à l'aise, qui entrait, s'asseyait et sortait sans rien voir, sans rien remarquer. Il n'est pas étonnant qu'un tel homme se soit affranchi de toute espèce de contrainte mondaine. En dehors des conférences, où il était inimitable de familiarité et de naturel, il fuyait comme la peste les soirées et les réunions, et surtout il n'acceptait jamais à dîner. Il passait cependant pour avare, malgré ses inépuisables charités envers des confrères pauvres. Comment ne pas soupçonner d'avarice un homme qui écrit sa correspondance sur les feuilles blanches des lettres qu'il reçoit, et qui fume éternellement des cigares de vendeur de contre-marques? Nous le vîmes un jour, devant le Café Vachette, descendre de l'impériale de l'ancien omnibus Place Pigalle-Halle-aux-Vins, en habit d'académicien, sans parapluie, ruisselant sous l'averse. Il se rendait à une cérémonie de la Sorbonne !

Les biographes d'Émile Faguet seront unanimes à reconnaître que sa grande valeur intellectuelle pouvait seule faire oublier les négligences sociales avec lesquelles il semblait vouloir scandaliser les esprits bourgeois. Comment juger à la mesure commune un écrivain qui s'est délibérément mis en marge des choses de ce monde? Il semble que les pires défauts de notre pauvre humanité n'ont pas la même importance chez un homme réellement supérieur. Émile Faguet, tel qu'il était, m'inspira toujours un grand respect et une grande admiration.

Il mangeait à une certaine époque dans un restaurant du boulevard Saint-Michel où quelques-uns de nos amis allaient régulièrement. Tous les jours à midi, on le voyait arriver, sautillant et souriant, en veston court, la bouche en sifflet, la moustache à la Tartare, relevant les sourcils, toujours

prêt à plaisanter ou à rire. Avant d'entrer, s'appuyant d'une main à la porte du restaurant, il éteignait de l'autre main contre le talon de son soulier la cendre de son cigare aux trois quarts fumé ; il s'asseyait ensuite, débouchait sa bouteille de vin, mettait le bouchon sur la nappe et y déposait soigneusement son bout de cigare, qu'il reprenait à la fin du repas et qu'il rallumait en sortant. Une telle sollicitude demeurait inconcevable, quand on avait une fois respiré les émanations de ce précieux cigare. Émile Faguet accomplissait ces rites avec une candeur qui prouvait qu'il n'avait même pas conscience que ces choses pussent être remarquées.

Un de nos amis, Henri Rigal, peu intéressant bohème, qui venait au même restaurant, avait noué avec l'illustre académicien des relations « dont il se servait, dit un journal, pour éblouir ses créanciers. Un jour que son tailleur, à force de patience, avait réussi à le joindre pour lui réclamer un long arriéré, Rigal le fit déjeuner avec Faguet, ce dont le nouveau M. Dimanche fut si flatté, qu'il offrit le café et les liqueurs et repartit avec sa note impayée. »

Émile Faguet avait un sens des nuances extrêmement fin et qui s'exerçait surtout avec profit dans le domaine des idées. Pour le reste, il ne soupçonnait rien et vivait publiquement indifférent au ridicule ou au blâme. Les notes satiriques que certains journaux s'amusaient à publier sur cette absence de préjugés ne parvenaient pas à l'émouvoir. Ce maître de la critique n'était sensible à aucune espèce de critique. On perdait son temps à railler son style ou ses habitudes : il ne changea jamais ni sa prose ni sa vie.

Non seulement Faguet était la simplicité même, mais il avait la manie de se plaire plus particulièrement avec des inférieurs. Je ne prétends pas que la stupidité eût le privilège de l'attirer, comme le saint Antoine de Flaubert ; en tout cas, elle ne le gênait pas et il était avec elle parfaitement à l'aise. Je l'ai vu s'entretenir complaisamment avec des gens dont la nullité eût découragé les plus intrépides. « Il se levait, dit *la Vie Parisienne*, été comme hiver, à sept heures, chaussait immédiatement des pantoufles, et nu-tête et en chemise de nuit, il se rendait chez un marchand de vin restaurateur, dont la boutique faisait face à son appartement.

Et sur le zinc, régulièrement, Émile Faguet, de l'Académie française, commandait un « vin blanc ». Les cochers arrivaient ; des ouvriers qui se rendaient au travail venaient tuer le ver matinal. Faguet trinquait avec eux et les écoutait attentivement discuter de la politique. Il ne disait pas grand'chose : il s'instruisait. « C'est un bon vieux, disait de » lui le cabaretier. Et il paraît que c'est un homme qui tra- » vaille à l'Académie... » Et à neuf heures, après deux heures de vin blanc et de politique démocratique, Émile Faguet montait chez lui et écrivait, sur Pascal, sur Racine ou sur M. Émile Combes, des pages parfois longues, mais toujours ingénieuses et souvent supérieures... »

Je ne sais si l'anecdote est vraie, mais que Faguet allât boire du vin blanc chez le « mastroquet », rien de plus naturel, puisqu'il y allait déjeuner.

L'auteur de *Politiques et Moralistes* a eu un rare mérite ou, si l'on veut, une rare originalité : il écrivait comme on parle, j'entends comme parle un homme d'esprit qui serait écrivain. Nous sommes plus ou moins paralysés par l'effort d'écrire, et il y aura toujours entre la pensée et l'expression une distance appréciable. Cette distance n'existait pas pour Faguet. Il ne lui était pas possible de penser sans écrire. Je lui demandais quelquefois comment il faisait pour tant travailler ; il me répondait de sa petite voix aiguë et bon enfant : « C'est bien simple. Quand je lis un livre, j'écris mes réflexions en marge ou sur des bouts de papier ; quand ma lecture est finie, mon article est fait. » C'est dans ce sens encore qu'il disait : « Je ne cesse de lire que pour écrire. » Ce procédé explique l'énorme production de Faguet, et que sa prose soit si souvent triviale. Rien n'est plus facile à pasticher que son style. Beaucoup s'y sont essayés. Il leur a manqué à tous cette sincérité d'accent de l'homme né pour ce style, et qui seul avait assez de noblesse et de talent pour se faire pardonner des phrases comme celle-ci : « Ça en bouche un coin à Racine. » Écrivant avec cette facilité, on comprend que Faguet ait toujours à peu près écrit sans ratures. J'estime qu'il a eu tort et nous reviendrons là-dessus ; mais, en procédant autrement, il n'eût guère laissé que quelques volumes, tandis que sa méthode lui a permis de publier une centaine d'ouvrages.

Ce don d'improvisation, qui le dispensait du travail, ne laissait pas de préoccuper quelquefois cet inépuisable prosateur. Il n'était pas possible qu'un esprit si éminent restât toujours insensible aux inconvénients qui résultaient d'une production hâtive et sans discipline. Il savait aussi bien que Montesquieu que « rien de ce qui se fait bien ne se fait vite », et que la perfection ne va jamais sans labeur. Il s'est un jour expliqué là-dessus. « Depuis longtemps déjà, constate M. Strowski [1], Faguet avait renoncé au travail délicat et minutieux du style. C'est ici même, dans *le Correspondant*, en 1905, qu'il a fait sa profession de foi, à propos d'un livre de M. Albalat. » Et M. Strowski cite le passage suivant de l'article de Faguet dans *le Correspondant* :

« A ce propos, M. Albalat me raille agréablement moi-même, sachant que je ne me rature jamais. Qui est-ce qui le lui a dit? Enfin, c'est vrai, ne nous dérobons point. Et donc, il me dit, ou tout au moins il me fait entendre : « Parce » que vous avez reconnu que, comme Stendhal, vous ne gagne- » rez rien à vous corriger, il n'en faut pas conclure que » beaucoup d'autres sont comme vous. Et qui sait si vous- » même, vous n'écririez pas un peu moins mal, si vous vous » efforciez d'écrire mieux. Oui, vous-même, et par conséquent, » il n'est personne qui ne soit capable d'écrire un peu moins » mal en se corrigeant, même ceux à qui a été le plus complè- » tement refusé le don du style. »

» Eh bien, M. Albalat a raison. Je ne me rature presque jamais parce que j'aime mieux écrire beaucoup qu'écrire bien, parce que je m'imagine avoir beaucoup de choses à dire ; aussi parce que j'aime remuer des idées et que, un article fini, une autre idée me sollicite tout de suite et m'interdit de m'attarder et de m'appesantir sur la précédente ; aussi, et c'est la vraie raison, parce que « faire du travail de style » m'ennuie : or ce n'est qu'en corrigeant qu'on fait du travail de style et uniquement du travail de style. Enfin, je n'aime pas corriger. Mais il m'est arrivé, malgré tout, deux ou trois fois, de remanier et presque de refaire un travail. Eh bien, que M. Albalat triomphe sur ce faible sujet, ce

1. *Correspondant* du 25 juin 1916.

mon avis et de l'avis de juges très qualifiés, c'était beaucoup moins mauvais. Qui sait? Si, au lieu d'écrire trente volumes, j'en avais écrit trois, je serais peut-être un bon écrivain. J'en doute, du reste, et maintenant il est trop tard pour faire l'épreuve. »

Non, il n'était pas trop tard, mais je me demande si Faguet eût été vraiment capable d'un effort si contraire à sa nature. Que son style y eût gagné, c'est l'évidence même. Du moins la contre-épreuve a-t-elle été faite. Nous ignorons la valeur que le travail eût ajoutée à sa prose ; mais tout le monde a pu constater les défauts que donnait à ce style l'abus d'une improvisation qui finit par faire du grand critique un simple journaliste polygraphe.

Émile Faguet fut l'homme de la vocation parfaite et qui a rempli exactement toutes les conditions du métier pour lequel il était né. Lire et écrire fut sa seule occupation ; il y consacra toutes les heures de sa vie. Il se renferma dans son travail comme un moine dans sa cellule. Aucun journal, aucune revue ne fit vainement appel à sa collaboration. Il envoyait pour un louis à n'importe quel journal des articles sur n'importe quoi, chapeaux de femmes, dîners en ville ou réceptions mondaines. Une telle incontinence finissait par affliger ses plus fidèles admirateurs. Les journaux avaient beau le plaisanter, l'Alexandre Dumas de la critique n'en continuait pas moins à expédier ses « papiers » aux quatre coins de la France. Non seulement sa production allait se ramifiant en innombrables canaux, mais il avait encore chez lui des réserves d'épandages pour faire face aux demandes les plus pressées. « Avait-on besoin de trois cents lignes, dit Adolphe Brisson, vite une dépêche au robuste écrivain, et, deux heures plus tard, le « papier » était fait et bien fait, solidement documenté, plein de fines pensées, d'aperçus originaux, substantiels et savoureux. Comment suffisait-il à cet écrasant labeur? Je me rappelle ma stupéfaction lorsqu'un jour, ayant grimpé les cinq étages de son ermitage de la rue Monge, je le surpris en train de classer dans des chemises une vingtaine d'articles déjà mis au point : copie pour la *Revue des Deux Mondes*, copie pour *le Gaulois*, copie pour *les Annales*. L'émerveillement que j'exprimai lui arracha un sourire. « J'ai préparé

» cela, me dit-il, à mes moments perdus. Je ne veux pas être » en retard. » Mot admirable et qui le peint tout entier. »

Faguet avait toujours cent sujets en train, et un projet n'écartait pas l'autre. Un jour, l'éditeur Grasset va lui proposer de faire un petit volume sur l'incompétence. Le critique résiste. « Oui, dit-il, le sujet est joli, mais je n'ai pas le temps. Enfin, je verrai. Revenez dans trois ou quatre jours. » L'éditeur revient trois jours après. « Mon cher ami, dit Faguet, j'ai déjà écrit mille lignes. » (Il comptait toujours par lignes.)

En février 1910, le bruit courut qu'il préparait un roman. La nouvelle était inattendue, mais n'avait rien d'invraisemblable. On pouvait parfaitement admettre qu'un écrivain d'une telle fécondité voulût tenter un genre de littérature relativement facile et, qu'à l'exemple de Paul Bourget, ce critique eût à son tour l'ambition de devenir un conteur. Il n'en fallait pas davantage pour attirer chez lui les reporters avides d'informations. Faguet, disait-on, composait un *Arnolphe marié* et mettait en lumière, dans un récit satirique, les conséquences du mariage d'Arnolphe de *l'École des Femmes* avec sa pupille Agnès, élevée dans la plus stupide ignorance. Le maître interrogé déclara qu'il avait écrit, non pas un roman, mais une simple étude. On fut déçu. Faguet était très bon psychologue, il l'a prouvé dans ses *Amours d'homme de lettres*, et il nous eût certainement donné une œuvre de fine observation.

Je reviens à la question qui se pose toujours à propos de ses ouvrages : pourquoi cet homme a-t-il tant travaillé? Était-ce vraiment par avarice? Il est très vrai qu'il ne refusait jamais une collaboration et qu'il ne discutait pas les prix. D'autre part, on a des preuves qu'il ne tenait pas à l'argent. Charitable et généreux, un défaut de paiement ou une perte pécuniaire le laissait à peu près indifférent. Comment donc expliquer cette rage de production? Certains mots qu'il a laissé échapper sont peut-être de nature à jeter quelque lueur sur cette tragique énigme. Il m'a dit à moi : « Je travaille toujours pour ne pas m'ennuyer toujours . » J'ai souvent songé à cet effroyable existence de Faguet, célibataire, sans famille, vivant seul avec ses livres et sa dévouée et peu intel-

lectuelle gouvernante. Avec quoi, sinon par le travail, aurait-il comblé cette solitude? C'est peut-être là l'explication de cet extraordinaire labeur. Faguet aurait écrit uniquement pour se fuir, pour s'échapper à lui-même, pour n'être pas dévoré par son propre néant. Le même drame qui oblige les gens du monde à faire des visites et à en recevoir l'obligeait à travailler sans cesse, lui qui s'était interdit toute fréquentation mondaine.

Que de fois, le trouvant assis entre ses piles de livres, j'essayais de lui faire toucher du doigt les graves inconvénients d'un pareil sédentarisme! « C'est de l'ivrognerie, lui disais-je. » Il souriait. « C'est possible, mais je suis fait à ça. » Et, pour montrer qu'il avait chez lui de l'air et de l'hygiène, il vous menait voir à sa fenêtre le coup d'œil des arènes ombragées d'arbres. Dans ce Paris, « vaste désert d'hommes, » où chacun vit seul, Faguet a vécu l'existence la plus solitaire qu'on puisse imaginer. Il n'attendait plus rien, ni des jours, ni des heures, ni du présent, ni de l'avenir, que des livres à lire et des feuilles de papier blanc à noircir. Qu'une telle existence puisse remplir un cerveau, je veux bien le croire, mais un cœur, une sensibilité ! Que cet homme n'ait pas crié de désespoir, qu'il n'ait pas pris le train pour fuir, pour voir autre chose, pour faire autre chose, il y a de quoi confondre.

Faguet trouvait encore le moyen d'aggraver sa solitude en choisissant, pour y cacher sa vie, les appartements les plus ignorés et les plus lointains. En 1892, il habitait sur la montagne Sainte-Geneviève, en face de la Sorbonne et du Collège de France, une cellule de moine dont Adolphe Brisson nous a fait une description pittoresque : « Mettons-nous en route. Montons et descendons les étages, arpentons les petits couloirs en pierre grise, percés d'un côté de fenêtres ogivales, et, de l'autre, d'étroites portes en bois de chêne ornées d'un numéro peint en noir. Après un quart d'heure de promenade, nous nous arrêtons enfin, nous sommes au port... Toc... Toc... Un léger bruit à l'intérieur. L'huis s'entre-bâille silencieusement et nous voyons apparaître le Révérend Père Faguet. Je vous assure que l'illusion est complète. Son béret noir, sa robe de chambre en bure sombre lui donnent dans l'obs-

curité l'apparence d'un moine de Ribeira... Je dois dire que sous ce béret luisent des yeux bienveillants, que de cette robe sort une main affectueuse et cordiale, qui vous montre le chemin. »

La méthode de travail de Faguet, qui consistait à prendre des notes en lisant et qui lui permettait d'écrire d'agréables ouvrages de vulgarisation, comme *Pour lire Platon*, *En lisant Nietzsche*, *Rousseau artiste*, etc., devait avoir son influence sur la qualité même de sa critique et contribua à faire de lui un examinateur pressé, un séduisant mais trop rapide éclaircisseur d'œuvres. Faguet était passé maître dans l'art de filtrer la production des autres. Mais qu'en a-t-il gardé pour lui? Que pensait-il pour son compte? Quelles furent ses idées personnelles? Avait-il une conviction, une morale, des principes? C'est une énigme qu'il nous a laissée à résoudre. Il paraît bien réellement n'avoir jamais pensé qu'à travers autrui. Ses affirmations les plus positives semblent toujours faire partie d'un commentaire. Comme nous n'avons pas ses confidences et qu'il n'a jamais écrit qu'aux écoutes et derrière l'épaule de quelqu'un, il ne nous est pas possible de savoir s'il fut autre chose qu'un dilettante supérieurement intéressé par le spectacle des œuvres littéraires. Faguet s'est dépeint lui-même, quand il a dit de Gaston Boissier : « Vous l'avez bien connu et vous l'avez bien aimé. Il était facile de l'aimer, quand on le connaissait, et aussi il était très facile de le connaître. Que voulez-vous que je fasse de cet homme-là? disait un moraliste raffiné, ou qui croyait l'être, il n'a pas de dessous. M. Boissier n'avait pas de dessous. Il était extérieurement ce qu'il était au plus profond de lui-même. Il pouvait être accusé par l'observateur inattentif de n'avoir pas de vie intérieure, parce qu'il n'avait pas de vie secrète. Il n'est jamais rentré en lui-même, parce qu'il n'a jamais senti le besoin d'avoir une retraite intime où il pût avoir le plaisir de se réfugier et d'où il pût avoir le plaisir de sortir. Il a vécu l'âme ouverte, et sa physionomie était bien en cela l'image de son âme. La pensée, la parole et le geste n'étaient pas pour lui trois choses ; ils étaient éminemment consubstantiels [1]. »

1. 7 avril 1910. Réponse au discours de réception de M. René Doumic.

Ce manque de retraite intime ou plus simplement cette répugnance à montrer ses opinions personnelles est certainement une des causes qui épargnèrent à Émile Faguet la tentation facile de faire de la politique et de la polémique. Rien ne l'indignait. Il ne souffrait pas plus à être persiflé qu'à être rencontré dans la rue portant un paquet de carottes sous le bras. La bonhomie de son caractère, sa compréhension des doctrines, sa connaissance indulgente des hommes donnèrent à sa critique ce ton sans rancune qui faisait de lui le plus libéral et le plus aimable des contradicteurs. Trop sceptique pour avoir le courage de se fâcher, il n'en voulait à personne et n'a jamais blessé personne. Sa passion pour l'*intelligere* avait détruit chez lui les autres mesquines passions qui sont l'apanage du commun des hommes. « Il ressemblait aussi peu que possible à son ami Brunetière, dont l'humeur pourfendeuse excita doucement plus d'une fois sa causticité. Brunetière disait un jour : « Le critique, c'est un buisson le long d'une route ; chaque mouton qui passe y laisse un peu de sa toison. » « Oui, poursuivait Faguet, mais quand c'est un critique comme vous, c'est un buisson qui marche droit au mouton. Vous êtes un fragment de la forêt de Macbeth. » Lui, tout au contraire, c'était le buisson se retirant devant le mouton. Et si, d'aventure, quelque bélier furieux et téméraire fonçait, tête baissée, sur le buisson, pour en disperser à tous vents les branches, voici que le buisson merveilleux, pareil à celui du Moriah sous l'œil étonné d'Abraham, retenait en douceur le fier bélier par les cornes, le forçant à courber la tête, mais sans qu'il en coûtât la moindre bouffette à sa blanche toison. C'était toute sa vengeance [1]. »

N'aimant ni la nature ni les voyages, Émile Faguet ne quittait Paris qu'une fois par an, pour aller à Poitiers passer un mois en famille avec sa sœur. C'est dans cette ville qu'il avait fait ses études et exercé son premier professorat. Le *Courrier de la Vienne et des Deux-Sèvres* a publié, le lendemain de sa mort, quelques détails qui nous le montrent vivant en province comme au Café Vachette :

« A Paris, son modeste appartement de la rue Monge, qu'il

1. Paul Bernard. *Études*, 20 octobre 1916.

occupait depuis tant d'années, n'était considéré par lui que comme une installation d'étudiant. Sa véritable demeure, c'était Poitiers, la maison paternelle. Il y passa la plus grande partie de ses heures de liberté. Pendant les vacances, après son séjour habituel en famille à Châtelaillon, il revenait à Poitiers au mois de septembre. On le voyait alors chaque soir se promener sur la place d'Armes, avant le dîner, généralement seul, fumant son éternel cigare. Plus tard, dans la soirée, il s'installait au Café de Castille devant une consommation, noircissait de grandes pages avec son écriture droite et régulière, sans jamais raturer, sans s'arrêter, si ce n'est pour rallumer le cigare éteint. A dix heures, il pliait ses papiers et se retirait aussi discrètement qu'il était venu. »

En dehors de ces vacances de Poitiers, Émile Faguet ne quittait jamais son appartement de Paris, rue Monge, au cinquième étage, « la porte où le cordon de sonnette est cassé », disait la concierge. On vous introduisait dans une petite pièce encombrée de livres. Il y en avait partout, sur les chaises, sur le bureau, sur le parquet, dans tous les coins, au hasard ou empilés en hautes murailles. On circulait là dedans comme on pouvait. On allait prendre un siège et on s'asseyait avec précaution, comme un naufragé sur un rocher, pendant que l'illustre écrivain, fumant son éternel cigare de deux sous, vous souriait dans sa brume tabagique et entamait avec vous une conversation à bâtons rompus, qui ne lui faisait jamais perdre de vue l'article en train, la feuille de papier prête à être pliée et envoyée et qu'il maniait devant vous d'un doigt distrait et intelligent. « Seul en son logis, dit M. Paul Bernard, il lisait, goûtant sa solitude, car il lui plaisait peu qu'on le dérangeât. Rien que son auteur et lui : l'intimité. A son vieillard de Galèse, atteint lui aussi de la douce passion des livres, il recommandait, comme une mesure de salut, de fuir intrépidement les salles de lecture, les lieux où l'on cause et bavarde, en général toutes les bibliothèques et notamment la Bibliothèque nationale, salle de travail pour jeunes filles et salon de conversation pour savants. »

Faguet a tenu avec Flaubert le record du sédentarisme. Cette claustration volontaire, exaspérée par la production cérébrale, finit par avoir raison d'une santé qui faisait l'éton-

nement de tous ses amis. Quelque dix ans avant sa mort, une crise d'anémie avait déjà prévenu l'entêté travailleur. Je le vois encore, dans le cabinet du directeur des *Débats*, venant annoncer la nécessité où il se trouvait de cesser sa chronique dramatique. Il avait l'air hagard et morne d'un homme qui se sent atteint et se voit obligé de renoncer à sa seule raison de vivre. Il surmonta pourtant cette crise et, au lieu de changer d'habitude, il reprit sa vie exténuante. Nous lui disions : « Vous vous tuez. » Il souriait et s'obstinait.

Émile Faguet n'est pas le seul écrivain victime du sédentarisme. Les littérateurs n'ont pas beaucoup de goût pour l'exercice physique. Flaubert haïssait la locomotion et se vantait de n'être jamais allé jusqu'au bout de son jardin : il fut emporté par une attaque d'apoplexie. Balzac travaillait dix-huit heures par jour et prenait du café la nuit : il gagna à ce régime la maladie de cœur dont il mourut. Victor Hugo est un des rares écrivains qui ont su concilier le travail et l'hygiène ; couché tôt et levé tôt, il atteignit une extrême vieillesse. Le docteur Brissaud, qui ne croyait qu'aux remèdes naturels, me dit un jour : « Les trois quarts des gens se tuent parce qu'ils mangent trop et ne marchent pas assez. Aucun exercice ne vaut la marche à pied. La bicyclette essouffle et fatigue. L'escrime est de l'exercice en vase clos. Seule la marche à pied est sédative, parce qu'elle est progressive et oxygénée. »

Émile Faguet était donc bien dans le tradition littéraire en considérant l'exercice physique comme une perte de temps. Le prix qu'il donnait au temps ne lui faisait pas néanmoins négliger sa correspondance ; il répondait aux lettres, il lisait les manuscrits qu'on lui adressait et, jeunes gens ou jeunes filles, il accueillait aimablement tous ceux qui venaient le voir. Il ne fut jamais l'ennemi des Bas Bleus. « La haine des Bas Bleus, a-t-il dit dans son livre sur le féminisme, m'a toujours paru un sentiment stupide. Elle écrit. Quelle pitié ! Aimeriez-vous mieux qu'elle fît des visites? Elle fait des vers. C'est ridicule ! Aimeriez-vous mieux qu'elle vous ennuyât en prose? Elle fait du roman. C'est grotesque ! Aimeriez-vous mieux qu'elle en eût? La littérature, si elle est pour les femmes un divertissement, est le divertissement le plus délicat qu'elles puissent se donner. »

Ceci explique les encouragements qu'Émile Faguet prodiguait aux femmes qui venaient lui soumettre leurs essais, romans, vers ou traductions. Il prenait souvent la peine de vous écrire pour vous recommander la lecture d'un manuscrit qu'il avait d'abord lu lui-même. Pendant les dernières années de sa vie, sa collaboration aux *Annales* lui créait une situation spéciale d'oncle à consultation, qu'il prenait fort au sérieux et qui prouve la touchante bonhomie de son caractère. Il perdait son temps sans regret, dès qu'il s'agissait de littérature. Son vieil instinct de professeur se réveillait. Il eût corrigé des devoirs d'élève, si on lui en eût adressé. Il est rare qu'il ait été dans l'obligation de refuser à quelqu'un sa recommandation et son appui. Il disait qu'on le « tannait », mais il donnait tout de même la lettre ou la carte.

Ce qu'il n'aimait pas, c'est qu'on vînt interrompre chez lui une visite ou un entretien intéressant. Un jour qu'il causait avec le jeune éditeur Grasset, la sonnette retentit. « Allez voir, si vous voulez, dit-il à Grasset. Je n'y suis pas. » Grasset va ouvrir et se trouve en face du célèbre M. X..., membre de l'Institut, qui venait faire sa visite de candidat à l'Académie et qui dut s'en retourner sans avoir vu le critique.

Un autre jour, le même éditeur va le voir et sonne comme d'habitude. Faguet arrive en pantoufles et lui dit derrière la porte : « Désolé, mon cher ami; la bonne m'a enfermé. Elle est allée au marché et a emporté la clef. Voyez la concierge. Elle doit en avoir une. »

Faguet avait beaucoup d'esprit, non seulement dans ses livres, mais dans sa conversation, et ses livres ou sa conversation, c'était à peu près la même chose. Étincelle d'un feu permanent, l'esprit lui venait au hasard et à brûle-pourpoint. On ferait un recueil de ses mots; quelques-uns sont très connus : « Voltaire : un chaos d'idées claires... Michelet : un poète sensible et un garde national... Lamartine : un homme de génie qui pouvait se passer d'avoir du talent... Tocqueville : un patricien libéral... Joseph de Maistre : un prétorien du Vatican. Stendhal : un Saint-Simon de table d'hôte... Balzac : un tempérament d'artiste et un esprit de commis voyageur... Edgar Quinet : un de Maistre protestant...

La philosophie de Wagner : une philosophie de chef d'orchestre, etc... »

Je demandai un jour à Faguet ce qu'il pensait d'un écrivain très connu, qui passe pour un insupportable cuistre. « C'est bien simple, me dit-il, de sa petite voix en fausset, c'est un homme qui est déplacé partout où il se trouve. Quand je le vois, je n'ai qu'une envie : c'est de lui donner des gifles. Je m'en abstiens, parce que ça le fâcherait, et nous sommes très bien ensemble. » La réponse de Faguet au discours de réception de M. Doumic est un chef-d'œuvre d'esprit, dans la bonne tradition des Labiche et des Dumas fils.

Les mots de Faguet ont couru la presse le jour de sa mort. Beaucoup sont apocryphes et font honneur à l'imagination des journalistes. En voici un qu'une Revue a publié et qui a bien la marque du maître : « Un jour que, désireux d'incognito, il dînait dans un petit restaurant des quais avec Edmond Rostand, l'auteur de *Chantecler* eut le malheur de brûler la nappe avec son cigare. Voici le poète fort ennuyé, car il n'aime point les observations des gérants, et qui demande à l'illustre chroniqueur, son vis-à-vis, un élégant moyen de réparer le désastre. Faguet regarde le trou, regarde Rostand, et doucement conseille : « Signez le trou... »

Il aimait les plaisanteries et les relevait avec plaisir. Des amis, se trouvant à Lille le jour de son élection à l'Académie, lui adressèrent une dépêche de félicitations rédigée en latin. Faguet répondit immédiatement par une autre dépêche en latin.

Il poussait la modestie jusqu'à la manie. Il aimait à se dérober, à passer inaperçu au milieu même de ses admirateurs. Il ne prenait contact avec le monde extérieur qu'une fois par semaine, à ces réceptions du dimanche, qui étaient le plus souvent des distributions de secours aux confrères pauvres. Il n'est pas un quémandeur qu'il ne reçût de bonne grâce, pas de détresse qu'il n'ait secourue.

Faguet a écrit un joli petit livre sur l'amitié, et nul n'a mieux senti le charme de ce sentiment si nécessaire à l'homme et qui faisait dire à Baudelaire : « Je souffre du manque d'amitié », et à Montesquieu : « Je suis amoureux de l'amitié. » Je doute cependant que Faguet ait jamais eu un

véritable ami, sauf peut-être Brunetière, dont il a magnifiquement parlé. En tout cas, ce n'est pas pour voir ses amis qu'il venait au café. Il se contentait de lire ses journaux. Trouvait-il là quelque figure de connaissance, il causait très volontiers, et si cette personne revenait le lendemain, il causait avec elle encore. Il se consolait de vivre sans amis, sachant bien qu'à Paris on a des relations et point d'amis. Il l'a dit lui-même spirituellement : « De nos jours, la vie est trop active et la lutte pour la vie trop violente pour que l'amitié ait beaucoup d'autels. On a des amis, mais on ne cultive plus l'amitié. Plus de longues conversations entre amis, plus de longues lettres. Les oisifs mêmes, dans les cafés et dans les cercles, ne causent plus ensemble : ils jouent, ce qui est une manière à peine polie de se dire que l'on n'a rien à se dire. Les autres trouvent le temps bien trop court pour en employer quelques moments à lier amitié, ou à la renouveler, ou à l'entretenir. On remet toujours cela à plus tard, à un peu plus tard, qui très probablement ne viendra pas. Les lettres de faire-part vous apprennent le plus souvent qu'il a existé un ami que vous auriez pu avoir. On remet toujours à aimer... Hâtez-vous de connaître l'amitié, si vous ne voulez pas mourir sans l'avoir connue. »

Ce bon bourru, ce solitaire trépidant et souriant était, pour son compte, fidèle à ses amis et ne perdait pas une occasion de se rappeler à eux. J'ai là deux billets écrits à l'époque où il faisait la critique dramatique aux *Débats* et qui donnent bien le ton de son intimité sans pose :

Mon cher Albalat,

Merci de vos aimables propos des *Dimanches*. Vous êtes un bien bon garçon. Je vais aussi bien que possible. Amitiés à M. de Nalèche, à Ripault, à Payen, à Delzons, à Petit, à Mocquant, à Combes, à tous les amis. Je vous serre la main très affectueusement. J'oubliais Chaumeix. Et puis, ailleurs, Grenet.

ÉM. FAGUET

Mon cher ami,

Pourriez-vous : 1° Rechercher le numéro des *Débats* où l'on a mis une note (*Revue bibliographique*, je crois) sur le dernier numéro de la *Quaterly Review*? 2° Avoir la bonté de l'envoyer à M. Prothero, directeur de la *Quaterly Review*, 30, Albemarle Street, Londres. Cet

animal n'a pas eu l'esprit de la découvrir lui-même, et il me *canule*, si j'ose m'exprimer de la sorte.

Merci et au revoir. Mes amitiés, à M. de Nalèche, à Ripault, à Payen, à Muret et à tous les camarades. Je vous serre la main.

ÉM. FAGUET
1-6-9

Chroniqueur dramatique aux *Débats*, Faguet arrivait au journal le dimanche, vers dix heures du matin, pour corriger les épreuves de son feuilleton. Il s'asseyait au bureau du secrétariat avec les camarades, et riait et causait, tout en fumant son éternel cigare. Si une *première* avait eu lieu le samedi, vite il ajoutait un paragraphe, toujours sans ratures, et, comme il recevait le dimanche, il nous quittait en disant : « Maintenant je vais voir mes raseurs. » Il avait la passion de son « feuilleton ». Il n'admettait aucune recommandation ; il était à ce sujet d'une indépendance chatouilleuse.

En résumé, Faguet représente assez exactement le type du grand honnête homme classique, en même temps qu'un très grand esprit, un esprit de vaste assimilation, qui avait tout lu, tout aimé et tout compris. Tâchons donc à notre tour de le bien comprendre, et pour cela sachons l'admirer en oubliant ses défauts, qui furent peu de chose au prix de ses qualités. Il est certainement le seul critique de notre temps qu'on puisse comparer à Sainte-Beuve, le maître des maîtres. Faguet écrivait sans cesse, parce que son cerveau était sans cesse en ébullition. Son seul crime fut d'avoir abusé d'une vocation impérieuse et dominatrice.

Monseigneur Herscher a publié dans *la Revue Hebdomadaire* le récit de la mort d'Émile Faguet. D'après monseigneur Herscher, le célèbre académicien aurait été « tourmenté par le besoin de religion et sincèrement passionné pour les questions religieuses, qui eurent toujours pour lui un intérêt latent ». C'est possible. Cependant, il faut bien le dire, non seulement son œuvre ne dégage aucune préoccupation de ce genre, mais Faguet ne perdit jamais une occasion d'afficher son scepticisme et d'affirmer qu'il n'appartenait à aucune confession religieuse. Il semble notamment s'être toujours désintéressé des questions d'exégèse qui, à l'époque des livres de l'abbé Loisy, sollicitaient si vivement

l'opinion publique. Faguet n'a jamais pris part aux disputes Modernistes, et la religion ne paraît guère lui avoir inspiré qu'un sentiment très libéral de sympathie et de respect. Enfin on ne sent nulle part dans ses ouvrages une âme troublée par les angoisses et les problèmes qu'il a cependant si profondément sentis à travers Pascal. Que pensait-il réellement? Je veux bien croire qu'il soit mort en parfait chrétien et que sa fin ait même été très édifiante ; mais, si sa mort est celle d'un croyant, c'est aussi celle d'un homme d'esprit qui fait des mots. L'évêque lui disait : « Vous avez été un grand sur la terre. Vous serez aussi un grand dans le ciel. N'êtes-vous pas à présent un ami de Dieu? » Faguet répondit avec malice : « Oui... Pourvu qu'il ne soit pas trop déçu à mon sujet. » Il ajouta : « On dit bien : *In domo patris mei multæ sunt mansiones* (dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures) ; mais il n'y a point de grands dans le ciel. Le bonheur y est proportionné aux mérites de chacun. J'étais habitué à vivre ici-bas dans un modeste appartement. Je n'aimais ni le faste, ni le luxe, ni le bruit... Je préférais le veston à l'habit... et j'étais heureux. Là-haut, un tout petit coin du ciel me suffira... Je compte n'être pas loin de mes parents, de mon père surtout, auquel je dois tout. » Et comme monseigneur Herscher lui disait : « Vous serez parmi les académiciens du ciel », il reprit : « Forcément : dans l'éternité tous sont immortels... »

On songe à la mort chrétienne de Montesquieu. « Dieu est grand, monsieur de Montesquieu » — « Oui, monsieur l'abbé, et l'homme bien petit. »

ANTOINE ALBALAT

LES LETTRES ET LA VIE

Nous croyions aller vers un lent et vague Brumaire. Nous avons eu un brusque et vague Thermidor.

Certains regretteront peut-être pour les lettres cette substitution. Ils rappelleront que la « tyrannie » ne fut pas toujours sans favoriser la littérature. Ainsi, c'est sous la Restauration et sous Louis-Philippe que surgissent et grandissent Lamartine, Vigny, Victor Hugo, Musset et tant d'autres noms célèbres. C'est ensuite la période du Second Empire qui voit successivement paraître *les Fleurs du Mal*, *Madame Bovary*, *les Châtiments*, *les Contemplations*, *la Légende des Siècles*, *Salammbô*, les *Poèmes barbares*, *Dominique*, la *Vie de Jésus*, *la Cité antique*, les chefs-d'œuvre de Michelet, etc., etc.

Mais ce qui atténuera probablement l'amertume de ces remarques et donnera aux lettres bon espoir, c'est ce que nous savons des goûts et de la culture du nouveau Président de la République. Par ses origines comme par ses alliances tenant de près à la littérature, auteur lui-même des plus fines études d'histoire littéraire, nous pouvons le revendiquer comme des nôtres. Et d'ailleurs tous ceux qui le connurent dans le monde, au début de sa carrière, notamment chez feu madame Aubernon, certifieraient à quel point notre art le préoccupe, je dirais même, le passionne.

L'important seulement, du point de vue littérature, sera que M. Paul Deschanel ne borne pas son intérêt aux écrivains qu'il fréquenta jadis en ces milieux aujourd'hui dispersés ou périmés.

Beaucoup desdits auteurs ont sans doute conservé la vitalité, la verdeur. Mais il en est, par contre, dont la gloire comme le talent ont déjà un pied dans le passé, sinon deux. Depuis, d'autres formules, d'autres sensibilités, d'autres écrivains sont nés, qui constituent, à proprement parler, la littérature actuelle. C'est pour elle surtout que je souhaiterais les sympathies attentives et le bienveillant appui de M. le Président de la République.

Enfin je crois qu'à son égard il conviendra de ne pas abuser de ces flagorneries qu'envers les puissances officielles certaines de nos grandes sociétés avaient, en ces derniers temps, une tendance à exagérer. Je me souviens, par exemple, d'une séance de la Société des Auteurs dramatiques, où le président, M. Romain Coolus, se confondit publiquement en marques de gratitude parce que M. Poincaré lui avait envoyé une lettre par « un municipal à cheval ». C'était là un trait plus glorieux pour le concierge de M. Coolus que pour le théâtre contemporain, et qui ne comportait guère de tels hosannahs.

Ne ménageons donc hommages et louanges ni à M. Paul Deschanel ni à ses charmants proches, Émile Deschanel et Camille Doucet. Mais sachons y garder la mesure. M. Deschanel serait le premier à sourire de trop fortes hyperboles ; et il ne faut jamais exposer la littérature au sourire des grands.

***

Quoiqu'il ne soit pas dans mes principes de parler des livres sur recommandation, il m'est bien difficile de ne pas déférer au désir de mon directeur et ami, M. Marcel Prévost, qui me prie de vous signaler un volume intitulé *le Miroir des Lettres*, où j'ai réuni la première année de mes articles publiés ici.

Je ne m'attarderai pas à vous énumérer les avantages de conserver en volume cette collection. Et je ne feindrai pas non plus d'en déplorer les défauts, ces exercices de fausse modestie n'ayant jamais trompé personne.

Non, pour vous, lecteurs de la *Revue de Paris*, si ce volume a un intérêt, je vais vous le dire sincèrement : c'est qu'il permet de suivre la façon dont s'est peu à peu formée, organisée, précisée, notre manière de procéder.

En offrant à M. Marcel Prévost la dédicace du livre, comme je la devais à son libéralisme si ferme et pour moi d'un si constant secours, j'expliquais que, bien que « sentant » la formule rêvée,

nous nous étions abstenus de la définir, que nous étions partis sans doctrines, sans théories, sans programme, bref, ainsi que me le reprochait un jour M. Henry Bataille, sans « critérium ».

Seulement, là n'était pas le péril. Faute d'être un penseur, un simple littérateur, quelque peu aguerri à son art, possède toujours un certain nombre de convictions qui peuvent lui tenir lieu d' « idées ». De ces convictions vous avez vu quelques-unes se faire jour dans mes articles à mesure que le sujet traité en amenait l'expression. Vous en verrez peut-être d'autres se produire quand cela se présentera. Là-dessus donc, pas l'ombre d'inquiétude.

Mais hélas ! dans nos conventions cordiales, figurait une clause bien autrement embarrassante. Il avait été entendu qu'on ne parlerait des livres que tout à fait exceptionnellement et qu'on se cantonnerait de préférence dans les grandes questions, les grands sujets. Or, outre que les grandes questions et les grands sujets ne courent pas les rues de la littérature, se taire de parti pris sur les ouvrages récents ou ne les mentionner que tous les trente-six du mois, c'était, pour des articles destinés à refléter la vie littéraire, plus qu'un lourd problème — une gageure véritable. Elle ne fut pas longtemps tenue.

Sans renoncer aux groupements d'ensemble, aux vues morales et sociales ou aux aperçus d'esthétique, sans lesquels la critique n'est qu'une sèche nomenclature, je me suis donc mis à parler d'un volume, puis de deux, puis de trois, puis d'autant qu'il me semblait bon et juste. On me disait : « Vous voilà pris dans l'engrenage ! » Quelle erreur ! J'avais volontairement plongé dans le flot, et j'en revenais, de temps à autre, avec une perle précieuse ou une algue d'espèce nouvelle.

Certains lecteurs pourtant s'alarment parfois de ces plongeons : « Comment faites-vous pour vous débrouiller dans tout ce qui paraît? » A vrai dire, ce n'est pas moi qui me débrouille parmi les livres. Ce sont les livres qui se débrouillent entre eux. Ce n'est pas moi qui vais aux meilleurs. Ce sont les meilleurs qui viennent à moi, et, par la force de leurs attraits, s'imposent.

Néanmoins cette élite reste encore si nombreuse, que j'aurais peine à y élaguer, si ne me soutenaient deux guides : la pensée du lecteur et la pensée de la postérité.

La première de ces pensées n'est pas toujours assez familière aux auteurs. Dans leur légitime désir de publicité, chacun d'eux souhaiterait que son œuvre fût signalée, prônée, recommandée, sans se rendre compte du tort qu'on leur ferait si on les exauçait tous.

Le plus sûr résultat qu'obtiendrait à ce jeu le critique, ce serait de perdre un à un tous ses lecteurs. Car rien n'engendre davantage la satiété et l'indifférence qu'une série de notices élogieuses mises bout à bout. Mais, bien pis, l'effet des éloges sur le lecteur étant en raison directe de leur rareté, plus ils se multiplient moins ils portent. Une sorte de neutralisation réciproque s'opérerait donc entre eux, qui finalement leur ôterait tout crédit.

D'autre part, il faut également mettre en ligne la distraction du lecteur, distraction fort au-dessus de ce que j'imaginais avant d'aborder la critique. Certes, on rencontre un grand nombre de lecteurs studieux, fidèles, infatigables, et qui, où que vous les meniez, ne vous quittent pas d'une semelle. Mais chez beaucoup d'autres la capacité d'attention n'accuse qu'un faible développement. Que de fois des lecteurs, après m'avoir comblé de choses aimables sur mes articles, m'ont demandé : « Et ce livre-là, qu'en pensez-vous? » — alors que, la quinzaine précédente, j'avais consacré à l'ouvrage en question l'étude la plus minutieuse ! Que de fois ils m'ont chaudement approuvé d'avoir exécuté tel auteur — alors que je venais de le porter aux nues ! Et ce n'était chez eux ni incompréhension ni négligence. Visiblement ils m'avaient lu. Seulement cela leur était entré par un œil et cela leur était sorti par l'autre.

Si cruelles que fussent ces expériences, elles m'ont cependant appris à mesurer la réceptivité du lecteur, la dose précise de volumes au delà de laquelle on ne le tenait plus. Sitôt cette dose atteinte, rien ne me la ferait dépasser et, d'instinct, j'ajourne les autres ouvrages à une date ultérieure.

Et puis, il y a la postérité, — parfaitement, la postérité, — entité incertaine, juridiction imaginaire et d'une science aléatoire, mais dont pourtant les lumières éventuelles doivent toujours fixer nos regards. Oh ! pas cette postérité archi-lointaine et quasi étrangère, épouvantail chéri des philosophes, classique repoussoir à la vanité de nos efforts : tout bonnement les lecteurs qui vivront dans une cinquantaine d'années. A ceux-là comment ne pas songer aussi, pour le bon renom de notre goût et de notre clairvoyance? Parmi tant de romans, d'essais, de poèmes actuels, combien auront assez de souffle pour parvenir jusqu'à eux? Et parmi ceux qui y parviendront, combien dans le trajet auront gardé la fraîcheur, le charme, la nouveauté, tranchons le mot : la valeur qui leur mérita notre tendresse? Et de tous ces « chefs-d'œuvre » de maintenant, de tous ces « beaux livres » du jour, combien se verront confirmés dans leur grade? Ou bien encore, combien d'autres, rejetés aujourd'hui pour leur censée obscurité ou leur prétendue outrance, ne trouveront pas,

au delà de notre époque, l'accueil le plus chaleureux? Autant de questions, autant d'ascenseurs, qui, nous soulevant au-dessus du présent immédiat, de ses engouements, de ses préventions, nous emportent à un plan supérieur où les proportions prennent plus d'exactitude, les perspectives plus de relief, l'œil plus de champ et de lucidité...

Ainsi d'éliminations en éliminations, l'amoncellement des volumes fond, baisse, se réduit ; trois ou quatre, chaque mois, subsistent, et c'est de ceux-là qu'on vous entretient.

Dois-je rougir de ces confidences? N'ai-je fait qu'y parler de moi? Ou y aurais-je, sans le vouloir, retracé une méthode de critique?

Je préfère vous en laisser juges, et, tandis que je suis à vous livrer mes secrets de laboratoire, y ajouter un autre aveu : celui du cuisant tourment que me causent souvent certains livres.

***

De ces livres empoisonnants, je vais d'ailleurs vous dresser le signalement ; et vous comprendrez tout de suite les mille soucis que je leur dois.

Quoique ne présentant mutuellement aucune similitude d'école, de genre, d'écriture, ils offrent cette commune caractéristique d'être incasables, ininsérables dans une étude d'ensemble comme celles que je donne ici. Par quelque bout qu'on les saisisse, sous quelque angle qu'on les considère, impossible, force ou ruse, de les raccorder à un groupement, de les affilier à une série, de les glisser dans une fournée, même disparate. Et c'est affreux! Car ils m'ont plu, je sais toutes leurs qualités, ma conscience ne cesse de les évoquer. Mais que voulez-vous, fût-ce en poussant, fût-ce en trichant, rien à faire. Ils n'entrent pas.

Le modèle type de ces réfractaires, ce serait peut-être le roman de M. Louis Artus, *la Maison du Fou* [1]. Quand il parut, il y a un an, je me dis avec quiétude : « Je le mettrai dans le roman mystique. » Qu'est-ce, au juste, que le roman mystique? En général, dans la littérature, on qualifie de cette épithète les romans dont la foi forme le fond. Mais c'est là une base de classement bien aventurée, car, ainsi que l'a finement analysé M. René Gillouin, dans un récent livre [2], il ne faut pas confondre christianisme et mysticisme. Nonobstant, pour vous parler de M. Artus, j'attendais un ou deux autres

1. Émile Paul.
2. *Idées et figures d'aujourd'hui.* — Grasset.

romans plus ou moins mystiques que j'aurais adjoints au sien. Ah! bien oui ! Depuis un an que je guette, pas le semblant d'un roman mystique à l'horizon !

Même aventure avec le *Potomak* de M. Jean Cocteau, pour lequel j'escomptais un renfort de romans cubistes. Mêmes déboires en perspective avec *l'Imagier d'Épinal* de M. Lucien Descaves et la *Défense de Tartufe* de M. Max Jacob.

Or presque tous ces livres étant à lire, ne rêvons pas l'irréalisable, n'espérons pas pour eux de problématiques accordailles, et feuilletons-les ensemble sans plus de retard.

Les débuts littéraires de M. Louis Artus ne laissaient guère prévoir le mystique qu'il est devenu, puisque, je n'ai pas à vous l'apprendre, ce fut dans la comédie légère qu'il remporta ses premiers et brillants succès.

Pourquoi « légère »? Adjectif que le jargon théâtral confère (par euphémisme, je suppose) à la comédie qui n'est pas de la comédie. De même que la poésie légère désigne la poésie qui n'est pas de la poésie. De même que les républicains de gauche... Mais pas de politique ici !

Je ne vous cacherai pas que j'ai en horreur la comédie légère. Je l'abomine pour toutes les blessures qu'elle inflige à ce que j'aime : vérité, puissance, poésie, fantaisie. Je l'exècre pour tout ce qu'elle a de cyniquement faux : faux le sentiment, faux les caractères, fausses les situations, faux l'esprit, faux le beau style. Et je lui en veux surtout des affinités qu'elle s'arroge avec Meilhac et Halévy.

Non, les comédies de ces deux maîtres ne sont pas des comédies légères. Elles constituent, pour les trois quarts, des comédies profondes, vivantes, durables, regorgeant du comique le plus humain, le plus original, le plus raffiné et où la Fantaisie en personne vient, chaque fois qu'il faut, couvrir de ses ailes les passages soit de conventionnel soit d'arbitraire. Non, les comédies de Meilhac et Halévy n'ont jamais été des comédies légères. Ce sont des comédies tout court.

Après ces franches déclarations, vous me croirez, j'en suis sûr, si je vous déclare que *Cœur de Moineau*, le plus grand succès théâtral de M. Artus, fut, parmi les comédies légères de ces dernières années, une de celles que j'écoutai avec le plus de sympathie, une des rares que je pus entendre sans exaspération. Il y avait là une fraîcheur, une flamme, des accents de sincérité qui compensaient dans une certaine mesure le factice inhérent au genre. En outre peu de sacrifices aux mots de théâtre, un dialogue gracieux et d'une langue

sûre, maints détails rappelant le fin liseur, l'ami des bonnes lettres qu'est M. Artus ; ce *Cœur de Moineau* n'était pas, en somme, une comédie si légère que cela !

Par quelles voies mystérieuses, tel Racine après *Phèdre*, M. Artus passa-t-il de la comédie légère au silence, puis du silence au livre fervent et grave qu'il nous apportait l'an dernier? Particularités intimes qui relèveront peut-être un jour de l'Histoire mais dont présentement l'étude ne nous incombe pas. Nous avons devant nous un auteur, un livre. Lisons et ne cherchons pas au delà.

Je vous ai dit que c'était un livre mystique. C'est aussi à certains égards un livre symbolique, car, sous forme d'apologues, il nous dépeint les mille combats que l'âme, même de l'athée, soutient (si elle veut rester pure) contre les pièges de l'esprit malin.

« J'ai ordonné, écrit M. Artus, dans sa préface, j'ai ordonné les phases d'un roman en cinq chapitres scandés par cinq périls que courut mon héros.

» I. Le péril de chérir la beauté, soit naturelle, soit ouvrée de main d'artisan — le péril encore de la redouter. II. Le péril de juger ses frères. III. Le péril d'exiger la justice au delà de ce que Dieu en accorde et le péril de la méconnaître. IV. Le péril qui vient de la loi. V. Le péril de rechercher la science et le péril de se fier à la sagesse. » Mais pour des fins qu'il nous affirme pieuses, M. Artus a scindé son héros en cinq ou six personnages dont les aventures dramatiques gagnent à cette scission en vérité et en intérêt.

La plupart de ces récits ont pour cadre des cloîtres et pour héros des adeptes de l'ordre de saint Ambroise. La plupart de leurs sujets sont puisés dans les vieilles légendes ambrosiennes. Et je n'ai pas besoin de vous dire que, pour nous dépeindre ces mœurs claustrales et ces cœurs enflammés de foi, la manière de M. Artus n'a rien de celle des encyclopédistes. On sent au contraire chez lui une sympathie, un respect, bref une communion avec ces saints personnages, qui a quelque chose de fraternel.

« Fraternel », le mot n'est d'ailleurs pas de moi, puisque c'est « fraternellement » que M. Artus salue ses héros, dans la préface même du livre. Si la congrégation de saint Ambroise, comme celle de saint François, compte un Tiers-Ordre, je ne serais pas surpris que M. Artus y fût affilié. Et le ton, le style même de l'auteur se ressentent de ces convictions ou de ces attaches.

Sans jamais tomber dans le vocabulaire banal des ouvrages dits de piété, il présente une dignité, une simplicité, une pureté quasi monastiques. Aucune trace chez M. Artus de cette ingénuité d'emprunt qui vers 1892 ou 1895 était d'usage dans les contes néo-

chrétiens. Il ne pastiche pas le tour candide de Voragine ou des *Fioretti*. Il ne fait qu'observer leur aversion pour les vains lyrismes et les vains ornements.

Je n'entreprendrai pas de vous narrer, par le menu, les cinq nouvelles qui composent ce recueil sévère. Mais je vous recommanderai celle que je préfère, la plus importante du livre et qui s'intitule *l'Hérésie du Bonheur*. C'est l'histoire touchante et tragique des amours d'un jeune frère-lai avec une jeune novice, la peinture d'un de ces mariages séraphiques comme en vit bien souvent le Moyen Age et que l'Inquisition frappa de toutes ses foudres. Déjà Renan nous avait conté une idylle analogue dans sa délicieuse *Christine de Stommeln* [1]. Le récit de M. Artus, plus romanesque, mieux mis en scène, ne le cède en rien pour l'émotion à celui de Renan. J'ignore si de telles pages contribueront au salut de l'auteur de *Cœur de Moineau*, mais ce dont je suis persuadé c'est qu'elles rachètent largement les petits péchés qu'il put jadis commettre, en ses pièces, contre l'art pur et la vérité.

« Un chef-d'œuvre de la littérature n'est jamais qu'un lexique en désordre », promulgue M. Jean Cocteau dans le *Potomak* [2]. Si j'affectionnais les plaisanteries faciles, je ne manquerais pas de déclarer qu'à en juger sur cette définition, le *Potomak* est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, car jamais je ne lus un livre plus désordonné. Après quoi, j'ajouterais que les précédents recueils de l'auteur, *le Prince frivole* et *la Danse de Sophocle*, doivent être des ouvrages d'ordre fort secondaire, puisque rarement on en vit de plus élégamment et plus harmonieusement ordonnés.

Mais l'ironie envers les nouveautés m'a toujours semblé un procédé aussi médiocre que l'adhésion aveugle. Pour moi les nouveautés exigent, au contraire, un examen d'autant plus sérieux que nous portons de lourdes responsabilités si avec elles nous laissons passer le mal ou chez elles nous ne discernons pas le bien. En littérature, le rire ne me paraît licite qu'à l'égard d'œuvres ou d'écoles ayant manifestement fait leurs preuves de nullité, et qu'il convient de crever, de dégonfler par le ridicule.

Je ne raillerai donc pas M. Cocteau sur ses antécédents si opposés à son présent. De ses œuvres antérieures, quoi qu'il m'en coûte, je ferai même table rase. Je le prendrai où il en est, au seuil d'une conversion au cubisme, que je sais sincère, réfléchie, profonde. Et

1. *Nouveaux essais d'histoire religieuse.*
2. Société littéraire de France.

tout ce que je me permettrai seulement, quitte à le diminuer et à le restreindre, ce sera de mettre un peu d'ordre dans son récent « lexique », où, sans fil conducteur, vous risqueriez peut-être de vous égarer.

On peut distinguer dans le *Potomak* trois séries fort différentes. La première, la plus voyante, c'est une suite de personnages grotesques et quelque peu sataniques, dont les profils hideux et les silhouettes de cauchemar rappellent les dessins que mit en tête d'*Ubu Roi* Alfred Jarry qui les avait partiellement empruntés aux imagiers du moyen âge. Ces personnages ce sont les *Eugène*. Mais à l'inverse de Jarry, M. Cocteau ne les a pas copiés sur des bois antiques. Il les a même subis plutôt qu'imaginés. Un jour les *Eugène* se sont imposés à son esprit puis à sa plume, et il n'a eu de répit qu'une fois leurs hideuses formes tracées sur le papier. Un cas de hantise pareil, quoique rare, n'est pas exceptionnel dans les lettres. Madame Burnat-Provins, l'auteur du beau *Livre pour toi*, est fréquemment en butte à des emprises analogues. Certains personnages aux traits bizarres ou charmants dans le bizarre même, assiègent soudain sa pensée, son cœur, et ne lui laissent de repos qu'après qu'elle les a portraiturés au pastel. Mais les *Eugène* qui tourmentent M. Cocteau se différencient des vibrions de madame Burnat-Provins, tout légendaires et féeriques, en ce qu'ils auraient une sorte de signification sociale. Lors de leur première incursion, ils représentaient sans contredit les instincts les plus odieux ou les plus absurdes de l'humanité. Durant la guerre, ils ont pour ainsi dire passé à l'ennemi; leurs chefs se sont brusquement ornés d'un casque à pointe et ils ont fini par personnifier les atrocités du pangermanisme. M. Jacques Blanche, dont je n'ai pas à vous vanter la compétence, accorde une grande valeur artistique aux *Eugène*. Même moins compétent que lui, vous prendrez certainement un plaisir piquant à parcourir leur singulière galerie.

Une autre partie du livre concerne exclusivement le Potomak, monstre apocalyptique, dans la manière d'Odilon Redon, gîtant en un aquarium inconnu des guides et sis place de la Madeleine, — espèce de méduse préhistorique qui se nourrit de gants et de manuscrits, étanche sa soif avec de l'huile, et roule sur les visiteurs un œil morne et désabusé. M. Paul Souday a reconnu en lui le symbole de l'être protozoaire. C'est une interprétation. Je n'ai pas poussé si loin l'exégèse. Je me suis amusé des visites que l'auteur rend au Potomak en compagnie d'amis délicats dont les noms, comme le tour de conversation, évoquent un peu les héros de Jean de Tinan. Et je ne me suis pas efforcé de comprendre davantage. « Ne sois pas trop

intelligent », se répète, en une délicieuse complainte, M. Jean Cocteau. J'ai fait mien son conseil et je me suis contenté de considérer le « doux monstre » du même regard vague dont il m'honorait.

Enfin une troisième série de pages, éparses à travers le volume, mais qui réunies formeraient le plus savoureux *selectæ*, ce sont celles où M. Jean Cocteau nous conte les étapes de sa conversion, sa rupture avec le passé, avec un art jugé par lui trop facile, insuffisant, inadéquat aux inspirations qui le travaillaient — et les fièvres, les hésitations, les troubles qu'il traversa au cours de cette crise, et le stoïcisme, la ferme résignation aux luttes ou à l'injustice qui en fut l'aboutissement. Puis ce sont nombre d'autres endroits où, dans les maximes les plus neuves, les plus fines, il résume ses pensées sur lui-même et sur le temps présent : « L'avenir n'appartient à personne. Il n'y a pas de précurseurs, il n'existe que des retardataires. — Ce que le public te reproche, cultive-le : c'est toi. — Prends garde, celui-là n'est pas un révolutionnaire. C'est un conservateur de vieilles anarchies. — Trop de milieux divers nuisent au sensible qui s'adapte. Il était (une fois) un caméléon. Son maître, pour lui tenir chaud, le déposa sur un plaid écossais bariolé. Le caméléon mourut de fatigue », etc., etc. C'est dans ces pages, où il nous dit sa « mue », c'est dans ces maximes, reflets de son idéal ou de ses dédains que je vous engage à chercher M. Cocteau. Vous le retrouverez, tel qu'avant le cubisme, grandi, peut-être perfectionné, mais gardant cette intelligence aiguë, cette ferveur de sentiments et d'idées, cette fantaisie impertinente qui faisaient jadis son charme. Et sans être « trop intelligents », vous pourrez goûter comme jadis toute cette grâce qui n'est qu'à lui.

Avant de lire *l'Imagier d'Épinal*[1] de M. Lucien Descaves, entrevoyant une similitude possible, j'ai voulu relire *l'Imagier de Harlem*, de Gérard de Nerval.

C'est un drame-légende, une manière de féerie où Nerval rêvait peut-être de réaliser son Faust, sous les espèces du graveur Laurent Coster, inventeur, avec Gutenberg, de l'imprimerie.

La pièce, malgré bien des incohérences, contient des scènes curieuses, entre autres celle-ci dont je ne puis me retenir de vous citer quelques passages. Coster a eu l'idée de graver sur bois un billet représentant une somme d'argent — le premier des assignats. Un chambellan du nom de Bloksberg présente cette planche à l'archiduc d'Autriche, alors fort gêné des entournures.

1. Ollendorff.

BLOKSBERG, *avec éclat, lui remettant la planche.*

Ce morceau de bois, Grande Altesse, c'est le trésor de tous ; c'est la richesse du monde ; c'est le Pactole... (*Mouvement de l'archiduc.*) en bois de poirier (*sic*). C'est la mine de Thulé ou d'Ophir, c'est la pierre philosophale, c'est l'infini !

(*Gutenberg entre avec un coffret qu'il dépose sur une table.*)

BLOKSBERG (*ouvrant le coffret et prenant une quantité de billets qu'il remet à l'archiduc.*)

Voilà des ducats de papier !... Dix ducats ! Vingt ducats ! Deux cents, quatre cents, mille ducats ! Des milliards de millions de ducats ! (*A un seigneur.*) Ministre de la guerre, payez vos troupes qui murmurent. (*A d'autres.*) Messieurs les Ministres, voici vos appointements arriérés... Eh bien ! vous hésitez à les prendre? C'est de l'or en barre... Tenez, en voici la preuve... je me paye à moi-même mes appointements de chambellan et de fou... (*Il met plusieurs billets dans sa poche.*)

COSTER, *s'avançant, bas.*

Comte de Bloksberg, c'est une action infâme que vous m'avez fait commettre ! Vous allez flétrir ma découverte et mon nom !

BLOKSBERG

Homme de peu d'intelligence, taisez-vous ! Savez-vous ce que nous fondons en ce moment?... Nous fondons une chose immense et qui se nomme le crédit ! Le monde n'a plus besoin d'argent et d'or. Le premier des métaux, c'est le papier. (*On entend crier : Vive l'archiduc !*)

Croyez-vous que c'est assez d'actualité ! Par contre, entre Laurent Coster, l'imagier de Harlem, et François Georgin l'imagier d'Épinal, aucune espèce de rapport.

François Georgin n'a de son aîné ni les hautes visées ni la grandiloquence. Sa vie que nous retrace M. Descaves, de la naissance à la mort, est celle d'un simple, celle d'un humble, et sous sa surface lisse, c'est à peine si de temps à autre nous voyons frémir quelques soucis de métier, quelques velléités sentimentales. Ouvrier graveur à la célèbre fabrique d'images Pellerin, il passe par une pente naturelle des gravures représentant les fastes de l'histoire sacrée à celles qui reproduisent les miracles du dieu Napoléon, et de son état-major de saints, les maréchaux. A ceux-là comme à ceux-ci son art

naïf s'adonnera avec la même admiration, la même ardeur. Et jusqu'au jour de la décrépitude, tandis que la mort aura paralysé les pinceaux des Gros et des Isabey, son burin populaire continuera à retracer fidèlement les prouesses de l'immortel empereur. Figurez-vous, transcrit en images, le *Napoléon raconté dans une grange* du *Médecin de campagne* de Balzac, vous aurez l'œuvre presque entière de François Georgin.

Le sujet, à première vue, vous semblera sans doute trop spécial. Mais ce qui l'élève au-dessus d'une quelconque monographie, c'est la tendresse que M. Lucien Descaves porte à son héros, la conviction d'hagiographe qu'il marque à nous relater les menus faits de cette obscure carrière. Véhémence en moins, tout à fait la façon de Michelet pour parler de ces anonymes travailleurs de la pierre, de ces *magistri de vivis lapidibus* qui bâtirent, sans laisser de nom, nos cathédrales — et constamment le même amour du peuple, la même sympathie pour le labeur plébéien. Et puis tout le début du livre, tandis que Georgin traverse son enfance, est occupé par la peinture la plus pittoresque des mœurs lorraines, de l'existence journalière d'une petite ville durant la fin de l'Empire et sous la Restauration. Vieux grognards, demi-soldes, vieilles demoiselles de l'aristocratie, c'est pour le détail aussi précis que du Balzac, mais par la simplicité, la bonhomie cela ferait plutôt songer à de l'Erkmann-Chatrian, avec plus de fermeté, plus de relief dans l'écriture.

Car M. Lucien Descaves écrit très bien, très sobrement, n'usant que de comparaisons irréprochables, d'épithètes triées sur le volet, sans la moindre licence ou le moindre relâchement de style. Il était pourtant de mode, il y a une trentaine d'années, de proclamer que les réalistes écrivaient mal ; et, même de temps à autre, maintenant encore, il me semble qu'on nous ressert cette antienne. Je me demande où l'on a été la prendre? Certes, parmi les *poetæ minores* du naturalisme et parmi les suiveurs, il se rencontra quelques grimauds. Mais Zola, malgré ses poncifs, dont il fut au surplus le créateur, est dans ses romans, sinon dans sa critique, un écrivain de grand souffle, de grande envergure et qui fournirait plus d'une page d'anthologie. La santé, la vigueur, la nudité du style de Maupassant émerveillaient Jules Lemaître, assez bon connaisseur, et grammairien peu suspect. Enfin quel manieur de mots, plus minutieux, plus superstitieux qu'Huysmans, quel style plus serré que le sien, du jour où avec *A Rebours* il quitta les procédés primitifs du naturalisme? Chef de file de M. Descaves, Huysmans lui a légué ses scrupules, ses règles, son culte du terme neuf, du mot propre, de l'image juste. Et

rien ne dit que ce n'est pas l'agrément de cette forme parfaite qui pimente ce que la biographie de François Georgin pourrait avoir, à la longue, d'un peu technique.

Je ne vous représenterai pas M. Max Jacob, dont je vous ai déjà tracé un croquis, l'an dernier, dans mon article sur les cubistes. Vous savez que c'est l'humoriste du groupe, et poésie en plus, quelque chose comme son Alfred Jarry. Le nouveau volume qu'il nous donne, sans renoncer complètement aux morcellements et aux bariolages cubistes, montre moins de cocasseries et d'extravagances que le *Cornet à Dés* ou le *Phanérogame*. Soit assagissement et passagère réaction, soit nature du sujet, tant par le style que les développements, la *Défense de Tartufe*[1] se rapproche beaucoup plus que les deux précédents ouvrages de la littérature normale en cours. Le sous-titre pourrait y servir de table. « Extases, remords, visions, prières, poèmes et méditations d'un juif converti. » Et il n'est presque pas une de ces stations sur le chemin de la foi, qui n'offre son intérêt ou son charme.

Certains morceaux comme *Méditations sur ma mort* ne manquent pas d'une certaine grandeur, d'une certaine émotion tragique. D'autres comme *Crucifixion-Tentations* indiquent une foi déjà solide. Mais les pages les mieux venues, les plus touchantes, ce sont, à mon sens, les petits poèmes dont M. Max Jacob a entremêlé ses proses. En vers bien rythmés quoique libres, avec des vocables clairs et des tours familiers, ils rappellent souvent le Verlaine de *Sagesse*, souvent aussi, par leurs pirouettes, Jules Laforgue. Évidemment, puisque l'Église a reçu dans son sein M. Max Jacob, il devait en être digne. Cependant, Verlaine dans les murs de sa prison me paraît plus profondément touché de la grâce que M. Max Jacob au sortir de Montparnasse. Sans être bien grand clerc en la matière, il me semble que par moments l'auteur du *Phanérogame* conserve, malgré lui, une malice, une ironie peu conformes à l'humilité et à la gravité, premières vertus d'un néophyte. Tel quel, son petit confiteor n'en forme pas moins une lecture très plaisante. Ce n'est peut-être pas, au sens rigoureux du mot, un pieux ouvrage. Mais c'est sûrement un fort joli keepsake de piété.

Et en voilà, j'espère, pour quelque temps, avec les torturants « isolés » !

1. Société littéraire de France.

***

J'aurais souhaité causer un peu avec vous des difficultés parmi lesquelles se débat l'art dramatique aussi bien dans les théâtres du boulevard que sur les scènes subventionnées, aussi bien dans l'empire illimité de M. Quinson que dans les principautés de MM. Émile Fabre et Gavault. Mais l'actualité me force encore d'ajourner.

Toutefois, je ne laisserai pas passer ce numéro sans vous signaler deux entreprises théâtrales qui méritent de votre part toute sympathie et tout appui : *l'Œuvre* de M. Lugné-Poë et le *Théâtre du Vieux-Colombier* de M. Jacques Copeau. Il ne s'agit pas là, je vous l'affirme, d'une recommandation par complaisance, d'un de ces boniments par camaraderie que l'on accorde volontiers — ça fait « généreux », et ça fait « artiste » — aux tentatives à côté.

Il s'agit d'attirer votre attention sur des entreprises sérieuses dont l'une, depuis trois mois, a fait largement ses preuves et dont l'autre ne tardera pas à faire les siennes. *L'Œuvre*, de M. Lugné-Poë, vient de nous présenter, avec madame Suzanne Desprès, une série de représentations ibséniennes du plus haut intérêt. M. Lugné-Poë prépare pour la suite une reprise d'*Ubu Roi*, d'autres pièces d'Ibsen, des œuvres de jeunes auteurs encore inconnus; son théâtre ne recourt à aucune publicité, à aucun communiqué de presse. Il ne vit que par ses abonnés, ne compte que sur ses abonnés. De ces abonnés, si vous aimez réellement les lettres, il faut que vous soyez.

De même que — voyez si je suis exigeant — il faudra vous abonner au *Vieux-Colombier*. M. Jacques Copeau, quoique le cadet de M. Lugné-Poë dans la carrière, est comme lui un passionné du théâtre. Comme lui il rêve sinon de grandes choses, du moins de belles choses : la création d'une tradition moderne pour interpréter les chefs-d'œuvre classiques ou les chefs-d'œuvre du répertoire étranger, la formation d'une troupe homogène et bien adaptée aux tendances actuelles des jeunes auteurs, une mise en scène renouvelée. Et lui aussi ne pourra vivre, durer que par les subsides de ses spectateurs.

Nuls pièges au snobisme dans ces deux entreprises, aucune de ces pièces qui cherchent la réclame dans le scandale, aucune de ces œuvres à pétards, qui tablent pour attirer la foule sur l'excès des audaces ou l'énormité des bizarreries. On vous servira des spectacles excellents, originaux, soigneusement ordonnés par des hommes de goût et de conscience. Si, comme j'aime à le croire, tant de pièces que donnent les scènes régulières vous lassent, vous trouverez là le

délassement rêvé — le double plaisir d'une bonne soirée jointe à une bonne action littéraire.

Sur quoi, venons aux deux grandes nouveautés de la quinzaine : *Béranger* et *l'Animateur*.

Le *Béranger* de M. Sacha Guitry se déroule en quatre actes, quatre tableaux, trois grandes scènes. Béranger au berceau. Béranger à l'aurore de la gloire ; grande scène avec Talleyrand, qui adjure vainement le chansonnier de faire une chanson en faveur de Louis XVIII. Béranger en pleine gloire ; grande scène avec Talleyrand qui vient à domicile lui quémander une chanson en faveur de Louis-Philippe. Béranger sur le retour, désabusé, presque oublié déjà ; grande scène avec de jeunes chansonniers, où Béranger leur vante les douceurs de l'amour, de l'indulgence, de la cordialité humaine et les détourne de la politique.

Ces quatre tableaux peuvent s'apprécier à quatre points de vue différents.

D'abord, le point de vue de l'exactitude historique. Sans exiger du dramaturge l'exactitude d'un manuel, on pourrait faire ici quelques réserves. Si bien menées qu'elles soient, les scènes entre Béranger et Talleyrand ne semblent pas de toute vraisemblance. Vous figurez-vous par exemple, à la veille du scrutin de Versailles, M. Stephen Pichon, excédé par les féroces brocards de M. Clemenceau et courant chez M. Lucien Boyer, le populaire auteur de *la Madelon de la Victoire*, pour le supplier de confectionner une chanson en faveur de M. Deschanel? La démarche vous paraîtrait singulière.

Pareillement l'optimisme et la mélancolie que montre Béranger sur la fin de la pièce prêtent à des objections. Loin de regretter sa popularité, qui en 48 était encore vive, Béranger s'en fût plutôt plaint. Lisez là-dessus dans *Choses vues* de Victor Hugo une page admirable où Béranger s'insurge contre la popularité qui « vous monte dessus », l'opposant à celle de Victor Hugo, la popularité que « l'on domine ». Ces accrocs à la vérité n'entament pas seulement l'exactitude historique ; ils altèrent aussi le personnage.

Puis le point de vue psychologique qui se raccorde de près au précédent. Certes, M. Sacha Guitry a fort ingénieusement dessiné divers traits de son héros: une certaine bonhomie, une certaine fierté, une certaine conviction républicaine. Mais d'autres côtés moins flatteurs ne sont indiqués qu'incidemment et d'une touche souvent trop bienveillante. L'habileté, la roublardise, le sens pratique du bonhomme s'absorbent ici dans une mansuétude, dans une onction qui risquent de nous abuser. Le Béranger de M. Sacha Guitry n'a pas

que la longue redingote et les longs cheveux du Quaker ; il finit par en avoir l'âme, les façons et le langage.

Puis le point de vue métier. Bien entendu, je ne parle pas du métier purement théâtral, dans l'acception grossière du mot : péripéties, intrigue, conduite des scènes. Je ne songe qu'à la composition d'ensemble, à l'impression que la pièce totale vous laisse. A cet égard elle est certainement moins pleine que *Debureau* ou que *Pasteur*. Ce n'est pas, comme dans ces deux œuvres, la fresque complète de toute une carrière qu'elle nous offre ; ce n'en sont que quelques vignettes éparses.

Enfin quatrième point de vue : le symbole qu'elle nous apporte. *Debureau*, sorte de Kean, c'était le génie dramatique aux prises avec toutes les adversités de la vie théâtrale. *Pasteur*, dans les mêmes traverses, la Science. *Béranger*, lui, c'est, parmi les mêmes vicissitudes, la Poésie. Il me semble que pour incarner la Poésie, M. Sacha Guitry eût pu choisir un personnage plus représentatif. Chatterton était pris. Mais il en restait d'autres, à la muse moins bourgeoise, moins terre à terre, moins vulgaire que celle du chantre de *Lisette* et du *Dieu des bonnes gens*. Quand on l'entend sans trêve se réclamer de la poésie ou proclamer les droits et les devoirs du Poète, malgré soi on pense à certains autres tenants de la lyre, un Vigny, un Baudelaire, un Verlaine, un Mallarmé et de ce rapprochement les propos de Béranger fatalement pâtissent.

Mais en réalité, tous ces défauts n'apparaissent qu'à l'analyse. A la représentation, à peine si vaguement on les devine, tant le talent de M. Sacha Guitry les voile de grâce, d'esprit et de tendresse. C'est toujours le même dialogue, étonnant de verve, de précision, sans jamais une trivialité, jamais une erreur de goût — toujours le même prestige personnel qui peut tout dire et fait tout passer, donne à tout, même à l'invraisemblance, du charme, que dis-je, l'accent de la vérité.

Et puis il y a l'interprétation incomparable : M. Sacha Guitry, mademoiselle Printemps et surtout l'extraordinaire Talleyrand que nous dresse M. Lucien Guitry. Avec ses formes athlétiques, son profil de César romain, je me demandais comment il ferait pour nous rendre le petit boscot, boitillant et à figure de dogue, que fut le prince de Bénévent. Vaine inquiétude ! M. Guitry, sans se courber, sans claudiquer, n'a eu qu'à paraître avec son imposante stature, pour que toute la salle criât à la ressemblance. Je n'ignore point que la culture iconographique des salles de générale n'est pas poussée à l'extrême. Néanmoins ici le public avait raison. Par la puissance de son génie, M. Lucien Guitry effaçait l'effigie réelle, y substituait

pour toujours la sienne propre. Après cette épreuve, il est fixé. Libre à lui désormais de pétrir à son image tous les personnages du répertoire ou de l'histore. Demain, s'il veut, il peut jouer Triboulet sans bosse.

L'Animateur de M. Henry Bataille a reçu à la générale un accueil triomphal. La pièce comporte trois actes, deux sujets et trois couplets. Examinons-les successivement.

Le premier acte est magistral. Nous y voyons le publiciste Dartès, chassé du journal qu'il dirige pour avoir, dans un élan de sincère révolte, attaqué un pamphlétaire de droite du nom de Gibert. La scène où le conseil d'administration débarque le maladroit réalise une merveille de précision et de mesure. Nous y retrouvons, au summum de sa forme, tout l'esprit aristocratique de M. Henry Bataille, tout son dédain des vilenies, des bassesses, des vulgarités — toute sa vision, parfois si claire, de notre époque. Répliques, réticences, silhouettes, sentiments, c'est la perfection, une des scènes les plus accomplies que j'aie entendues au théâtre.

Celle qui suit, quoique remarquable encore, est déjà plus mélodramatique. Gibert est venu défier son agresseur, et, pour l'achever, lui révèle que depuis dix ans sa femme le trompe, que sa fille n'est pas de lui mais d'un autre. La perfide épouse survient, avoue par le silence. Accablement de Dartès. Un homme fini, coulé, si sa fille Renée ne se jetait à son cou, lui jurant fidélité et assistance. Voilà le second sujet se nouant au premier et le drame politique se corsant d'un drame de famille.

Acte deux. Dartès réfugié avec sa fille dans un petit appartement de banlieue. Le parti socialiste l'appelle dans ses rangs. Il hésite d'autant plus que Renée, redoutant pour lui le péril des luttes de parti, s'applique à l'en détourner. Mais soudain revient madame Dartès. Elle veut détacher sa fille de Dartès, la reconquérir et, par des voies obliques, lui révèle l'irrégularité de sa naissance. Crise de désespoir violent chez Renée, Rentrée de Dartès qui chasse sa femme. Reprise des sanglots de Renée, quand tout à coup un éclair l'illumine : son vrai père, ce n'est pas le père légal, le père du sang, c'est son père intellectuel, son animateur : Dartès. L'enthousiasme démocratique la saisit, et, par la fenêtre, elle fait signe à la délégation socialiste qui attendait en bas la décision de Dartès.

Acte trois. La rédaction des *Cahiers bleus*, le pamphlet de Gibert. Celui-ci est en train de lancer un livre contre Dartès, dont l'essentiel est composé de lettres intimes livrées par madame Dartès. Brusque entrée de Renée. Revolver en main elle vient menacer Gibert de

se brûler la cervelle sur place, s'il ne détruit pas son livre. Une discussion, presque une controverse s'engage, lorsque apparaît Dartès lui-même, accouru à la recherche de sa fille. Nouvelle discussion entre les trois personnages. Mais dehors les partisans de Dartès croyant leur chef en danger poussent des clameurs. Dartès pour les rassurer paraît à la fenêtre. Détonation. Dartès, frappé d'une balle, tombe à la renverse, criant « En avant ! » Renée, égarée de douleur, répète avec frénésie : « En avant ! » Rideau.

Chemin faisant, j'imagine, vous aurez distingué les défauts de l'œuvre. D'abord sur ce troisième acte plane comme le relent de deux drames récents ; et le mélange des deux réminiscences qu'il évoque n'est pas sans créer chez le spectateur une incertitude voisine du malaise. On s'étonne aussi des longs plaidoyers qu'échangent les personnages en faveur de leur cause respective, quand dans un instant si tragique le moindre cri, un appel téléphonique y mettrait facilement fin.

Au second acte, d'autre part, le désespoir de Renée, malgré l'émotion qu'il suscite dans la salle, me paraît un peu excessif. Qu'une jeune fille devant une révélation si brutale, si cruelle, reçoive, comme on dit, un coup, quoi de plus naturel? Mais qu'elle s'abandonne à un tel débordement de cris et de sanglots pour un fait qui ne dégrade en rien son père, qui ne touche en rien à l'affection qu'elle lui porte, voilà ce dont je reste surpris. Et plus surpris encore quand cette explosion se renouvelle en présence de Dartès, et que s'opère soudain le revirement par où Renée eût dû normalement commencer : la constatation que la tendresse qui l'unit à son père demeure au-dessus d'une pareille atteinte.

Quant aux trois couplets que je vous mentionnais plus haut, si brillants ou éloquents qu'ils soient, on y relèverait les mêmes traces d'arbitraire. Le premier, le couplet sur l'*Idée*, est proféré par un des délégués socialistes. En un style familier l'orateur nous explique la toute-puissance de l'idée. On émet un jour une toute petite idée, une idée « pas plus grande que cela », puis elle enfle, elle grandit, elle vous possède et l'on n'en est plus que l'esclave fanatisé. Ce panégyrique de l'idée me frapperait plus si Dartès était un penseur, un générateur d'idées. Mais dans la circonstance ce n'est pas une idée nouvelle qu'il a créée, c'est à une idée déjà en circulation qu'il s'est rallié par impulsion fortuite. Il n'est pas victime de sa création mais uniquement de son élan. Et le couplet qui irait comme un gant à un Nietzsche, à un Pasteur, ne cadre en aucun point avec son aventure.

Le second couplet, celui qui a pour interprète Renée, c'est le

couplet sur *l'Animateur*. Renée dit là avec beaucoup de flamme des choses très judicieuses sur la paternité intellectuelle. Pourtant ce qui me les gâte, c'est qu'elles lui viennent sous forme idéologique et non tendrement dans un cri du cœur. Une jeune fille ordinaire murmurerait, je crois, simplement : « Puisque je te dois tout ce que je suis, puisque c'est toi qui m'as formée, dotée de toutes mes idées, puisque l'accord entre nous est complet, puisque nous nous aimons, qu'est-ce que tout ça peut nous faire, papa? » Assurément cela porterait moins, mais ce serait plus dans la note humaine.

Des trois couplets en somme, celui de Dartès sur la *Calomnie*, pain des forts, stimulant de la vertu méconnue, aurait peut-être mes préférences. Certes il n'est pas de bronze et dans ses développements on distinguerait plus d'une faille. Il manque, en sus, d'opportunité, car entre son mortel ennemi et sa fille à deux doigts du suicide, un père a généralement d'autres soucis que de disserter sur la calomnie. Néanmoins ce couplet est imprégné d'une conviction humanitaire, d'un mysticisme socialiste qui atteignent souvent à la beauté.

C'est probablement ce souffle révolutionnaire, dont palpite toute l'œuvre de M. Bataille, qui a donné le change à certaines impressions de spectateurs. Beaucoup d'entre eux ont reproché à la pièce de M. Bataille d'être partiale, d'orner les socialistes de toutes les vertus tandis qu'elle chargeait leurs antagonistes de tous les travers. Rien de plus opposé à la vérité.

Dartès, en premier lieu, apparaît comme un assez pauvre homme, un velléitaire du socialisme plutôt qu'un apôtre acharné. Pour un « animateur », il semble même étrangement dépourvu d'animation. Sauf quelques phrases vides, sa défense contre le conseil d'administration est piteuse. Devant Gibert qui le bafoue, qui le traite de jobard, il se montre, en ses répliques, très médiocre, très petit garçon. Durant tout le second acte, il se débat en tergiversations. Au troisième acte, il a plus la passivité du martyr que le perçant du grand lutteur. Et l'on ferait sur le caractère de Renée des remarques identiques.

Dans *le Journal*, M. de Pawlowski observe que Dartès et sa fille ne se rallient au socialisme qu'en désespoir de cause, les ponts une fois rompus avec la société, lui après son débarquement, elle après divulgation de sa bâtardise. Et il ajoute : « Le socialisme n'est pas un asile. » Observations que j'approuve pleinement, les ayant faites avant de les lire.

Ce qui donc, au fond, indispose une partie des spectateurs, ce ne sont pas les vertus prêtées aux révolutionnaires, c'est l'esprit

socialiste qu'on sent circuler à travers tous les épisodes de la pièce.

Mais à quelque opinion qu'on appartienne, comment ne pas saluer une œuvre si captivante et qui témoigne d'un effort si louable vers le drame social?

Vous objecterez bien qu'Augier dans *les Effrontés*, dans *le Fils de Giboyer*, maniait idées ou personnages d'une main autrement libre et vigoureuse. C'est oublier qu'Augier avait pour lui Compiègne, l'Impératrice, l'Empereur.

Sous le régime démocratique, la pièce politique sera toujours malaisée, parce que le régime démocratique est le seul qui ne soit pas maître des foules. Lors de *Thermidor*, lors de *Décadence*, sans parler des troubles d'*Après Moi*, rappelez-vous tant de ministres tremblant dans leur fauteuil. Pour faire jouer *Tartufe*, il faut un Louis XIV, pour faire représenter *Turcaret*, il faut l'intervention d'un prince du sang.

Ce que j'en dis, d'ailleurs, n'est pas dans l'intention d'une courbette à droite. Je constate des faits historiques et de notoriété.

FERNAND VANDÉREM

P. S. — Comme me parviennent les épreuves du présent article, deux autres nouveautés intéressantes y réclament place :

1° Au Théâtre Antoine, *la Captive*, de M. Charles Méré, un des espoirs du théâtre de demain, a obtenu le plus favorable accueil. La pièce qui renferme quelques passages remarquables est à voir. J'y reviendrai.

2° A l'Œuvre, *la Couronne de carton*, ouvrage de début de Jean Sarment, est à retenir. La pièce, dont les quatre actes gagneraient à se fondre en deux, accuse chez le jeune auteur plus de pratique des livres que de la vie. Mais les deux derniers actes ont, par endroits, une vigueur, un mouvement, une verve qui nous promettent beaucoup de M. Sarment, quand l'expérience, sans l'assagir, — le vilain mot ! — aura clarifié et mieux proportionné ses vues sur les vicissitudes de l'existence. — F. V.

LA CONFÉRENCE

INTERNATIONALE DU TRAVAIL

DE WASHINGTON

Dans la lente, trop lente évolution par laquelle s'améliorent graduellement les conditions de vie matérielles et morales des travailleurs, une nouvelle étape vient d'être franchie : la première session de la Conférence Internationale du Travail s'est tenue à Washington du 29 octobre au 29 novembre 1919.

Dire avec précision ce que fut cette Conférence, dans quelles conditions elle avait été convoquée, quels résultats ont été obtenus; familiariser, en un mot, le public français avec cette institution nouvelle dont la valeur, comme instrument de progrès social, dépendra surtout de l'intérêt que lui portera l'opinion publique des grands pays industriels, tel est l'objet de la présente étude.

I

Replaçons tout d'abord la Conférence dans son cadre historique. A son origine se trouve la revendication formulée, d'une manière de plus en plus pressante, par les ouvriers de tous les pays, en faveur d'une « Charte du Travail » moderne.

Après cinq années de souffrances, l'idée que le Traité de

Paix avec l'Allemagne, marquant le début d'une ère nouvelle, devait garantir aux travailleurs du monde entier un minimum de justice sociale, semblait recevable. Les hommes d'État responsables de la paix du monde ne pouvaient en tout cas ignorer les impatiences ouvrières. De même qu'ils faisaient de la Société des Nations la clef de voûte du nouvel édifice politique, de même ils décidèrent unanimement, dès la première séance plénière de la Conférence de Paris, d'incorporer dans le Traité un chapitre de « clauses ouvrières ». Une commission fut nommée dans laquelle deux représentants des travailleurs, MM. Gompers et Jouhaux, voisinaient avec des fonctionnaires et des diplomates, commission qui fut invitée à indiquer les moyens pratiques permettant de remplir les promesses faites pendant la guerre aux ouvriers.

Dans cette commission où réalistes et idéalistes s'affrontaient, les réalistes eurent gain de cause. Il fut reconnu comme impossible d'établir séance tenante une Charte Internationale du Travail; pour donner un corps aux aspirations ouvrières, il fallait des lois, des lois positives, délicates à formuler, variant d'un pays à l'autre. Tout ce qu'on pouvait faire était de favoriser, par des ententes internationales, le progrès de la législation ouvrière dans les différents pays adhérant à la Société des Nations. Pour réaliser ces ententes, un organisme fut constitué sous le nom plutôt barbare d' « Organisation permanente du Travail ». Cet organisme, dirigé par un Conseil d'administration de vingt-quatre membres, comportait, à côté d'un Bureau ou Office International du Travail, une Conférence plénière. Il reçut pour mission, d'une part, de préparer des conventions ou de formuler des recommandations tendant à niveler par en haut les conditions de travail des différents pays, d'autre part, de contrôler l'application des conventions adoptées.

Les traits essentiels du mécanisme institué par la partie XIII du Traité de Paix avec l'Allemagne (articles 387 à 426) sont les suivants :

a) La Conférence Internationale, qui doit siéger au moins une fois par an, se compose de quatre représentants par État dont deux délégués du Gouvernement, un délégué des organisations patronales et un délégué des organisations ouvrières.

b) En contradiction avec le principe de l'unité nationale et comme on ferait au sein d'un Parlement supranational, les délégués prenant part à la Conférence votent individuellement et non par pays. Ceci revient à dire que les personnes morales représentées sont non plus les puissances souveraines, mais bien les intérêts économiques.

c) La Conférence siégeant d'une manière permanente à raison d'une session au moins par an et son ordre du jour étant réglé par le Conseil d'administration, l'organisme nouveau règle lui-même son activité et peut prendre des initiatives, — ce que ne pourraient faire des plénipotentiaires ordinaires.

d) Les décisions prises par la Conférence, sans être revêtues de force exécutoire, sont un peu plus que des décisions *ad referendum*. Lorsqu'un projet de convention a recueilli les deux tiers des votes, les Gouvernements adhérents sont tenus : 1° de rechercher l'approbation des autorités législatives compétentes ; 2° si cette approbation est obtenue, de ratifier le projet de convention ; 3° de mettre la législation nationale en harmonie avec l'obligation internationale ainsi contractée.

e) La Conférence et son Bureau permanent ont le droit de contrôler l'exécution loyale des conventions ratifiées Tout un mécanisme de sanctions est prévu à l'encontre des États qui ne respecteraient pas leurs engagements. Ce mécanisme est mis en mouvement par des enquêtes, lesquelles aboutissent, le cas échéant, à un verdict de la Cour internationale de Justice de la Société des Nations.

A côté des articles très détaillés consacrés à l'Organisme permanent du Travail, on trouve, d'autre part, dans le Traité de Paix, un certain article 427 qui forme comme le résidu de l'ancienne aspiration vers une Charte Internationale du Travail. Cet article se borne à préciser certaines directives selon lesquelles les Gouvernements signataires du Traité sont invités à orienter leur législation ouvrière. Sa principale importance réside dans la manière très large dont il est rédigé et qui permet d'affirmer que la compétence de l'Organisme permanent s'étend non pas seulement aux conditions de travail *stricto sensu*, mais à tout ce qui intéresse le

bien-être physique, moral et intellectuel des travailleurs salariés[1]. De ce fait, l'argument tendant à restreindre la compétence de la Conférence du Travail aux aspects exclusivement économiques de la vie ouvrière, n'est plus recevable.

II

Le Traité de Paix avec l'Allemagne, en même temps qu'il créait l'Organisme permanent du Travail, lui prescrivait aussi ses premières tâches. Les signataires du Traité s'engagèrent en effet à réunir la première Conférence Internationale à Washington au mois d'octobre 1919. Le Gouvernement des États-Unis se chargea de convoquer la Conférence. Un Comité International de sept membres fut désigné pour préparer la documentation nécessaire.

L'ordre du jour fut fixé comme suit :

1° Application du principe de la journée de huit heures.

2° Questions relatives aux moyens de prévenir le chômage et de remédier à ses conséquences.

3° Emploi des femmes : *a*) avant ou après l'accouchement (y compris la question d'indemnité de maternité) ; *b*) pendant la nuit ; *c*) dans les travaux insalubres.

4° Emploi des enfants : *a*) âge d'admission au travail ; *b*) travaux de nuit ; *c*) travaux insalubres.

5° Extension et application des conventions internationales adoptées à Berne en 1906 sur l'interdiction du travail de nuit des femmes employées dans l'industrie et l'interdiction de l'emploi du phosphore blanc dans l'industrie des allumettes.

A cet ordre du jour s'ajoutaient les mesures à prendre pour organiser effectivement le Bureau International du Travail et préparer la deuxième session.

Le programme prévu a été exécuté de point en point. Dans le courant de l'été, une grave difficulté a pourtant surgi. Il

1. Article 427. — « Les Hautes Parties contractantes, reconnaissant que le bien-être physique, moral et intellectuel des travailleurs salariés est d'une importance essentielle au point de vue international, ont établi, pour parvenir à ce but élevé, l'organisme permanent prévu à la section I et associé à celui de la Société des Nations... »

s'agissait de savoir si les Allemands et les Autrichiens, bien que non admis dans la Société des Nations, seraient autorisés ou invités à participer à la Conférence du Travail. Le Bureau Syndical International prit parti pour l'affirmative. Les praticiens de la législation ouvrière, s'interdisant d'envisager les choses sous l'angle sentimental, reconnurent la nécessité d'étendre les futures obligations internationales au puissant pays industriel qu'était et que restait l'Allemagne.

Une question de droit se posait, il est vrai, en ce sens qu'aux termes du Traité de Paix, tous les membres de la Société des Nations, et eux seuls, devaient faire partie de l'Organisme du Travail. La décision à prendre, quoique incombant logiquement au Conseil Suprême des Alliés, fut renvoyée par celui-ci à la Conférence du Travail. Elle fut affirmative. A la quasi-unanimité, la Conférence résolut d'admettre dans son sein les représentants des Empires Centraux. Les délais survenus rendirent toutefois impossible la participation effective de l'Allemagne et de l'Autriche aux travaux de la Conférence. En fait, par conséquent, la période de transition souhaitée dans leur for intérieur par beaucoup de délégués resta acquise.

Autre difficulté plus grave encore : l'attitude de l'Amérique. Le Traité de Paix n'étant pas ratifié et la majorité du Sénat prenant, à l'égard de celui-ci, une attitude nettement hostile, l'Administration Fédérale, après avoir convoqué la Conférence, ne pouvait y participer ni même autoriser les représentants des organisations patronales et ouvrières à y jouer le rôle dévolu à leurs confrères d'Europe [1].

1. Pour préciser l'attitude du Sénat des États-Unis à l'égard de l'Organisme International du Travail, il suffit de citer ici le texte des réserves proposées par la majorité républicaine relativement à cette partie du Traité :

Réserve n° 5. — Les États-Unis se réservent exclusivement le droit de décider quelles questions sont — ou ne sont pas — de leur seul ressort ; ils déclarent que toutes les questions domestiques ou politiques intéressant, en tout ou partie, leurs affaires domestiques, y compris l'immigration, le travail, la navigation côtière, les tarifs douaniers, le commerce, la suppression de tout trafic portant sur les femmes, les enfants ou sur l'opium et autres ingrédients dangereux et toutes autres questions domestiques sont exclusivement du ressort des États-Unis et ne peuvent être soumises en aucune façon, aux termes de ce traité, soit à l'arbitrage, soit à l'examen du Conseil exécutif ou de l'Assemblée générale ou d'un organisme quelconque de la Société des Nations, non plus qu'à la décision ou aux recommandations d'aucun autre pouvoir.

Réserve n° 14. — Les États-Unis s'abstiennent d'adhérer à la partie XIII

Il faut reconnaître, d'ailleurs, qu'une difficulté juridique, du même ordre que celle soulevée par les États-Unis, aurait pu viser l'ensemble des travaux de la Conférence. Strictement parlant, en effet, le Traité de Versailles n'était pas en vigueur au moment de la session de Washington, et l'Organisme permanent du Travail n'avait pas d'existence légale. Heureusement, une solution de bon sens prévalut ; il fut décidé que la Conférence fonctionnerait parce que douée d'une existence de fait suffisante, et qu'on homologuerait officiellement ses décisions après la mise en vigueur du Traité [1].

En regard de l'abstention des États-Unis, de l'absence de l'Allemagne et de l'Autriche, il y a lieu de faire ressortir le grand nombre des pays officiellement représentés. Ils étaient au nombre de trente-neuf dont dix-sept d'Europe, seize d'Amérique, cinq d'Asie [2] et un d'Afrique [3].

On aperçoit la difficulté d'établir pour des pays si différents à tous égards, des règles uniformes. Parler de législation *internationale* du travail est-ce parler de législation *universelle* du travail?

Ce grave problème fut la source des principales difficultés pratiques auxquelles la Conférence se devait de trouver une solution. Fallait-il établir un niveau assez bas pour convenir à tous les pays, ou, au contraire, relever les conditions minima de telle façon qu'elles assurassent un progrès réel dans les pays les plus avancés? Ni l'une ni l'autre de ces deux solutions n'était tout à fait satisfaisante, d'où la décision prise de prévoir à la fois la règle générale convenant aux pays industriellement développés et les exceptions nécessaires aux pays se trouvant dans des conditions spéciales.

(articles 387 à 427 inclusivement) du Traité, jusqu'à ce que le Congrès ait pris, par une loi ou par une résolution conjointe, les mesures nécessaires pour se faire représenter dans l'organisme établi par ladite partie XIII et, dans ce cas, la participation des États-Unis sera conditionnée et réglée par les termes de ladite loi ou résolution conjointe.

1. La chose est faite maintenant. La « session de Washington », laissée théoriquement ouverte après le départ des délégués, a été close par une décision du Conseil d'administration réuni à Paris le 26 janvier 1920. Les textes adoptés ont alors été officiellement transmis au Secrétariat général de la Société des Nations en vue de leur communication aux différents Gouvernements.

2. Japon, Inde, Chine, Siam, Perse.

3. Afrique du Sud.

A bien d'autres égards encore le manque d'homogénéité de la Conférence se faisait sentir d'une façon fâcheuse. C'était l'importance attachée aux droits respectifs des différentes nationalités ou des différentes langues ; c'était la quasi-hostilité manifestée à l'égard des pays de vieille civilisation par les pays neufs, où se posent des problèmes si différents de ceux de l'Europe; c'était l'antagonisme entre le groupe patronal et le groupe ouvrier, — antagonisme qui ne tendait à effacer les lignes nationales de démarcation que pour en tracer d'autres. La Conférence avait, en un mot, la physionomie complexe et heurtée que présente, à l'heure actuelle, le monde tout entier. Dans ces conditions, le risque de ne pas aboutir était sérieux, mais si l'on aboutissait, l'autorité des décisions prises était d'autant plus grande.

Or on a abouti. Sur toutes les questions à l'ordre du jour, des solutions positives avaient été proposées par le Comité d'organisation. La matière ainsi élaborée fut renvoyée à une série de Commissions spéciales au sein desquelles les délégués officiels furent utilement secondés, et, le cas échéant, remplacés par leurs conseillers techniques [1]. Ainsi, on put mener de front quantité de discussions délicates et, en fin de session, des textes purent être acceptés par la quasi-unanimité de l'Assemblée, qui réglaient, dans un esprit de progrès et de justice sociale, les diverses questions envisagées.

Au risque de verser dans un excès de technicité, nous croyons devoir présenter ici les traits essentiels des divers projets de conventions et des diverses recommandations adoptés par la Conférence.

1. Pour la France, les deux délégués gouvernementaux étaient M. Arthur Fontaine, directeur du travail, et M. Max Lazard; le représentant patronal était M. Louis Guérin, le représentant ouvrier, M. Léon Jouhaux.

III

Pour la clarté de l'analyse, précisons d'abord l'attitude prise par la Conférence à l'égard d'une question dominant tous les débats, celle des catégories de travailleurs salariés auxquelles les mesures proposées devaient s'appliquer. Limiterait-on la protection éventuelle aux travailleurs de l'industrie, et, dans ce cas, comment définirait-on les établissements industriels? L'étendrait-on au commerce et à l'agriculture? — Grave question qui, dans l'ensemble, fut résolue d'une manière très prudente.

Seuls le projet de convention et la recommandation concernant le chômage, ainsi que la recommandation concernant la réciprocité de traitement des travailleurs étrangers, s'appliquent à tous les travailleurs salariés, sans distinction de profession. La protection des femmes en couches s'étend à l'industrie et au commerce, mais n'atteint pas l'agriculture. La réglementation concernant les huit heures, celle relative à l'âge d'admission et au travail de nuit des enfants ne portent que sur l'industrie, mais en y comprenant les transports. Celle relative au travail de nuit des femmes, limitée également à l'industrie, exclut, par contre, les entreprises de transport.

Ce n'est évidemment pas sans des raisons sérieuses que la Conférence a ainsi limité le champ des réglementations protectrices[1]. Les points de vue desquels elle a cru devoir tenir compte sont nombreux. Dans certains cas c'est la difficulté du contrôle ; dans d'autres, c'est parce que la protection est moins nécessaire pour le commerce que pour l'industrie ; dans d'autres encore c'est le fait que la protection appliquée dans le commerce ne modifie pas sensiblement les conditions de la concurrence internationale et que, par conséquent, les États sont libres de prendre telle mesure qui leur convient

1. Déjà un progrès sensible a été fait par rapport à la plupart des législations existantes, en précisant que tout établissement industriel comptant au moins un salarié tombe sous le coup de la loi.

sans qu'il soit nécessaire d'introduire, dans la législation des autres pays, des dispositions analogues.

Il faut bien reconnaître pourtant que, de la prudence à l'inertie, la pente était glissante. Pour étendre aux femmes des professions commerciales la protection d'abord réservée aux seules femmes employées dans l'industrie, une violente bataille dut être livrée, dont, jusqu'au dernier jour, l'issue resta douteuse. Il est certain que de nombreux efforts seront nécessaires par la suite pour assouplir et humaniser plus complètement la législation du travail. Sous le bénéfice de ces observations d'ordre général le détail de chaque convention particulière peut être résumé comme suit :

I. — *Convention des huit heures.* — Fallait-il prescrire seulement une semaine de 48 heures ou bien limiter la durée de travail de chaque jour de la semaine? Telle fut l'une des principales matières mises en discussion. C'était tout le problème de la semaine anglaise qui était implicitement posé. Selon la manière de rédiger la convention, le cumul des avantages tenant à la pratique de la semaine anglaise avec celui de la limitation des heures de travail était possible ou non. La Conférence adopta une solution transactionnelle. Il fut entendu que si la durée du travail, d'un ou de plusieurs jours de la semaine était inférieure à huit heures, un acte de l'autorité compétente ou une convention entre organisations patronales et ouvrières pourrait étendre à neuf heures au maximum la durée du travail des autres jours.

Dans le même esprit, il fut entendu que lorsque des travaux s'effectuaient par équipes ou dans des cas exceptionnels reconnus tels par les organisations ouvrières et patronales intéressées, la durée journalière ou hebdomadaire du travail pourrait être modifiée, à condition que la durée moyenne pendant la période de temps plus longue prise comme base de calcul ne dépasse pas 48 heures par semaine.

Un autre article important admet la possibilité de dérogations permanentes ou temporaires, mais sous la réserve que les règlements autorisant ces dérogations soient pris après consultation des organisations patronales et ouvrières existantes.

Il fut admis enfin que, pour les industries dont le fonction nement continu est nécessaire, chaque équipe de travailleurs pourrait fournir jusqu'à 56 heures en moyenne par semaine.

Restait encore à régler, en dehors des questions accessoires comme celle des dépassements pour cause de force majeure, ou celle des mesures pratiques permettant de faciliter l'application de la convention, le problème capital de l'application de la loi des huit heures aux pays qui demandaient à bénéficier d'un régime d'exception. La question fut examinée par une commission spéciale que présidait, avec un intérêt tout particulier, le Très Honorable George N. Barnes, membre du Cabinet de Guerre britannique.

Les cas du Japon, de l'Inde, de la Chine, de la Perse, du Siam, de la Grèce et de la Roumanie furent minutieusement examinés. En ce qui concerne la Chine, la Perse et le Siam, il fut décidé que ces pays seraient, pour le moment, exempts de la convention, mais que la question serait reprise, en ce qui les concernait, à une prochaine session de la Conférence générale. A la Grèce et à la Roumanie certains délais supplémentaires furent accordés.

Pour le Japon et pour l'Inde, c'est-à-dire pour les deux grands pays orientaux les plus directement mêlés aux affaires européennes, le problème à résoudre était vraiment passionnant ; ces deux puissances étaient représentées par des délégations fortement constituées et comportant chacune un représentant ouvrier. Mais ces représentants auraient-ils l'indépendance voulue pour faire entendre les revendications de leurs compagnons de travail ? N'ayant pas de groupements ouvriers derrière eux, n'étaient-ils pas de simples hommes de paille? Au premier abord, les délégués ouvriers des grandes Puissances occidentales n'étaient pas sans quelque suspicion à leur égard ; en fait, ils se montrèrent les défenseurs résolus et habiles des intérêts qu'ils représentaient. Ils durent, toutefois, en ce qui concernait la durée du travail, se contenter d'avantages restreints. Sauf dans les mines ou pour les enfants de moins de quinze ans, la durée du travail au Japon ne sera pas réduite, pour le moment, dans les établissements industriels, au-dessous de 57 heures par semaine. La définition des établissements

industriels sera, d'ailleurs, sensiblement plus limitative que pour les autres pays.

Aux Indes, c'est seulement la semaine de 60 heures qui est conquise et encore n'est-ce que dans certaines industries limitativement désignées. Par contre, il est entendu que l'Organisme permanent du travail doit continuer d'insister auprès du Gouvernement de l'Inde en vue d'obtenir le plus rapidement possible de nouveaux avantages, et notamment l'inclusion dans le cadre de la législation protectrice, d'un plus grand nombre de branches industrielles ou d'établissements moins importants laissés momentanément en dehors de la loi.

Parmi les amendements présentés par les patrons pour retarder le plus possible la mise en application effective des mesures proposées, était la suggestion que la convention ne fût rendue exécutoire qu'après avoir été adoptée par un grand nombre d'États. Sur ce point comme, d'ailleurs, sur d'autres propositions inspirées du même esprit, le patronat n'a pas eu gain de cause, et il suffira que deux membres de l'Organisation Internationale du Travail aient ratifié la convention pour qu'elle soit exécutoire entre eux.

II. — *Travail de nuit des femmes et des enfants.* — Dans ce double domaine, l'œuvre commencée au cours des Conférences officielles tenues à Berne en 1906 et 1913 a été consolidée et étendue. Est désormais considéré comme établissement industriel tout établissement comptant au moins un salarié[1]. Progrès plus important : la limite de seize ans, qui avait été fixée à Berne pour l'interdiction du travail de nuit, a été élevée à dix-huit ans, sauf dans certaines industries limitativement désignées et comportant un fonctionnement continu.

La principale controverse fut celle concernant la fraction de la nuit à comprendre obligatoirement parmi les onze heures consécutives de repos garanties aux intéressés. Les conventions de Berne avaient désigné les sept heures s'écoulant entre 10 heures du soir et 5 heures du matin. Un effort considérable

1. Dans le régime actuel, les seuls établissements visés sont ceux de plus de dix salariés.

fut fait, notamment par la délégation ouvrière italienne, pour porter cette durée minimum à huit heures. Les patrons s'y opposèrent et demandèrent que les heures obligatoirement incluses dans les onze heures de repos ne fussent qu'au nombre de six. Ils avaient dans l'esprit les difficultés particulières des industries comportant le travail par équipes successives : si l'interruption générale de travail était de huit heures, seize heures seulement restaient pour le travail de jour, soit, si l'on travaillait à deux équipes, huit heures pour chaque équipe ; or, comme il est impossible de travailler huit heures de suite, des femmes ou des enfants travaillant en équipes seraient amenés, par la force des choses, à travailler moins de huit heures. Au contraire, si la durée minima de la nuit n'était que de six heures, cela laisserait dix-huit heures à partager entre les deux équipes de jour, soit pour chacune huit heures de travail et une heure de repos.

L'assemblée, prenant conscience que la question du travail en équipes était impliquée dans celle des heures de nuit, et estimant qu'on ne pouvait la résoudre par ce biais, décida de s'en tenir aux sept heures prévues à Berne.

En sus des dérogations prévues pour les cas de force majeure ou pour les circonstances exceptionnelles, d'autres limitations durent encore être spécifiées au bénéfice de l'Inde, du Siam et du Japon. Aux Indes, les enfants du sexe masculin sont assimilés à des hommes, à partir de quatorze ans. Au Japon, la limite est fixée à quinze ans. Aux Indes et au Siam, les seules industries où la protection s'exerce sont celles soumises à la législation spéciale concernant les usines (*factories*).

Signalons, pour terminer, une tentative des patrons belges et français pour que, dans les régions dévastées par la guerre, le travail de nuit ne soit pas interdit aux garçons de plus de quatorze ans ; la Conférence ne crut pas devoir entrer dans cet ordre de considérations, et admit seulement la formule plus générale permettant que l'interdiction du travail de nuit soit suspendue par une décision de l'autorité publique « dans les circonstances particulièrement graves et lorsque l'intérêt public l'exigera ».

III. — *Age d'admission des enfants au travail.* — La règle générale proposée à cet égard par la Conférence est du plus haut intérêt : les enfants de moins de quatorze ans ne seraient plus admis à travailler dans l'industrie. Du coup, tous les pays adhérant à la convention seraient amenés, — du moins en ce qui concerne le travail industriel, — au niveau des pays les plus avancés.

Dans ce domaine encore les principales difficultés vinrent de l'Inde et du Japon; des concessions spéciales durent leur être faites. Aux Indes, la protection ne s'étend qu'aux enfants de moins de douze ans et ne leur interdit que trois catégories de travaux : *a*) dans les manufactures employant la force motrice et occupant plus de dix personnes ; *b*) dans les mines et carrières ; *c*) dans le transport des passagers ou marchandises. Au Japon — bien que la règle des quatorze ans soit acceptée en principe — la limite peut être abaissée à douze ans si les enfants ont achevé leur instruction primaire.

Pour cette matière, plus encore que pour celle de la durée du travail, le représentant ouvrier de l'Inde et celui du Japon menèrent le bon combat. La passe d'armes entre M. Chatterjee, représentant les patrons de l'Inde, et M. Joshi, représentant les ouvriers, — ce dernier soutenu par miss Bondfield, la militante britannique bien connue, — ne sera pas facilement oubliée par ceux qui y assistèrent : en pleine séance les représentants officiels de l'Inde durent écouter les remarques sarcastiques, formulées dans l'anglais le plus pur par le représentant des masses indiennes, à la docilité millénaire, et s'engager à hâter l'application des réformes réclamées en leur nom.

IV. — *Protection des femmes avant et après l'accouchement.* — Rappelons que cette protection s'étend aux femmes employées dans le commerce aussi bien qu'à celles employées dans l'industrie. Elle comporte quatre dispositions essentielles : *a*) pendant les six dernières semaines de la grossesse, la femme a le droit de quitter son travail ; *b*) pendant les six semaines qui suivent l'accouchement, le repos est obligatoire ; *c*) tant que dure l'allaitement maternel la femme a le droit de jouir de deux demi-heures de repos par jour pour permettre l'allai-

tement; *d*) pendant tout le temps où elle est absente du travail, la salariée a droit à une indemnité suffisante pour son entretien et celui de son enfant dans de bonnes conditions d'hygiène, ainsi qu'aux soins gratuits d'un médecin ou d'une sage-femme.

Autour de ces règles qui paraissent si simples à formuler, d'ardents combats furent livrés : la protection s'étendrait-elle au delà de l'industrie? Le repos avant l'accouchement serait-il obligatoire ou facultatif? combien de temps devrait-il durer? quelle devrait être la durée du repos obligatoire après les couches? de quelle source proviendraient les indemnités? etc. Sur tous ces points, les partisans du plus et du moins eurent grand'peine à se mettre d'accord. Chose curieuse : les délégués gouvernementaux de l'Angleterre, pays dans lequel des secours d'accouchement sont accordés à toute femme salariée quelle que soit sa profession, furent violemment hostiles à l'idée d'étendre les mesures de protection au delà de l'industrie; ce fut aussi une Anglaise, miss Macarthur, qui combattit le plus violemment la clause concernant l'allaitement. Et qu'on ne croie pas que l'indifférence ou la sécheresse de cœur dictait cette attitude; bien au contraire, miss Macarthur croyait se faire le défenseur de la thèse humanitariste; elle ne voulait pas rendre plus facile l'allaitement à l'usine, parce qu'elle trouvait barbare qu'une mère-nourrice fût obligée de travailler. Heureusement, cette thèse extrémiste ne triompha pas. La grande majorité de l'Assemblée, quoique d'accord avec miss Macarthur pour souhaiter qu'un jour vienne où la mère-nourrice serait libérée de l'obligation de travailler, ne crut pas retarder la venue de ce jour en favorisant, comme mesure de transition et de moindre barbarie, un meilleur aménagement de l'allaitement pendant le travail.

V. — *Hygiène industrielle.* — A première vue, des mesures tendant à relever, par des conventions internationales, le niveau de l'hygiène industrielle, paraissaient parmi les plus faciles à réaliser, mais, hélas ! autant les principes sont simples, autant l'application de règles de ce genre est délicate en raison de la complexité du sujet. Les techniciens, à qui fut renvoyée la question de la protection des femmes et des enfants dans

les industries insalubres, durent s'avouer incapables de mettre immédiatement sur pied des projets de convention.

Seule la question de la lutte contre le charbon paraissait mûre pour une solution, mais en dernière instance l'Inde — c'est-à-dire le pays d'où proviennent la plupart des laines charbonneuses — fit pression sur l'Angleterre pour que fussent rédigées, sous forme d'une simple recommandation, les prescriptions proposées par les techniciens. Un *modus operandi* devra être trouvé pour la désinfection des laines suspectes, soit à l'origine, soit au débarquement, mais, pour le moment, ni le pays d'origine ni le pays de destination ne sont précisément responsables.

En ce qui concerne le saturnisme, la Conférence, s'en tenant strictement aux termes de son mandat, — c'est-à-dire se limitant à la protection des femmes et des enfants, — recommanda que les unes et les autres fussent écartés d'un certain nombre de manipulations particulièrement dangereuses ; que dans d'autres cas des mesures d'hygiène fussent prises et, enfin, qu'une « réglementation plus sévère » fût appliquée lorsque des substances toxiques sont employées, alors que des substances non toxiques pourraient l'être. Pourquoi tant de ménagements dans la lutte contre le poison industriel? Pourquoi s'en tenir au système moins efficace de la recommandation au lieu de mettre sur pied un projet de convention? Il semble bien que ce demi-échec est imputable au hasard du choix des personnes, qui a confié la présidence de la Commission des Travaux insalubres à un fonctionnaire très capable, mais timoré. Ne nions pas, toutefois, les possibilités d'avenir résultant de ce premier échange de vues. L'une des plus intéressantes est celle qu'ouvre la troisième recommandation adoptée par la Conférence, relativement à l'hygiène, et demandant que, dans chaque pays adhérant à l'Organisme International du Travail, un service public, spécialement chargé de sauvegarder la santé des ouvriers, soit organisé en jonction avec l'Inspection du Travail ; dans la mesure où cette recommandation sera suivie d'effet, l'instrument le plus efficace pour améliorer l'hygiène industrielle, au sens large du mot, aura été forgé.

VI. — *Lutte contre le chômage et traitement équitable des travailleurs étrangers.* — Seule, la question de la lutte contre le chômage, *stricto sensu*, était inscrite à l'ordre du jour de la Conférence ; mais la complexité du problème est telle qu'il est impossible de l'envisager d'un peu près, sans toucher aux questions les plus délicates de la politique économique internationale, telle que celle des migrations de travailleurs, ou même celle, encore plus générale, du régime du commerce international. La tâche de la Commission chargée de formuler des propositions était donc tout particulièrement délicate. L'aile gauche de l'assemblée aurait voulu que la Conférence prît parti en faveur d'une recommandation tendant à placer sous le contrôle international la répartition des matières premières essentielles à la vie des différents peuples et les taux de fret maritime. L'argument mis en avant était que la privation de ces matières premières ou le prix exorbitant des transports étaient pour les peuples non privilégiés la cause la plus grave de chômage et condamnaient à l'émigration les travailleurs sans emploi. C'était en quelque sorte mettre les personnes à la disposition des choses. N'était-il pas plus humain de mettre les choses à la disposition des personnes? La thèse, soutenue par la délégation italienne et appuyée par M. Jouhaux, fut rejetée par les partisans de la liberté du commerce, unis aux représentants des pays neufs détenteurs des matières premières.

Autre problème au moins aussi délicat : celui du régime des migrations internationales. Au moment où un travailleur quitte son pays d'origine pour chercher fortune au loin, pendant la période de son voyage ou bien pendant les premiers temps de son séjour au pays d'adoption, sa condition est certainement voisine de celle du chômeur. Au titre de la lutte contre le chômage, ne convenait-il pas que la Conférence Internationale du Travail s'occupât de lui ou bien, au contraire, fallait-il considérer qu'en raison de ses aspects démographiques et politiques la question devait rester de la compétence exclusive des différents pays agissant isolément? On devine combien, sur une question de ce genre, les discussions purent être ardentes. Finalement, les représentants de la tendance la plus libérale purent convaincre les défenseurs de

l'exclusivisme national qu'ils ne mettaient pas en cause le droit souverain des États de réglementer à leur gré soit les mouvements de leurs nationaux soit l'introduction des étrangers sur leur sol. Par contre, il fut concédé que cette matière si délicate des migrations devait être étudiée par le Bureau International du Travail. Il fut recommandé qu'en aucun cas le recrutement collectif des travailleurs dans un pays, en vue de leur emploi dans un autre, ne pût avoir lieu sans entente préalable entre les pays intéressés et consultation des groupements patronaux et ouvriers. Enfin, l'idée fut acceptée que, lorsque des travailleurs étrangers ont été admis légalement dans un pays donné, il est juste de leur concéder, tout au moins sur la base de la réciprocité, le bénéfice des lois et règlements de protection ouvrière — notamment en ce qui concerne l'assurance contre le chômage — ainsi que le droit d'association.

Restait enfin, en matière de lutte contre le chômage proprement dit, le développement des institutions reconnues comme les plus efficaces : placement, assurance, meilleur aménagement des travaux entrepris pour le compte de l'autorité publique. L'organisation et l'assainissement du marché du travail national et international firent l'objet d'un projet de convention tendant d'une part à intensifier l'effort pour améliorer les statistiques du chômage, d'autre part à développer et à unifier les services publics de placement gratuit, le fonctionnement des divers services nationaux devant être coordonné par le Bureau International du Travail. En matière d'assurance, il fut recommandé à tous les adhérents d'organiser un système effectif d'indemnités soit selon la formule gantoise, soit d'après le modèle anglais. En matière de travaux publics, l'attention des différents gouvernements fut appelée, par une recommandation spéciale, sur l'intérêt qu'il y avait à coordonner l'exécution de ces travaux et à les réserver, autant que possible, pour les périodes de chômage ou pour les régions particulièrement affectées par ce phénomène.

IV

L'analyse qui précède, trop longue à notre gré et qui pourtant relate à peine l'essentiel des décisions prises par la Conférence Internationale du Travail, montre quels progrès l'organisme nouveau, institué par la partie XIII du Traité de Paix, permet de réaliser par rapport à ce qui existait avant la guerre. On connaît l'activité déployée, depuis 1900, par les techniciens de tous les pays en vue de favoriser et de hâter le nivellement international de la législation ouvrière. A côté de la grande Association Internationale pour la protection légale des travailleurs, dont le siège était à Bâle, d'autres groupements, tels que le Comité des Assurances sociales ou l'Association pour la Lutte contre le Chômage, multipliaient leurs efforts. Malgré cela, et faute d'un organisme officiel permanent, les seuls résultats positifs obtenus avaient été les deux conventions internationales de 1906 et de 1913, concernant le travail de nuit des femmes et des enfants, la durée du travail de ces deux catégories de salariés et l'interdiction d'employer le phosphore blanc dans la fabrication des allumettes; tableau presque dérisoire en comparaison de ce que l'humanité et l'intérêt bien entendu des nations occidentales, commandaient de réaliser d'urgence. Par le moyen de l'organisme nouveau l'on est à même d'aboutir chaque année à la rédaction de plusieurs projets de convention, de plusieurs recommandations, de plusieurs résolutions d'ordre intérieur débroussaillant petit à petit la forêt des injustices sociales. Ne méconnaissons pas, pourtant, la lenteur du progrès possible. Les mesures internationales qu'il est matériellement praticable d'examiner chaque année sont bien peu nombreuses comparées à toutes celles qu'on souhaiterait voir recommandées immédiatement. Dès cette première session, quantité de questions ont été proposées pour l'ordre du jour de la prochaine réunion qui, toutes, sont intéressantes et qui, par la force des choses, devront être réparties sur un grand nombre d'années. Arbitrage industriel, assurance contre la vieillesse et l'invalidité, vacances annuelles, éducation professionnelle

et générale, etc., ce sont là quelques-unes seulement des suggestions offertes par les différents délégués pour l'ordre du jour de la prochaine session. Or il est à craindre que le plus qu'on puisse faire dans le courant de l'année 1920 soit, d'une part, d'étudier la limitation des heures de travail dans les transports maritimes et dans la navigation intérieure; d'autre part, de rechercher une formule pour introduire cette même limitation dans les travaux agricoles[1].

Considérant comme franchie la première étape par laquelle s'établissent les projets de conventions ou les recommandations, la distance séparant les pays du but poursuivi reste, d'autre part, considérable. Au mieux, c'est un ou deux ans qui doivent s'écouler avant que les propositions de la Conférence soient suivies d'effets, et encore trouve-t-on beaucoup de praticiens pour déclarer qu'il sera à peu près impossible d'obtenir, dans le délai d'un an prévu par le Traité de Paix, l'approbation par les Parlements d'un nombre de conventions internationales allant jusqu'au chiffre considérable d'une demi-douzaine !

Sans doute, le Bureau International du Travail, dont l'organisation se poursuit activement, doit pousser à la roue. Chose particulièrement intéressante pour la France : le président du Conseil d'administration, chargé de donner l'impulsion à la fois au Bureau et à la Conférence plénière, et le directeur provisoire du Bureau sont deux Français : M. Arthur Fontaine et M. Albert Thomas. Sans aucun doute, ces deux bons serviteurs du progrès social feront l'impossible pour hâter la marche des choses, mais, dans chaque pays, les autorités constituées devront, elles aussi, être à la hauteur de leurs responsabilités. Aux Administrations nationales s'occupant des questions de travail, aux Conseils des ministres, aux Parlements incombent — à chacun en ce qui le concerne — des tâches et des obligations définies. Selon qu'ils feront preuve d'indifférence et d'inertie ou, au contraire, de zèle pour améliorer la condition des travailleurs, la Paix du

1. Aux dernières nouvelles, la perspective indiquée ci-dessus est encore trop optimiste. La seule session de la Conférence prévue pour 1920 est celle relative travail des marins. La question du travail agricole ne viendra qu'en 1921.

Monde — comme le dit si justement le Traité de Versailles — sera consolidée ou, au contraire, en péril. Dans chaque pays une œuvre immense d'éducation sociale et civique reste à accomplir. Tant vaudra le citoyen, l'électeur individuel responsable en dernier ressort des institutions nationales, tant vaudra l'Organisme International du Travail par lequel l'existence réelle de la Société des Nations vient de se manifester pour la première fois.

MAX LAZARD

Second délégué du Gouvernement français à la Conférence de Washington.

A PROPOS DE LA BESSARABIE

La place me manque pour répondre aux objections de fond que M. de Martonne a formulées contre ma lettre parue dans le numéro du 15 décembre de la *Revue de Paris*. Cependant, ayant été pris personnellement à partie, je me vois obligé de rétablir la vérité sur quelques points particuliers.

M. de Martonne, laissant sans réponse un grand nombre de *faits* cités par moi, se tourne contre ma personne pour me reprocher : 1° d'être un grand propriétaire foncier ; 2° de répandre des informations inexactes et 3° d'abuser de l'hospitalité que la France accorde aux réfugiés russes.

Il est exact que j'ai été grand propriétaire foncier en Bessarabie; mais si je voulais défendre mes intérêts personnels, comme l'insinue M. de Martonne, il aurait suffi que je prêtasse serment au roi de Roumanie : alors j'aurais été sûr de recevoir une indemnité. Quant à la Russie nouvelle, personne de nous n'est assez naïf pour croire qu'elle rende les terres aux « nobles » : nous ne sommes pas de ceux qui n'avons rien appris ni rien oublié.

Le reproche de répandre des informations erronées et de profiter de l'ignorance du public français — *sancta simplicitas !* — est surprenant. Ne pourrais-je pas retourner ce reproche contre M. de Martonne lui-même. Toute la question, en effet, est de savoir qui de nous deux dit la vérité? Le public pourra juger par lui-même.

Quant au troisième reproche de M. de Martonne, je ne conçois pas comment, en exposant la question bessarabienne (dans de nombreuses brochures, toutes signées d'ailleurs, contrairement à l'affirmation de M. de Martonne), j'ai pu abuser de l'hospitalité française. Je ne crois pas que la France soit mêlée, de quelque façon que ce soit, à la question bessarabienne.

D'autre part, je n'ai jamais ni dit ni pensé du mal de la France ; j'ai toujours trouvé tant de sympathie, pour la cause que je défends, chez les officiers français qui rentraient de Bessarabie

D'ailleurs, M. de Martonne se trompe en croyant que je suis un

réfugié. J'ai été envoyé, avec M. Schmidt, à la Conférence de la Paix, en qualité de délégué, par la population bessarabienne qui m'a élu par l'intermédiaire des Zemstvos (élus eux-mêmes au suffrage universel).

J'ai quitté la Bessarabie, pays qu'en vrai Bessarabien j'ai habité toute ma vie, en décembre 1918 (et non « il y a quelques années », comme l'affirme M. de Martonne). Je possède des mandats précis que je m'applique à remplir loyalement dans la mesure de mes forces : ces mandats m'enjoignent de demander aux Puissances de l'Entente un *plébiscite* pour la Bessarabie, sous la garantie d'une commission interalliée et après éloignement temporaire des Roumains.

Ce plébiscite montrera mieux que tous les arguments du monde, qui de nous deux — de M. de Martonne ou de moi — a raison.

ALEXANDRE KROUPENSKY
Délégué de la Bessarabie à la Conférence de la Paix.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1920

		Pages
PIERRE BENOIT.	**Pour Don Carlos** (1re partie).	5
MARCEL PRÉVOST. . . .	**Troisième Lettre à Théophile**.	45
COMTESSE DE NOAILLES. . .	**Musiques**.	61
RENÉ MILAN.	**La grande Pitié de la Marine française. — I** . . .	69
JEAN-H. MARIEJOL. . .	**Catherine de Médicis**.	111
PIERRE BOTKINE. . . .	**Mon Frère**.	134
LECOQ-HAGEL.	**Schôrouq**.	152
EDMOND JALOUX. . . .	**Lectures étrangères**.	185
RAOUL BLANCHARD. . .	**L'Aménagement du Rhône**.	199

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1920

FRANÇOIS DE CUREL. .	**L'Ame en Folie** (Acte premier)	225
GEORGES CAHEN. . . .	**L'Autre Guerre**.	264
PAUL DESCHANEL. . . .	**Les deux Fontenay**.	272
CHARLES DE FONTENAY	**Crayons guerriers**.	274
CONSTANTIN PHOTIADÈS. .	**La Victoire des Alliés en Orient. — III**.	283
PIERRE BENOIT.	**Pour Don Carlos** (2e partie).	329
ALBERT CASSAGNE. . .	**Chateaubriand à Gand (avril-juin 1815)**.	370
FERNAND VANDÈREM. .	**Les Lettres et la Vie**.	403
MAX HOSCHILLER. . . .	**La Politique extérieure des Soviets**.	422

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1920

		Pages
FRANÇOIS DE CUREL. .	L'Ame en Folie (Acte deuxième)	449
ARTHUR CHUQUET. . .	Le Départ de l'Ile d'Elbe. — I.	493
PIERRE BENOIT.	Pour Don Carlos (3e partie)	530
AUGUSTIN COCHIN. . .	La Mystique de la Libre Pensée	571
ODETTE KEUN.	Réflexions d'une Civile sur les Bureaux arabes. .	587
GABRIEL TALLET. . . .	Poèmes	600
CAMILLE BLOCH. . . .	Bibliothèques et Musées de la Guerre	608
JACQUES-É. BLANCHE. .	Les Arts et la Vie.	634
C.-H. HASKINS	L'Histoire de France aux États-Unis.	654

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1920

FRANÇOIS DE CUREL. .	L'Ame en Folie (fin).	673
***.	Le Plan XVII. — I.	698
PIERRE BENOIT.	Pour Don Carlos (4e partie).	724
ÉMILE MALE.	L'Art du Moyen Age et les Pèlerinages. — II. . .	767
MARCELLE PRAT. . . .	Un Chant dans l'Orage.	803
ÉMILE HAUMANT. . . .	Choses vues en Macédoine.	813
ANTOINE ALBALAT. . .	Émile Faguet intime.	835
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie.	853
MAX LAZARD.	La Conférence internationale de Washington. . .	873

URODONAL

nettoie le rein

lave le foie et les articulations, dissout l'acide urique, active la nutrition et oxyde les graisses.

Rhumatismes, Goutte, Gravelle, Artério-sclérose, Sciatique, Obésité

L'OPINION MÉDICALE :

J'affirme que l'*Urodonal* est le meilleur dissolvant de l'acide urique et je le prescris dans tous les cas indiqués.

Dr Enrico Perinetti,
Fiorenzuola d'Arda.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco 8 fr. Les trois flacons, franco 23 fr. 25

KRIEGER

GRAVURES ANCIENNES
ÉCOLE ANGLAISE
ÉCOLE FRANÇAISE

Exposition permanente - 74, Fg St Antoine, Paris.

JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de culture phys. de chambre, sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la patrie.

Brochure contre Timbres.

Prof. Wehrheim, *Le Trayas (Var).*

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à Lyon — Siège central à Paris

CAPITAL : 250 MILLIONS

ENTIÈREMENT VERSÉS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOT DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

★

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une Clé spéciale, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER.

Comptoir National d'Escompte de Paris

CAPITAL : 200 MILLIONS DE FR. entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : *rue Bergère*

SUCCURSALE : 2, *place de l'Opéra*, PARIS

OPÉRATIONS DU COMPTOIR Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et vente de Monnaies étrangères, Lettres de crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de Fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Garantie contre les Risques de remboursement au pair. Paiement de coupons, etc.

AGENCES 44 Bureaux de quartiers dans Paris. 15 Bureaux de Banlieue. 217 Agences en Province. 11 Agences dans les Colonies et Pays de Protectorat. 13 Agences à l'Etranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, 14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard St-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées; 35, avenue Mac-Mahon; 1, avenue de Villiers; 12, boulevard Raspail, et dans les principales Agences de France. Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE Les Bons à intérêt, délivrés par le Comptoir National, de 6 à 11 mois et de 1 an à 4 ans, sont à ordre ou au porteur, au choix du déposant. Les intérêts sont représentés par des Bons d'intérêt également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement suivant les convenances du Déposant. Les Bons de capital et d'intérêts peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LE LIVRE DES LIVRES

LE NUMÉRO : 1 fr. 50

L'AN : 14 fr

ANTHOLOGIE CRITIQUE MENSUELLE

des nouveaux ouvrages littéraires

DEUX SPÉCIMENS : 2 fr. 30

3, rue du Marché-des-Patriarches, PARIS (Ve)

CHEMINS DE FER P.-L.-M.

Carnets de billets d'aller et retour de Paris à Montargis ou vice versa

La Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée vient de mettre en vente dans ses gares de Paris et de Montargis des carnets de toutes classes comprenant dix billets d'aller et retour ordinaires pour le parcours de Paris à Montargis ou vice versa, ce qui dispensera les voyageurs porteurs de ces carnets de passer à chaque voyage aux guichets de distribution des billets.

Rappelons que les voyageurs circulant entre Paris et Melun ou Paris et Fontainebleau bénéficient déjà de la même facilité.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues au répertoire foncier, 14, rue Cadet, Paris.

Téléphone central : 72-71

Vente au Palais, le 28 février 1920, à 3 heures, **PROPRIETE A St-DENIS** (Seine), route de la Révolte, 124 et 126. Cont. 1.215m env. Rev. net 5.000 fr. env. Mise à pr. 50.000 fr. S'ad. **JUILLIARD** et **David**, av., **Girardin**, not. à Paris et **Gauwain**, not. à Clichy.

---

2 Maisons, à Paris. 1° r. Affre, 2, et r. Jessaint, 18. 2° r. Cavé, 8 et r. Affre, 24 et 26. Rev. b. 9.585 f. et 11.595 f. M. à p. 90.000 et 95.000 f. Ad. Ch. not., 24 fév. S'ad. Me **G. AUBRON**, not., 20, rue de Flandre.

Vente au Palais de Justice, 28 février 1920, 3 h., Grande propriété à **FORGES-LES-EAUX** (S.-Inf.), rue des **Eaux-Minérales**, 25, 27, 29, 31, 33, 35, et rue Nicolas-Thiessé. M. à p. 70 000 f. S'ad. à Mes **GUYOT-SIONNEST**, av. à Paris, Me **Salats**, not. à Paris, et à Me **Sureau**, à Forges, pour visiter.

CANNES Propriété d'agrément Villa La Moune, quartier de la Californie, 3.200m env. Lib. locat. M. à pr. 200.000 fr., fac. cons. mob. pour 100.000 fr. Ad. Ch. not. Paris, le 24 fév. 1920. S'ad. Me **COUTURIER**, not., 20, boul. Malesherbes, Paris.

Vente au Palais, 21 février 1920, 2 heures. Deux lots : **1° TERRAIN A VANVES** 42, r. Raspail, et rue Sadi-Carnot. Cont. 337m, 257m, 257m, 273m, 273m, 235m. Mise à pr. 48.000 fr. 2° **Maison à Vanves**, 18, r. de la Mairie. Cont. 240m. Rev. br. 2.120 fr. Mise à pr. 18.000 fr. S'ad. **LÉVEILLÉ-NIZEROLLE**, **Beau**, **Zambeaux**, av., **Bachelez**, **Guitton**, notaires.

Ville de Paris. A adj. Ch. des Not., 24 février. **TERRAIN** av. **Ledru-Rollin**, angle r. Ch.-Dallery, 1.003m. Mise à prix : 250 fr. le m. S'ad. **Mahot de la Quérantonnais** et **Delorme**, 11, r. Auber.

1° **Maison** rue du **Temple, 15**, 438m. R. 33.890 f. M. à p 350.000 f. 2° r. Hôtel-de-Ville, 26, 528m R. 14.218 f. M. à p. 140.000 f. 3° Terr. d'ang. q. Marne 8 et 10, r. Evette, r. Colmar, 1.495m. R. 7.500 f. M. à p 250 000 f. Domaine de Reynard, Quissac (Gard), 150 h. M. à p. 180.000 f. Adj. Ch. not., Paris, 24 fév. S'ad. aux not. **DAUCHEZ** et **A. Morel d'Arleux**, 5, r. du Renard.

Étude de Me Aymé Bonnin, avoué à Paris, 20, rue d'Anjou. Vente au Palais, le 28 février 1920, à 2 heures. Onze parcelles de terre, à **GENNEVILLIERS** surface totale 5 hectares env. Mise à pr. 362.000 fr. S'ad. à Mes **BONNIN** et **Duplan**, avoués à Paris. **Vavasseur**, notaire à Colombes. **Tamponnet**, géomètre à Gennevilliers.

Vente au Palais, à Paris, le 3 mars. 1920 **Maison** à Paris **RUE TACLET, 16.** M. à pr. 15.000 fr. Libre de location. S'adresser à Me **RONDEST**, avoué.

Vente au Palais, à Paris, le 25 février 1920, à 3 h. **MAISON** à Paris, angl. **RUE CLEMENT, 8,** et 7, rue Montfaucon. Cont. 94 mètres env. Rev. net 9.650 fr. env. Mise à prix : 140.000 fr. S'ad. Me **HARDOIN**, av., 15, rue d'Argenteuil, Me **Leboucq**, av., Me **Moreau**, not.

---

3 Maisons. 1° r. Pré-aux-Clercs, 12 ; 2° r. Mouffetard, 51 ; 3° r. St-Médard, 17-19. Ce. 460, 176, 570m. Rev. 17.037, 5.567, 6.800 f. M. à p 300.000, 100.000, 100.000 f. Ad. C. n., 24 fév. Me **DAUCHEZ**, n., q. Tournelle, 37.

Adj. Noisy-le-Sec, **Et. Corpechot**, not. 22 fév. 2 h. pr. **6 MAISONS** I. A Noisy-le-Sec, r. du Parc, 24, du Fort, 8 *ter*, de Brément, 65, et Saint-Jean, 7. II. A Romainville, passage Loriot, 11, rue Joseph-Bara, 15, et **2 Terrains**, 2.146m et 397m. III. A Bobigny, **Terrain** à bâtir. 2.240m. M. à pr. 1.000 à 10.000 f. S'ad. Me **CORPECHOT**. T. Nord 31-82.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

LA CHASSE EN SOLOGNE

En vue de faciliter le déplacement des chasseurs se rendant en Sologne, la Compagnie d'Orléans vient de décider qu'à titre exceptionnel et d'essai, chaque samedi et veille de fête, pendant la saison de la chasse, le train express partant de Paris-Quai d'Orsay à 16 h. 43 s'arrêtera à Nouan-le-Fuzelier.

En outre, ce même train comportera chaque samedi et veille de fête, pendant la dite saison, un wagon-restaurant qui servira les dîners entre Paris et Vierzon.

Au retour, c'est-à-dire chaque dimanche et jour de fête, ce wagon-restaurant sera incorporé au train partant de Vierzon à 19 heures pour arriver à Paris-Quai d'Orsay, à 23 h. 10.

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione : ROMA, via Pierluigi da Palestrina 47 - Telef. 21-848

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : Charles-Albert CORTINA,

Sont collaborateurs de "La Rivista Politica e Parlamentare" les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : 10 francs | Pour la France, un an : 12 francs

La livraison : 0 fr. 30

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1862 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review., 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained delete direct from the Publisher :

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE):

3 months, 8/3; 6 months, 16/6; 12 months, £1 13/-

EN VENTE

PARTOUT

PATE EXTRA

pour

CHAUSSURES

CABRI

Noir - Rouge - Jaune - Blanc - Havane

CHEMINS DE FER DE L'EST

Les correspondances entre **Paris-Est, Bâle, Berne, Lucerne, Zurich,** ont été sensiblement améliorées.

ALLER :

Paris-Est, départ 20 h. 00 ; **Bâle,** arrivée 6 h. 10 ; **Zurich,** arr. 8 h. 14 ; **Berne,** arrivée 9 h. 18 ; **Lucerne,** arrivée 9 h. 35, correspondances vers l'Oberland, le Lœtschberg, Milan, le Saint-Gothard et l'Engadine.

RETOUR :

Zurich, départ 15 h. 08 ; **Lucerne,** 18 h. 00 ; **Berne,** 19 h. 13 ; **Bâle,** 21 h. 40 ; **Paris-Est,** arrivée 9 h. 00

TRAIN DE NUIT POUR MULHOUSE ET BALE

ALLER : **Paris,** dép. 21 h. 00 ; **Mulhouse,** arr. 8 h. 00 ; **Bâle,** 9 h. 11.
RETOUR : **Bâle,** dép. 16 h. 47 ; **Mulhouse,** 17 h. 50 ; **Paris,** arr. 5 h. 35.

Le train qui quittait Paris à 20 h. 20 à destination de Metz part à 21 h. 35. L'arrivée à Metz, 7 h. 00, ne sera pas modifiée.

Lisez

l'ère nouvelle

ORGANE QUOTIDIEN DES GAUCHES

Format commode, méthodique et moderne

8 PAGES — ayant chacune son originalité — 10 cent.

Yvon DELBOS — Gaston VIDAL

COLLABORATEURS :

AULARD, F. BUISSON, Gaston JEZE, Justin GODART, Édouard HERRIOT, LAURENT-EYNAC, PAINLEVÉ, PAUL-BONCOUR, PAUL-CARRÈRE, Marcel RÉGNIER, Général SARRAIL, G. SÉAILLES, Dr TOULOUSE,

Tous les jours : Georges PONSOT

Politique extérieure : **Victor BÉRARD**, sénateur.
Pages économiques : **GUILHAUMON**, Messier, députés ; Émile Guillaumin, Pierre Grillet.
Pages sociales : Jouhaux, Marcel Laurent, Bartuel, Bidegarray, E. Glay, Eug. Morel, etc.
Pages littéraires : **ROUSTAN**, sénateur ; René Benjamin, Georges Duhamel, Firmin Gémier, Roland Dorgelès, André Dumas, Edmond Jaloux, etc.

Lundi 16 Février

l'ère nouvelle

COMMENCERA LA PUBLICATION DE

SABINE ET SON PERE

Roman inédit de **J.-H. ROSNY** aîné

Demandez partout

l'ère nouvelle

IDÉALISME RÉPUBLICAIN — RÉALISME ÉCONOMIQUE

24, Rue Taitbout — PARIS (IXe)

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
des Actionnaires de la Banque de France

L'Assemblée générale des actionnaires de la Banque de France s'est tenue le 29 janvier, sous la présidence de M. Pallain, gouverneur, qui a donné lecture, au nom du conseil, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1919. Le rapport des censeurs a été présenté par M. Petit, industriel, ancien président du tribunal de commerce de la Seine.

Les réserves d'or se sont accrues de 100 millions pour atteindre, en fin d'exercice, 5.578 millions, dont 1.978 millions en dépôt à l'étranger.

Les présentations à l'escompte ont été de 15.704 millions, contre 14.589 millions en 1918. Le portefeuille d'effets prorogés, après une nouvelle diminution de 402 millions, s'est trouvé ramené à 626 millions.

En fin d'exercice, les avances temporaires à l'État s'élevaient à 25.500 millions et les Bons du Trésor français escomptés à des gouvernements étrangers à 3.755 millions. La circulation atteignait 37.275 millions.

A titre d'impôt sur les bénéfices de guerre, il a été prélevé sur les produits des avances à l'État et de l'escompte de Bons du Trésor français à des gouvernements étrangers, 265.519.000 francs, qui ont été affectés au compte spécial d'amortissement, destiné, après couverture de certains risques exceptionnels de guerre, à l'atténuation de la dette de l'État. En fin d'exercice, ce compte s'élevait à 702.934.000 francs.

L'Assemblée générale a élu censeurs, en remplacement de MM. Derode et Baillière, décédés, MM. Pascalis, industriel, président de la Chambre de commerce de Paris, et C. Poulenc, docteur ès sciences, industriel.

Elle a réélu régents : MM. Richemond, industriel ; Mallet, banquier ; Émile Pluchet, agriculteur, président d'honneur de la Société des Agriculteurs de France.

RÉSULTATS

Les produits bruts commerciaux et extraordinaires réalisés pendant l'exercice 1919, se sont élevés, déduction faite des prélèvements opérés au profit du compte d'amortissement, à... Fr.	344.208.119 58
Les dépenses se sont élevées à	221.855.169 24
Laissant un produit net commercial de	122.352.950 34
A ce produit se sont ajoutés :	
Le réescompte du 2e semestre 1918	8.433.478 »
Le rapport à nouveau du 2e semestre 1918	1.854.440 72
Total	132.640.869 06
Défalcation faite des impôts et de certaines charges spéciales s'élevant à	110.703.807 10
Le solde net, soit	21.932.061 87
a permis, concurremment avec les revenus du portefeuille propre de la Banque, qui ont été de	21.867.938 15
de distribuer aux actions un dividende net de 240 francs, qui représentait pour 182.500 actions	43.800.000 »

Au 24 décembre 1919, les actionnaires de la Banque de France se répartissaient de la manière suivante, d'après le nombre des actions dont ils étaient titulaires :

Actionnaires possédant :

1 action	11.900	De 21 à 30 actions	654
2 actions	7.400	De 31 à 50 actions	395
De 3 à 5 actions	7.491	De 51 à 100 actions	249
De 6 à 10 actions	3.800	Plus de 100 actions	104
De 11 à 20 actions	1.767		

Le nombre des possesseurs d'une seule action forme plus du tiers du total et la proportion des possesseurs d'une ou deux actions dépasse 57 o/o.

LIBRAIRIE PLON

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

LE PLESSIS-DE-ROYE

Un volume in-16. . . . . Prix. 5 francs

CHARLES BENOIT
de l'Institut, député de Paris

Les nouvelles Frontières d'Allemagne et la nouvelle Carte d'Europe

Un volume in-16. . . . . Prix. 5 francs

CHARLES DE LA RONCIÈRE
Conservateur à la Bibliothèque nationale

HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE

T. V.

La guerre de Trente ans
Un grand ministre de la marine : Colbert

Un très fort volume in-8° de 748 pages avec de nombreuses gravures. Prix. 40 francs

CHARLES B. MAYBON
Docteur ès lettres

Histoire moderne du Pays d'Annam
(1592-1820)

Étude sur les premiers rapports des Européens et des Annamites et l'établissement de la dynastie annamite de Nguyen

Préface de M. Henri CORDIER
Membre de l'Institut

Un fort vol. in-8° de 406 pages, avec deux cartes, dont une en couleur. Prix. 30 francs

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

LES LIVRES COUTENT CHER. IL FAUT LES BIEN CHOISIR

A cet effet, lisez :

Le Carnet Critique

REVUE EXCLUSIVEMENT CRITIQUE

Fondée en 1917

(Littérature, Philosophie, Histoire, Théâtre, Arts plastiques, Musique)

Directeur : **M. Gaston RIBIÈRE-CARCY**

GUIDE DES LIVRES NOUVEAUX

Spécimen : 0.60

208, Rue de la Convention — PARIS (XVe) (Téléphone : Saxe 82-41)

Impartial, **Le Carnet Critique** signale à l'attention du public les ouvrages les plus intéressants, de quelque tendance soient-ils.

Collaborent ou ont collaboré au *Carnet Critique* : MM. Henri Barbusse. — Jean de Bonnefon. — J. Ernest-Charles. Victor-Emile Michelet. — Charles Saunier. — Edouard Schuré. — Laurent Tailhade. — Albert Thibaudet, Willy, etc.

ABONNEMENTS :

FRANCE	Un an	18 »	ÉTRANGER	Un an	21 »
	Six mois	9.50		Six mois	11 »
	Trois mois	5 »			

L'abonnement au **Carnet Critique** *se trouve plus que remboursé par le prêt trimestriel et gratuit d'un ouvrage nouveau au choix de l'abonné.*

Il faut mettre à la portée du public toutes les œuvres nouvelles

LA BIBLIOTHÈQUE DU CARNET CRITIQUE

répond à ce besoin en prêtant ses livres (France, Colonies et Etranger) à des conditions exceptionnellement avantageuses

ABONNEMENTS :

	(1re SÉRIE)	(2e SÉRIE)	(3e SÉRIE)	(4e SÉRIE)
Prêt de	1 livre par mois	2 livres par mois	3 livres par mois	4 livres par mois
Pendant 1 an	10 francs	18 francs	25 francs	31 francs
Pendant 6 mois	6 »	10 »	13 »	16 »
Pendant 3 mois	3 fr. 50	6 »	7 fr. 50	9 »

Catalogue gratuit avec notice explicative.

LE TEMPS EST PRÉCIEUX : Il faut éviter au public les recherches inutiles et la multiplicité des opérations.

LA LIBRAIRIE DU CARNET CRITIQUE

canalise les opérations. — Elle se charge de tous ordres d'*achat de livres* ou d'*abonnement aux périodiques* à des conditions uniques. — Demander spécialement sa **notice gratuite**.

Le Carnet Critique publie une collection critique de haute tenue littéraire qui comprend 15 monographies de MM. Henri Barbusse, Maurice Barrès, Romain Rolland, Charles Maurras, Anatole France, Paul Bourget, Maurice Maeterlinck, Laurent Tailhade, Colette Willy, Paul Fort, Henri Bergson, Henry Bataille, Saint-Georges de Bouhélier, Bourdelle, Saint-Saëns. — Viennent de paraître : Henri Barbusse, son œuvre, par Henri Hertz. — Saint Georges-de-Bouhélier, son œuvre, par Paul Blanchart. — Prix de chaque étude, avec portrait et autographe : France 2 fr. 50. — Etranger : 2 fr. 75.

DEMANDER LA NOTICE GRATUITE

PAYOT & Cie, 106, boulد Saint-Germain, PARIS

ERICH LUDENDORFF
Premier Quartier-Maître général des armées allemandes

SOUVENIRS DE GUERRE

Préface du général BUAT
Chef d'État-Major général de l'armée

Deux volumes in-8 ornés de 46 cartes, ensemble. . . . . 40 francs

Par l'étendue de ses vues comme par l'autorité de son auteur, ce livre est de beaucoup l'œuvre la plus considérable qui ait paru jusqu'ici sur la guerre. *(Le Times)*

Général BUAT
Chef d'État-Major général de l'armée

LUDENDORFF

Un volume in-16. . . . . 6 francs

Cet ouvrage, dans lequel la personne du général Ludendorff, son rôle, ses manœuvres, sont successivement étudiés par un des plus savants écrivains militaires français, est le livre le plus intéressant que puissent lire en ce moment les anciens officiers du front qui y trouveront, résumée, toute l'histoire militaire de la guerre.

Jacques ROUJON

UN HOMME SI RICHE

Roman

Un volume in-16. . . . . 5 francs

L'auteur a donné un frère à Ubu.

C'est tout ensemble un beau chapitre d'histoire naturelle et un beau roman de mœurs contemporaines. *(L'Homme libre)*

R. CARNOT

L'ÉTATISME INDUSTRIEL

Un volume in-16. . . . . 5 francs

Le rôle de l'État en matière d'industrie a donné lieu depuis quelques années, et surtout depuis la guerre, à des discussions passionnées. M. R. Carnot, dans cet important ouvrage, traite cette question à un point de vue presque entièrement objectif. *(L'Ordre public)*

J.-H. RICARD
Ministre de l'Agriculture

L'APPEL DE LA TERRE

Préface de M. H. HITIER
Ingénieur-Agronome. Membre de l'Académie d'Agriculture

Un volume in-8 avec illustrations. . . . . 10 francs

Si quelque chose était capable de remettre l'ordre dans la maison, ce serait à coup sûr les excellents moyens préconisés par M. Ricard, pour faire refleurir l'agriculture, qui est la première et la plus essentielle de nos forces nationales. *(Revue politique et parlementaire)*

E. MARTIN SAINT-LÉON
Conservateur de la Bibliothèque au Musée Social

Syndicalisme Ouvrier et Syndicalisme Agricole

Un volume in-16. . . . . 3 fr. 60

En un vigoureux raccourci, ce volume est un tableau complet du syndicalisme ouvrier (C. G. T., etc.) et du syndicalisme agricole dont l'œuvre économique et sociale est si considérable. Il constitue un recueil documentaire indispensable à tous ceux qui s'occupent du syndicalisme.

LOUIS DUMUR

NACH PARIS !

Roman

Un volume in-16. . . . . 5 francs

Un livre !... Un coup de tonnerre !...

Tout l'enfer en folie lâché sur l'innocente Belgique, sur notre meilleure France, cette inexprimable abjection de la ruée boche stupide et savante, par ordre impérial et royal, féodal et moyenâgeux, un poète seul pouvait en faire flamboyer la vision dantesque. *Nach Paris !* c'est cela. Un livre comme celui-là était nécessaire. Il était attendu. Tous doivent le lire.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE
Président de la Société des Poètes français

79, Bd S-Germain PARIS — LIBRAIRIE HACHETTE — 79, Bd S-Germain PARIS

Vient de paraître :

STÉPHANE GSELL
Professeur au Collège de France

HISTOIRE ANCIENNE
DE L'AFRIQUE DU NORD
Tome IV
La Constitution carthaginoise

Un volume in-8° broché. . . . . 25 fr.

EN VENTE :

Tome I. — Les Conditions du développement historique; les temps primitifs. Un vol. in-8° broché. . . . . 25 fr.

Tome II. — L'État carthaginois. Un vol. in-8° broché. . . . . 25 fr.

Tome III. — L'Histoire militaire de Carthage. Un vol. in-8° broché. 25 fr.

L'Académie française a décerné à ces volumes le grand prix Broquette-Gonin (1919)

Vient de paraître :

CAMILLE JULLIAN
de l'Institut
Professeur au Collège de France

HISTOIRE
DE
LA GAULE

Tome V	Tome VI
La Civilisation gallo-romaine	La Civilisation gallo-romaine
ÉTAT MATÉRIEL	ÉTAT MORAL

Chaque volume in-8° broché. . . . . 25 fr.

EN VENTE :

Tome I. — Les Invasions gauloises et la Colonisation grecque. Un vol in-8° broché. . . . . 25 fr.

Tome II. — La Gaule indépendante. Un vol. in-8° broché. . . . . 25 fr.

L'Académie française a décerné à ces volumes le grand prix Gobert (1908)

Tome III. — La Conquête romaine et les premières Invasions germaniques. Un vol. in-8° broché. . . . . 25 fr.

Tome IV. — Le Gouvernement de Rome. Un vol. in-8° broché. . . 25 fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

VIENT DE PARAITRE :

MARY FLORAN

ON DEMANDE UNE MARRAINE...

Roman

Livre pouvant être mis entre toutes les mains où nous est raconté le roman d'une marraine et de son filleul pendant la guerre.

Un volume in-18. — Prix. . . . . 4 fr. 90

En vente :

ALBERT ADÈS ET ALBERT JOSIPOVICI

LE LIVRE DE GOHA LE SIMPLE

Roman

Préface par OCTAVE MIRBEAU

Vingt-neuvième édition

Un volume in-18. — Prix. . . . . 4 fr. 90

En vente :

ODETTE DULAC

FAUT-IL... ?

Roman

Cinquième édition

Un volume in-18. — Prix. . . . . 4 fr. 90

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 158-20.

LIVRES NOUVEAUX

UNE CRISE INTELLECTUELLE

par **Gonzague Truc.**

On se souvient des livres d'Agathon, *les Jeunes gens d'aujourd'hui*, et *l'Esprit de la Nouvelle Sorbonne*. Leur vif succès empêcha peut-être de les juger d'une façon équitable. C'est ce qu'a pensé M. Gonzague Truc qui revient sur ces témoins intellectuels des jeunes générations françaises, pour les analyser et les apprécier. Dirons-nous que sa critique reste un peu superficielle? Sans doute il est bien vrai que subordonner la pensée à l'action, comme le veulent, ou le font naturellement, les jeunes gens d'aujourd'hui, ne vaut guère mieux que de professer, comme ceux d'hier, le dilettantisme. Mais nous avons eu de plus pénétrants critiques de ce pragmatisme. Il ne suffit peut-être pas, pour y échapper, de sentir le mystère des choses, et la position de l'auteur à l'égard du problème de la foi reste indécise. — Sachons-lui gré malgré tout de ses intentions, et du courage avec lequel il répudie les travestissements utilitaires de l'intellectualisme.

JEANNE

par **Emmanuel Bourcier.**

Nos lecteurs connaissent le vigoureux talent de l'auteur de *Gens de mer*. Dans *Jeanne*, M. Emmanuel Bourcier étudie l'antinomie des sentiments entre la bourgeoisie et le peuple, et montre combien il est difficile à ces deux classes sociales de se comprendre et de s'aimer véritablement. Il a su mettre un intérêt dramatique dans cette remarquable analyse, car il est de ceux qui possèdent le don de l'émotion et de la vie. C'est par là, autant que par sa portée philosophique, que ce livre se distingue et qu'il témoigne d'un vrai tempérament de romancier.

ROMULUS COUCOU

par **Paul Reboux.**

Ce « roman nègre » éveillera dans l'esprit de nos lecteurs le souvenir d'un des récits les plus divertissants et les plus savoureux que la *Revue de Paris* ait publiés. Le comique en est irrésistible. Le livre, on se le rappelle, pose cette question: Un nègre peut-il épouser une femme blanche? *De gustibus et coloribus non est disputandum.* Ce qui est certain c'est que *Romulus Coucou* est un livre prodigieusement gai ; en même temps, il est documenté avec abondance et il contient de bien jolis traits de mœurs.

IDÉES ET FIGURES D'AUJOURD'HUI

par **René Gillouin**

M. René Gillouin a réuni dans ce volume les principales études qu'il a publiées dans diverses Revues, et notamment dans la *Revue de Paris*, pendant la guerre. Elles traitent de sujets fort divers : du germanisme et de M. Maurras, d'Emile Clermont et de M. Claudel. Le recueil se termine par un article que l'auteur de *la Philosophie de M. Bergson* a consacré aux idées historiques, politiques et morales de ce dernier. On goûtera dans ce livre la souple et vive allure d'une critique presque toujours avisée et impartiale.

FAUT-IL?

par **Mme Odette Dulac.**

L'idée du roman est ingénieuse. Deux époux tiennent chacun un journal et chacun, tour à tour, se raconte à soi-même la vie commune du ménage. Les deux récits s'entremêlent, se complètent et s'éclairent réciproquement. Pour mener à bien cette double entreprise il fallait beaucoup de dextérité et de fantaisie : Mme Odette Dulac y a pleinement réussi. Elle a fait un joli livre où se manifestent la grâce et la finesse féminines et cette fermeté de talent qui passe pour un apanage masculin. La guerre encadre ce récit sentimental qui va des souvenirs de 1870 et de l'armée du général d'Aurelle de Paladines à 1914. Mme Dulac sait tour à tour nous amuser et nous émouvoir.

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE. NOS FILLES

par **Félix Thomas.**

M. Félix Thomas continue ses études de psychologie familiale. Dans un premier livre, il avait montré comment nous faisions l'éducation de nos fils. Il cherche aujourd'hui comment sont élevées nos filles. Le livre vient à son heure. Le rôle des jeunes filles dans la famille et dans la société grandit chaque jour; chaque jour s'impose à un plus grand nombre d'entre elles la nécessité de se créer une situation indépendante. Non que l'habitude du « flirt » se perde. M. Félix Thomas essaie au contraire de ce mot une définition à la fois amusante et délicate, — mais c'est vers l'enseignement, le droit, la médecine, l'administration, les Écoles pratiques, que beaucoup de jeunes filles trouvent leurs facultés désormais libérées. Voilà le fait social important, que M. Félix Thomas a eu raison de mettre en pleine lumière.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2 fr. 50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré. Paris.